

SAS [161] – Le programme 111

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LE PROGRAMME 111

Mission impossible en Iran!
Gerard de Villiers

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S. – 111

LE PROGRAMME 111

EDITIONS
GÉRARD *de* VILLIERS

Couverture photographie : Thierry Vasseur
Casting : le Mag des castings
Armurerie : Courty et fils

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2006.

ISBN 978-2-3605-3415-9

PROLOGUE

« *Iran sucks*⁽¹⁾ ! »

Ted Boteler, directeur de la Division des Opérations de la Central Intelligence Agency, contempla pensivement l'inscription en lettres ornées d'arabesques qu'il venait de tracer sur son « yellow pad » et qui reflétait parfaitement son état d'esprit.

Depuis quelques semaines, il était harcelé de notes et de mails par le directeur de l'Agence, Porter Goss, au sujet du *covert enrichment programm*⁽²⁾ iranien, et tous réclamaient de lui la même chose : l'impossible.

Il leva la tête et parcourut du regard la salle de conférences tout en longueur du septième étage de l'OHB⁽³⁾, jouxtant le bureau du directeur, dont les baies vitrées dominaient le complexe de la Central Intelligence Agency, soit une centaine d'hectares situés en Virginie, au nord de Washington, le long du Potomac, entourés de grillages fatigués et rouillés.

Depuis sa création, le 18 septembre 1947, la CIA s'était bien agrandie : le building où ils se trouvaient avait été doublé par un nouveau bâtiment, de verre et d'acier, flanqué de deux tours carrées de six étages reliées par des atriums. En plus, un couloir souterrain reliait l'OHB à la « bulle », un auditorium pouvant recevoir cinq cents personnes.

Tout cela représentait 30 000 mètres carrés et abritait une armée de fonctionnaires dont le nombre était tenu secret, mais s'élevait à plusieurs dizaines de milliers.

La plus puissante agence de renseignements du monde... Sa Mecque restait le grand hall circulaire de l'OHB, avec sa devise et son blason gravés dans le sol – « Tu connaîtras la Vérité et la Vérité te libérera » – face à la statue de Bill Donovan, créateur de l'OSS pendant la Seconde Guerre mondiale, et son *Wall of Honor*, une plaque de marbre noir où étaient inscrits les noms des hommes de l'Agence tués en mission. Pour certains, anonymes, il n'y avait qu'une étoile d'or, pour des raisons de sécurité.

Depuis sa création, bien des directeurs s'étaient succédé à la tête de l'Agence, avec plus ou moins de bonheur, et leurs photos décoraient le long couloir menant à cette salle de réunion. Ted Boteler se dit amèrement qu'en dépit de ce passé prestigieux et de sa puissance,

l'Agence se trouvait aujourd'hui sur la défensive. Incapable de répondre au challenge du programme nucléaire clandestin iranien.

Retenant une forte envie d'allumer une cigarette – impensable dans ce saint des saints –, il laissa son regard errer sur ses voisins. La crème de la crème du renseignement.

Ralph Monning, directeur du Renseignement à la CIA, l'air d'un professeur avec ses lunettes carrées et sa barbiche bien taillée. Jim Lewis, représentant de la NSA⁽⁴⁾. James Foley, directeur des analystes et responsable de l'analyse des photos satellite à l'Agence. William Rollins, barbu lui aussi, affligé d'une légère claudication due à l'implantation d'une hanche artificielle, conseiller nucléaire en chef et scientifique de haut niveau. Un homme délicieux et plein d'humour, en dépit des projections apocalyptiques qu'il débitait d'une voix égale. C'était le spécialiste des *loose nukes*⁽⁵⁾, le cauchemar du gouvernement américain.

Plus loin, se trouvait un homme que Ted Boteler ne connaissait que par son prénom, Malcolm. Responsable des relations avec les Services avec lesquels l'Agence coopérait.

Au bout de la table, la chaise vide était celle de Porter Goss, le nouveau directeur de la CIA. Celui qui les avait convoqués pour cette réunion. Tous savaient qu'il avait été, le matin même, appelé à la Maison Blanche, auprès de John Negroponte, le nouveau « tsar » du renseignement américain. Si cette réunion se prolongeait, ce n'était pas bon signe.

Porter Goss, plutôt effacé, était connu pour sa ponctualité. Vieux routier du renseignement, il avait une personnalité plutôt terne et n'avait été choisi pour remplacer George Tennet qu'en raison de son profil gris muraille. Ni un crack ni un nul, il avait joué les seconds rôles toute sa vie, connaissait à fond le fonctionnement de la maison et n'arrivait pas à croire qu'il en était désormais le patron. Un patron aux prérogatives hélas rognées par George W. Bush. Le président des États-Unis, après avoir fait sauter le fusible Tennet qui lui avait été bien utile pour le déclenchement de la seconde guerre contre l'Irak, s'était empressé de créer un nouveau poste, celui de coordinateur du renseignement, qu'il avait attribué à son ami John Negroponte, ancien ambassadeur à l'ONU.

Désormais, la CIA n'était plus qu'une des quinze agences de renseignements des États-Unis, et Porter Goss ne participait plus au briefing quotidien à la Maison Blanche, ce qui le remplissait d'amertume. Aussi, lorsqu'il avait enfin été convoqué pour un briefing sur le problème nucléaire iranien, il avait aussitôt réuni les responsables de l'Agence pour relayer la bonne parole du Président. Ted Boteler, connaissant bien le dossier, était sans illusions : le problème allait retomber sur lui, ou plutôt sur la Division des

Opérations. En effet, les États-Unis, n'ayant plus de relations diplomatiques avec l'Iran, ne possédaient pas d'ambassade à Téhéran. Donc, pas de station de la CIA, et pas d'agents sous couverture diplo.

Le seul moyen de traiter des sources en Iran était d'y envoyer des agents NOC⁽⁶⁾. Et là, les volontaires ne se bousculaient pas. C'est que la perspective de se faire arrêter comme espion dans l'Iran des ayatollahs freinait sérieusement les vocations. C'était, au mieux, des années d'emprisonnement, avec la menace d'une condamnation à mort. Le tout sans la moindre garantie juridique. La direction de l'Agence ne poussait pas non plus à la roue, imaginant tous les chantages possibles de la part des Iraniens si d'aventure ils retenaient en otage un « espion » américain.

Les autres services occidentaux n'étaient guère mieux lotis. Les Britanniques, jadis très bien implantés en Iran, avaient perdu beaucoup de leurs contacts et, bien que possédant une ambassade à Téhéran, y étaient peu actifs.

Les Allemands préféraient faire du business et les Français, s'il y avait bien un poste, se contentaient de relations bilatérales avec leurs homologues iraniens, qui les enfumaient à leur guise.

Seuls, les Russes avaient accès à de nombreuses informations, mais, partenaires de l'Iran dans le nucléaire et l'armement, ils les gardaient jalousement pour eux...

Bref, faute de sources humaines, il restait les satellites. Hélas, ceux-ci, même très performants, ne voyaient pas tout. Les écoutes techniques et le « traitement » à l'étranger de certaines sources permettaient de remplir quelques cases, mais le résultat n'était pas brillant. Un gros puzzle dont les pièces principales étaient manquantes.

En un mot comme en mille, les États-Unis ignoraient où en était le programme nucléaire militaire clandestin de l'Iran. Malgré les sommes colossales investies, les efforts de l'AIEA⁽⁷⁾ et les informations glanées un peu partout. Sans l'indiscrétion de la Libye, désireuse de se refaire une virginité politique, les Américains n'auraient même pas su que l'Iran avait acheté au Pakistan la technologie des centrifugeuses indispensables à l'enrichissement de l'uranium naturel pour le transformer en uranium 235 nécessaire à la fabrication d'une bombe atomique.

*

**

La porte s'ouvrit brutalement sur un homme aux traits tirés, la cravate légèrement de travers, les bras chargés d'énormes dossiers aux chemises de couleurs différentes qu'il posa sur la table de conférence. À leur couleur, Ted Boteler reconnut des fiches de renseignements, des analyses, des synthèses, et des notes issues de différentes agences autres que la CIA. Porter Goss respira profondément, adressa un

sourire mécanique à l'assistance et dit d'une voix légèrement croassante :

— Gentlemen, veuillez me pardonner ce retard. J'ai été retenu de l'autre côté de la rivière.

Ted Boteler sourit intérieurement. Au lieu de dire « la Maison Blanche », le directeur de la CIA avait préféré utiliser une métaphore, comme s'ils étaient écoutés par des oreilles ennemies. Grotesque.

La secrétaire de Porter Goss entra à son tour et prit place à côté de son patron, un bloc ouvert devant elle. Le directeur de la CIA prit un DVD dans sa serviette et le lui tendit.

— Sue, voulez-vous passer ceci.

La secrétaire se leva et gagna le local d'où on manoeuvrait l'écran escamotable de la salle de conférences. Quelques instants plus tard, le mur du fond s'illumina et Porter Gross annonça d'un ton grave :

— Gentlemen, je vous demande de regarder les images qui vont suivre avec attention.

Le mur s'éclaira mais, avant même qu'une image ne s'imprime dessus, un son violent fit sursauter les assistants. Des battements de tambour rythmant un bruit de bottes martelant le sol, rendu encore plus assourdissant par la qualité du son numérique. Cela faisait froid dans le dos tant ce bruit rappelait les vieilles bandes d'actualités précédant la Seconde Guerre mondiale, montrant les parades nazies.

L'image explosa dans un chatolement de couleurs.

Des hommes en uniforme défilaient devant une tribune remplie de civils, de militaires, de religieux en robe et turban. La jambe levée à l'horizontale, ils avançaient au rythme d'un impeccable pas de l'oie typiquement germanique, leurs bottes venant ensuite frapper violemment la chaussée. En passant devant la tribune, tous tournaient la tête à droite, hurlant un slogan inintelligible.

Le martèlement rythmé de bottes, les jambes levées à l'horizontale, les uniformes, les visages fermés, tout cela rappela instantanément de mauvais souvenirs à ceux qui avaient un peu étudié l'Histoire... Ted Boteler en eut la chair de poule. Cela évoquait les grandes parades de Nuremberg, celles où Hitler commençait à menacer le monde.

Le son, commandé par Porter Goss, baissa brusquement et le directeur de la CIA lâcha un commentaire neutre.

— Gentlemen, il s'agit du défilé de l'armée iranienne, des pasdarans⁽⁸⁾ et des *bassidjis*⁽⁹⁾, dans le sud de Téhéran, il y a quelques jours, le 23 septembre, à l'occasion de l'anniversaire du déclenchement de la guerre Irak-Iran.

Il remonta le son et les bruits de bottes emplirent à nouveau la salle. L'armée iranienne avait toujours été formée par la Wehrmacht, d'où le pas de l'oie, qui avait désormais mauvaise réputation ailleurs dans le monde... Le responsable de la Division des Opérations essaya de

s'intéresser à ce défilé, banal en dehors de sa charge symbolique. Les unités régulières des pasdarans, dont le vert olive était plus soutenu que celui de l'armée régulière, se repéraient facilement.

La caméra qui les filmait se braqua vers le ciel où apparurent des parachutistes suspendus à des parachutes ascensionnels aux couleurs iraniennes, qui évoluaient lentement au-dessus du défilé...

Elle se braqua ensuite sur la tribune et Ted Boteler aperçut, debout, au centre, un barbu de petite taille, sans cravate, dans un costume écriqué. Mahmoud Ahmadinejad, le nouveau président de la République islamique d'Iran, élu quelques semaines plus tôt : un ancien pasdaran, particulièrement radical et anti-occidental, coopté par le « Guide » de la révolution, l'ayatollah Ali Khamenei.

Le défilait continuait. Les bruits de bottes cessèrent : les *bassidjis*, héros du régime, passaient à leur tour devant la tribune, d'un étrange pas sautillant toutes les quatre enjambées. Ils semblaient sortir d'un dessin animé...

C'est eux qui avaient largement contribué à la victoire contre l'Irak en se jetant sur les champs de mines, afin de permettre aux pasdarans de mener des contre-attaques. La guerre contre l'Irak terminée, on les utilisait à toutes les basses besognes de police et pour les coups tordus. Analphabètes, xénophobes, rendus facilement manipulables par leurs convictions religieuses, ils formaient une milice redoutable, taillable et corvéable à merci...

Un grondement de moteur emplit la salle de conférences de la CIA : le matériel lourd iranien arrivait. Canons, chars, véhicules blindés. Ted Boteler étouffa un bâillement : tout cela n'avait guère d'intérêt, c'était du matériel soviétique plutôt ancien, comme le T.72 qui ne révélait aucun secret militaire. Le directeur des Opérations de la CIA se demanda soudain pourquoi Porter Goss leur infligeait ce défilé déjà observé à la loupe par tous les attachés militaires en poste à Téhéran.

Il suivait d'un œil distrait les missiles sol-sol, mer-mer, mer-sol, sol-air, tous archiconnus, et de peu d'importance militaire. Jusqu'à ce qu'apparaissent sur l'écran d'énormes missiles sol-sol, tirés par des tracteurs.

Le Shahab-3, seul missile balistique iranien, adapté d'un engin similaire nord-coréen, le Nodong, lui-même issu de la technologie russe. Les Iraniens lui attribuaient une portée de 2 500 kilomètres, soit jusqu'à Chypre, mais les analystes occidentaux le créditaient plutôt de 1 800 kilomètres. Assez cependant pour frapper Israël.

Brusquement, l'image s'arrêta sur un Shahab-3 qui occupait tout l'écran et la voix de Porter Goss figea les assistants.

— Gentlemen, pensez-vous que la République islamique d'Iran soit une nation pacifique ?

Ted Boteler comprit instantanément pourquoi le directeur de la CIA

leur avait infligé le spectacle de ce défilé, somme toute sans grand intérêt. Il s'agissait de dramatiser ce qu'il allait leur annoncer. Les instructions données par la Maison Blanche. C'était bien joué.

Porter Goss laissa ses collaborateurs et invités s'imprégner de sa question, les regards irrésistiblement attirés par l'impressionnant missile toujours collé au mur. Après un court silence, le directeur de la CIA lança d'une voix volontairement grave :

— Gentlemen, je vous ai réunis pour vous communiquer le sentiment qui règne aujourd'hui à la Maison Blanche. Le président George W. Bush est extrêmement inquiet de ce qui se passe en Iran. Depuis octobre 2004, c'est-à-dire depuis un an environ, un faisceau d'informations, d'analyses, de présomptions, nous amène à croire que la République islamique d'Iran est en train de développer un programme d'engins balistiques à tête nucléaire.

Il se tut pour laisser le temps à l'assistance de digérer ses paroles. Qui, évidemment, ne surprenaient personne : c'était dans tous les journaux. Devant ce silence, il pointa le doigt vers l'image fixe du missile iranien occupant toujours le mur du fond, et se tourna vers Ted Boteler.

— Ted, pouvez-vous nous dire ce que nous avons appris sur ces missiles balistiques ?

Ted Boteler ouvrit un dossier orange sur la couverture duquel était inscrit « Programme 111 ». Des fiches de renseignements, des analyses, des comptes rendus de photos satellite... Il se lança :

— Les Iraniens semblent très pressés de se procurer un missile balistique. Nous savons qu'ils ont connu de grandes difficultés dans le développement des Shahab, adaptés du Nodong nord-coréen. La dernière version semble au point, après deux essais, l'un le 20 octobre 2004, le second cette année, le 29 mai, mais nous avons constaté qu'ils ont une portée de 1800 kilomètres, et encore, sans charge utile. C'est probablement la raison pour laquelle, en mars de cette année, les Iraniens ont acheté à l'Ukraine six missiles KH-55, des engins air-sol ayant une portée de plus de 2000 kilomètres.

— D'où vient cette information ? le coupa Porter Goss.

— Les services ukrainiens, *sir*. Depuis la révolution orange, ils coopèrent activement.

— Qu'est-il advenu de ces missiles ? interrogea le chef de la CIA, qui découvrait leur existence.

Ted Boteler se permit un sourire ironique.

— Pas grand-chose, *sir*. Il s'agissait de missiles air-sol lâchés à partir d'un bombardier... Livrés seuls, ils sont inutilisables. Les Iraniens ont essayé de les monter sur de vieux appareils américains hérités du Chah, les Orion, mais l'expérience n'a pas été concluante. Depuis, il semble que le dernier essai du Shahab-3 leur ait donné satisfaction.

— Qui est responsable du « Programme 111 » ?

— Les pasdarans, *sir*. Il s'agit en réalité d'un programme balistico-nucléaire. C'est-à-dire d'un vecteur capable d'emmener à plusieurs centaines de kilomètres une charge nucléaire. C'est un scientifique iranien, le docteur Ayman Daneschou, qui est responsable de la partie balistique.

— Vous m'aviez souligné, dans une note, que le Shahab-3 était susceptible de recevoir une tête nucléaire, dit Porter Goss. Pouvez-vous nous éclairer ?

— En effet, *sir*, d'après nos informations, la tête du Shahab-3 prévoit d'intégrer une arme de nature encore inconnue. Il s'agirait d'une coquille sphérique, composée de deux hémisphères d'acier à haute conduction thermique. En plus, les dirigeants du « Programme 111 » ont demandé aux ingénieurs de calculer pour ce missile une trajectoire telle que la température, lors de la rentrée dans l'atmosphère, ne dépasse pas 60 degrés. On leur a aussi demandé d'étudier la possibilité d'une explosion de cette ogive à une altitude de 1800 à 2500 mètres. Enfin, les Iraniens ont choisi pour le Shahab-3 des altimètres-radars, considérés comme moins sujets à des brouillages, plutôt que des appareils fonctionnant grâce au système GPS.

Toutes ces spécifications évoquaient fortement une arme nucléaire à implosion, de la même nature que « Fat Boy », la bombe lâchée sur Nagasaki en 1945.

Le silence retomba. Le Shahab-3, toujours visible au mur, semblait menacer l'assistance.

— Ted, vous avez d'autres informations ? demanda Porter Goss.

— Il ne s'agit pas à proprement parler d'une information, répliqua le directeur des Opérations, mais plutôt d'un recoupement. Le « Programme 111 » est extrêmement coûteux. On voit mal pourquoi les Iraniens s'échineraient à dépenser des sommes folles pour se contenter d'envoyer une charge d'explosifs classiques, ce qui ne changerait pas leur capacité stratégique...

— Exact, approuva le directeur de la CIA. On peut donc raisonnablement conclure que l'Iran cherche à réaliser un programme balistico-nucléaire, dont la partie balistique semble bien avancée.

— Tout à fait, *sir*, confirma Ted Boteler.

— *Well*, continua Porter Goss, se tournant vers William Rollins. *Mister* Rollins, pouvez-vous faire le point sur les capacités nucléaires militaires *connues* de l'Iran ?

Le conseiller nucléaire de la CIA ouvrit à son tour son dossier.

— Les Iraniens exploitent des mines d'uranium à Talmissi et à Gchine, en Iran. À travers la compagnie Kimia Madan qui appartient aux pasdarans. En plus, ils en importent d'Afrique du Sud et du Niger.

Cet uranium naturel qui contient 0,7 % d'oxyde d'uranium est d'abord converti dans une usine d'Ispahan en « yellow cake », c'est-à-dire du nitrate d'uranium. Ces sels d'uranium sont ensuite gazéifiés en UF₆⁽¹⁰⁾ pour être enrichis, c'est-à-dire pour obtenir une concentration plus forte d'U 235. Officiellement, cette technique a des fins civiles. Jusqu'en août 2002, l'Iran a toujours prétendu ne pas avoir de programme militaire. En effet, l'uranium modérément enrichi n'a que des applications civiles. À cette date, les Moudjahidin Khalq, groupe iranien en exil, opposé au régime des mollahs, ont révélé que l'Iran possédait dans une usine à Natanz, près d'Ispahan, une « cascade » de 164 centrifugeuses de première génération.

— Qu'est-ce que c'est qu'une centrifugeuse ? interrogea Porter Goss.

— Un appareil très sophistiqué qui sépare les isotopes de l'uranium, expliqua le conseiller nucléaire. L'engin tourne à 50 000 tours/minute, ce qui le rend très fragile. Son assemblage demande une technologie de pointe. Il semble que ce soit le Pakistan qui ait vendu cette technologie à l'Iran, dans les années 1990. Y compris celles de seconde génération, plus performantes.

William Rollins, s'interrompant pour boire un peu d'eau, fut aussitôt relancé par le directeur de la CIA.

— *Officiellement*, les Iraniens ne possèdent que les 164 centrifugeuses de Natanz ?

— *Yes, sir*.

— Peuvent-ils produire des armes nucléaires avec ces centrifugeuses ?

Le conseiller ne put s'empêcher de sourire.

— Difficilement, *sir*. Ces 164 centrifugeuses doivent produire environ 2,5 kilos d'uranium enrichi par an. Or, pour construire un seul engin nucléaire, il en faut 25 kilos. Il leur faudrait donc dix fois plus de centrifugeuses pour produire *un* engin nucléaire par an...

Porter Goss semblait ravi de cette démonstration. Il enchaîna, tourné vers James Foley, chargé des photos satellite :

— James, les satellites ont-ils décelé des activités anormales de ce côté ?

— *No, sir*, mais il est très difficile de repérer un « parc » de centrifugeuses. Chaque engin n'est pas plus volumineux qu'un porte-parapluie et on peut en faire tenir 2000 sur la surface d'un court de tennis. La seule restriction vient du fait que l'endroit choisi doit être à l'abri des secousses sismiques. Ces petites bêtes se dérèglent facilement et explosent.

— Autrement dit, conclut le directeur de l'Agence, ou les Iraniens sont très loin d'être une puissance nucléaire, ou ils nous mentent... Aucune piste ?

— Un long tunnel près de l'usine de conversion d'Ispahan, mais

nous ignorons sa destination.

— Merci, James, fit Porter Goss, puis il se tourna à nouveau vers Ted Boteler. Avons-nous recueilli des indices *concrets* montrant que les Iraniens nous mentent ?

— Certains, fit prudemment Ted Boteler. D'abord, ils ont caché s'être lancés dans l'enrichissement de l'uranium, technologie duale, civile et militaire. Ensuite, certains faits sont troublants. L'AIEA avait repéré à Téhéran un site suspect dans le quartier de Lavizan. Lorsque ses inspecteurs ont été autorisés à le visiter, les bâtiments avaient été rasés et le sol creusé et emporté sur quatre mètres de profondeur, afin d'éliminer toute trace possible de radioactivité. Nous avons aussi d'autres éléments disparates qui nous incitent à croire à un programme clandestin d'enrichissement d'uranium. Les Iraniens se sont procuré des sources neutroniques auprès des Chinois, du béryllium et du plutonium. Ils ont acheté à l'Espagne, par des moyens détournés, 200 tonnes d'acide fluorhydrique, indispensable à la transformation de l'hexachlorure d'uranium. Le 15 novembre 2003, ils ont importé clandestinement des pièces permettant de fabriquer vingt centrifugeuses. Ils ont une production d'hexogène et d'octogène qui ne correspond, officiellement, à aucun de leurs besoins. Ils ont acheté des appareils de mesure au tritium, pour « tracer » la contamination.

Porter Goss acquiesça.

— Merci, Ted.

Il se tourna à nouveau vers William Rollins.

— William, est-ce que les Iraniens sont obligés d'effectuer un test nucléaire détectable, avant d'avoir leur bombe ?

Le spécialiste du nucléaire secoua la tête.

— Non, *sir*, ils peuvent se contenter de tests « froids », c'est-à-dire ne comportant pas l'explosion d'une charge nucléaire, mais simplement l'essai du dispositif de mise à feu. Une fois ce dispositif très sophistiqué au point, le reste n'est que l'application d'une loi physique.

— Mais les Pakistanais ont effectué un test nucléaire ?

William Rollins sourit.

— Ce n'était qu'un geste *politique*, vis-à-vis de l'Inde. Techniquement, ils n'en avaient aucun besoin.

— Merci, William.

Les mains posées à plat devant lui, Porter Goss parcourut ses interlocuteurs du regard avant d'annoncer :

— Gentlemen, tout ce que vous m'avez dit confirme ce que pense le président des États-Unis. L'Iran est en passe, en dépit de ses dénégations, de se doter d'une arme nucléaire. Grâce à un programme clandestin d'enrichissement d'uranium. Ce qui suppose que nous *devons* trouver ces centrifugeuses et, éventuellement, les détruire.

Sinon, dans les trois ans, les Iraniens disposeront de missiles balistiques *nucléaires*.

Un long silence accueillit son annonce. Ted Boteler piqua du nez sur son dossier. Il aurait bien aimé passer sous la table.

La voix douce de Porter Goss le força à relever les yeux.

— Ted, dit presque affectueusement le directeur de la CIA, je pense que c'est à votre division de résoudre ce problème. Avez-vous des suggestions ?

Ted Boteler regarda l'inscription qu'il avait tracée, avant le début de la séance – *Iran Sucks !* – et se dit qu'elle était prémonitoire.

— Cela sera extrêmement difficile, *sir*, annonça-t-il. Nous ne disposons d'aucune source *fiable* en Iran. À part les Moudjahidin Khalq.

Porter Gross le fixa droit dans les yeux.

— Ted, débrouillez-vous. Le Président veut des résultats.

CHAPITRE PREMIER

La lourde porte d'acier barrant Boltzmannstrasse sur toute sa largeur s'escamota lentement dans la chaussée, permettant ainsi le passage d'un véhicule. Le policier autrichien en tenue verdâtre sortit de la guérite flanquant le dispositif et fit signe à Malko d'avancer. Boltzmannstrasse, en forte pente, était interdite à la circulation entre le numéro 18 et le numéro 24, isolant totalement l'ambassade des États-Unis. Des postes de garde, reliés au bâtiment diplomatique, assuraient les entrées et sorties, surveillant de près les piétons qui avaient le droit de circuler sur le trottoir opposé à celui de l'ambassade, un élégant hôtel particulier de quatre étages, isolé au milieu d'un jardin.

La grille de gauche de l'ambassade s'ouvrit automatiquement, permettant à la Jaguar de pénétrer dans le parking situé derrière le bâtiment. Un haut mur, surmonté de barbelés et de caméras, renforcé de deux miradors, en assurait la sécurité.

Mark Hopkins, le chef de station de la CIA à Vienne, accueillit Malko en haut des marches. Avec sa petite taille, son costume croisé mal coupé, qui semblait trop grand pour lui, et ses grosses lunettes, il ne payait pas de mine, mais on disait de lui que c'était un « renard »... Il échangea avec Malko une longue poignée de main.

— Merci d'être venu jusqu'ici.

— J'avais de toute façon à faire à Vienne, assura Malko.

Il aimait bien Hopkins, excellent professionnel, arabisant et connaissant le Moyen-Orient comme sa poche. De plus, Alexandra, son éternelle et pulpeuse fiancée, avait décidé de venir faire une razzia dans le nouveau magasin de lingerie La Perla, au début d'Operngasse, à deux pas de l'*Hotel Sacher* où ils devaient se retrouver pour déjeuner au *Rote Café*, où le tout-Vienne se retrouvait quand on arrivait à y obtenir une table. Pour Malko, il n'y avait jamais de problème : le jeune propriétaire du *Sacher* était fou amoureux d'Alexandra.

— Café ? proposa l'Américain en pénétrant dans son bureau du quatrième étage, à côté de la salle du chiffre.

De là, on avait une vue magnifique sur Vienne, avec, au loin dans le brouillard, la grande roue du Prater, le parc d'attractions coincé entre le canal du Danube et le fleuve.

— Volontiers, accepta Malko, en prenant place sur un canapé qui n'aurait pas déparé son château.

Mark Hopkins passa la commande à sa secrétaire et vint s'asseoir à côté de lui.

— J'ai pour vous quelque chose de beaucoup plus facile que votre dernière mission⁽¹¹⁾, annonça-t-il. Vous n'aurez même pas à sortir du pays.

— Magnifique ! approuva Malko, songeant que la saison de la chasse commençait, avec sa kyrielle de réceptions dans les plus beaux *Schloss*⁽¹²⁾ de Haute-Autriche. De quoi s'agit-il ?

— La « prolif »..., répondit Mark Hopkins. Celle des Iraniens.

— *Ach !* fit Malko, en souriant. Je croyais que l'AIEA gérât le problème.

Mark Hopkins fit la grimace.

— Ils ne gèrent rien du tout. Les Iraniens les abreuvent de mensonges qu'ils nous recrachent comme des certitudes. Sans le Conseil national de la résistance iranienne – les Moudjahidin Khalq –, nous n'aurions pas su que les Iraniens s'étaient constitué un parc de centrifugeuses pour enrichir l'uranium à des fins nucléaires.

Le CNRI incarnait l'opposition la plus déterminée au régime des mollahs. Ceux qu'on appelait les Moudjahidin du Peuple avaient participé à la révolution de 1979 qui avait renversé le Chah. Laïques et plutôt communistes, ils avaient été éliminés du pouvoir par les mollahs, qui les traquaient depuis avec une férocité froide et efficace. Les Moudjahidin Khalq s'étaient alliés à Saddam Hussein pendant la guerre Iran-Irak et avaient combattu, eux, des Iraniens, leur propre pays, aux côtés de l'armée irakienne. Évidemment, ils n'étaient pas populaires à Téhéran... Chéris par la CIA, qui les armait et les finançait, ils avaient perdu leur influence depuis que leur principal camp établi en Irak avait été neutralisé suite à l'occupation américaine. Mais en Europe et aux États-Unis, ils s'agitaient encore beaucoup, jurant posséder des sources au cœur du pouvoir iranien. Evidemment, on les comparait souvent au Conseil national irakien et à Ahmed Chalabi, Irakien en exil récupéré par les Américains, protégé lui aussi de la CIA, et « inventeur » des armes de destruction massive de Saddam Hussein.

Malko trempa les lèvres dans un café insipide et remarqua :

— Je croyais que les Moudjahidin Khalq étaient désormais sur la liste des organisations terroristes ?

— Bien sûr, confirma l'Américain. Mais nous n'avons pas trop le choix. Devant les cafouillages de l'AIEA, le président Bush a piqué une crise et intimé à l'Agence de trouver des éléments fiables sur le programme nucléaire militaire iranien. Poussé évidemment par les Israéliens qui couinent partout qu'ils vont être vitrifiés à brève échéance par les missiles iraniens... C'est donc à la Division des Opérations qu'on a confié le job de découvrir les secrets de l'Iran.

— Je n'appartiens pas à la DDO, releva Malko.

Mark Hopkins sourit ironiquement.

— Elle vous a adopté. Nous n'avons pas de *NOC officer* en Iran, et ici, à Vienne, les Iraniens nous ont tous repérés. Or, j'ai besoin de traiter une source iranienne que j'ai réactivée.

— Ici, à Vienne ?

— Un certain Bani Farzaneh, des Moudjahidin Khalq. Il prétend pouvoir obtenir des informations très sensibles sur le programme nucléaire clandestin iranien. Il sera demain, à onze heures, au café *Landtmann*. Voilà à quoi il ressemble.

L'Américain alla chercher une photo sur son bureau.

Bani Farzaneh ressemblait furieusement à une belette avec son menton fuyant, son gros nez recourbé se noyant dans une épaisse moustache noire. De grosses lunettes aux verres rectangulaires cachaient son regard.

— Tentez de voir si c'est sérieux, poursuivit le chef de station. Pour lui, vous vous appelez Kurt. Langley me harcèle pour qu'on trouve quelque chose. Ils ont eu communication d'un rapport secret de l'AIEA prétendant que les Iraniens nous mènent en bateau et qu'un beau matin, on va se retrouver avec une bombe nucléaire chiite.

Malko opina poliment. Au moins une mission pas trop pénible et, vraisemblablement, destinée à s'enliser. Les Moudjahidin Khalq lançaient régulièrement des informations sensationnelles qui se révélaient généralement hautement fantaisistes.

*

**

Comme d'habitude, la grande salle du café *Landtmann*, lambrissée de boiseries Jugendstil, sur le Schotten-Ring, face au Burgtheater, était bourrée. Hommes d'affaires, étudiants, politiques, chacun papotait dans son box. Des garçons qui semblaient sortis d'un dessin de Daumier vaquaient paisiblement au service, du haut de leur moustache. Peu de femmes, ce n'était pas le genre de cette institution viennoise.

Malko alla jusqu'au fond pour gagner la seconde salle, sur la droite. Celle-ci était vide, à une exception près : un homme vêtu d'un costume bleu un peu trop brillant mais bien coupé, sentant l'Italie, lisait le *Herald Tribune* devant un chocolat. L'homme dont Mark Hopkins avait montré la photo à Malko. Celui-ci s'approcha et l'Iranien leva la tête.

— Bani Farzaneh ?

L'homme à tête de belette triste le fixa, d'un regard fuyant déformé par les verres épais de ses lunettes.

— Qui êtes-vous ?

Sa main s'était posée sur un attaché-case en crocodile noir, posé sur la banquette. Malko le rassura d'un sourire.

— Nous avons rendez-vous. Je m'appelle Kurt et je travaille avec Mark Hopkins.

Bani Farzaneh se détendit et lui serra la main.

— Excusez-moi, je dois faire très attention. « Ils » veulent me tuer et, ici, à Vienne, « ils » sont très bien organisés.

— Qui, « ils » ?

— Les gens de Téhéran.

— Nous aurions pu nous rencontrer dans un endroit plus discret, remarqua Malko.

Bani Farzaneh hocha la tête.

— Non, non, ici, c'est un endroit public, on ne craint rien. Il faut fuir les lieux isolés. Beaucoup des nôtres ont déjà été assassinés par ces fous.

Le garçon s'approcha et Malko commanda un café.

— Bien, dit-il, M. Hopkins m'a dit que vous étiez en possession d'informations très sensibles sur le programme nucléaire iranien.

Bani Farzaneh se pencha au-dessus de la table et répondit d'une voix presque inaudible.

— Avez-vous entendu parler d'un certain Saïd Hajjarian ?

— Non, jamais. Pourquoi ?

— C'est un des acteurs de la révolution de 1979. Il a été vice-ministre du Renseignement jusqu'en 1990. Ensuite, en 1992, il a été écarté des responsabilités, en raison de ses opinions pacifistes. Il représentait un courant réformateur, la « gauche islamique ». En mars 2000, en pleine période d'épuration, il a été victime d'un attentat et a failli perdre la vie. Effrayée, sa femme est venue vivre ici, à Vienne.

— Quel lien avec le programme nucléaire ?

L'Iranien baissa encore la voix, chuchotant presque.

— Par notre base de Téhéran, nous sommes entrés en contact avec lui. Nous avons appris que le gouvernement lui a enfin permis de rejoindre sa femme à Vienne pour quelques mois. Il arrive demain !

— J'en suis heureux pour lui, commenta Malko, mais...

Bani Farzaneh répliqua avec une indignation tempérée par son imperceptible filet de voix :

— Il a réuni un dossier complet sur le programme nucléaire militaire clandestin ! Grâce à ses relations au ministère du Renseignement ! C'est un pacifiste, il ne veut pas qu'il y ait une bombe atomique iranienne.

Malko ne voulut pas s'emballer. C'était presque trop beau pour être vrai.

— Vous allez le rencontrer ?

— Bien sûr, je vais le chercher à l'aéroport. Je voudrais que vous le rencontriez ensuite, avec moi.

— Où ?

— Ici, par exemple.

— Pourquoi pas ? accepta Malko. Vous voulez fixer une heure ?

— L'avion peut avoir du retard. Je préfère vous appeler.

Malko lui communiqua le numéro d'un portable enregistré à un nom introuvable, qu'il utilisait dans ses missions. Bani Farzaneh le nota soigneusement. Ajoutant aussitôt :

— Il faudra que les autorités américaines sachent que c'est grâce à nous que...

— Je pense que M. Hopkins fera le nécessaire, assura Malko, jetant un coup d'œil discret à sa Breitling. J'attends donc votre coup de fil.

De Liezen, le samedi, il lui fallait à peine plus d'une demi-heure pour gagner Vienne. Bani Farzaneh lui tendit une main grassouillette et transpirante, insistant pour que Malko sorte le premier. Impossible de savoir s'il courait véritablement un danger ou si c'était de la parano...

Malko se dépêcha de regagner sa Jaguar. Alexandra devait déjà l'attendre au *Rote Café*. Comme les « rings », les grandes avenues formant un arc de cercle autour du vieux Vienne, étaient à sens unique, il lui fallait effectuer un tour presque complet pour gagner l'*Hotel Sacher*. Arrêté à un feu interminable au coin de Wahringerstrasse, il appela Mark Hopkins pour lui rendre compte de son entretien.

— Je lance une recherche sur ce Saïd Hajjarian, dit l'Américain. Le nom ne me dit rien, mais je ne suis pas un spécialiste de l'Iran.

*

**

Le *Rote Café* était bondé, comme d'habitude. Alexandra, installée à une table en bordure de la baie vitrée donnant sur Philharmonicstrasse, boudait devant une flûte de champagne, vêtue d'un sobre tailleur gris à la jupe légèrement fendue. Sa veste ouverte permettait d'apercevoir un chemisier rouge sang. Plusieurs sacs siglés La Perla étaient posés à côté de sa chaise. Malko prit le temps de baiser quelques mains avant de la rejoindre. Il commanda une vodka tandis qu'Alexandra se faisait resservir du Taittinger. Le *Rote Café* était une vraie volière et il entendit à peine son portable sonner.

— *Bingo !* clama Mark Hopkins. J'ai vérifié. Saïd Hajjarian est bien ce que vous a dit Bani Farzaneh. Il est tout à fait à même de posséder des informations sensibles sur ce que nous cherchons.

— Tant mieux, fit Malko. Je ne suis pas venu à Vienne pour rien.

— Attendez, enchaîna l'Américain, ce n'est pas tout. Il est bien enregistré sur le vol Austrian de demain en provenance de Téhéran. Arrivée prévue à 12 h 30. Dès que vous le rencontrerez, il faut le convaincre de se faire debriefer par un de nos spécialistes du nucléaire. J'envoie un message à Langley tout de suite.

Il était intarissable...

Devant le regard courroucé d'Alexandra, Malko écourta la conversation : de toute façon, il n'avait rien à dire de plus. La jeune femme remarqua aigrement :

— Quand tu es avec moi, tu pourrais laisser tes *spooks*⁽¹³⁾ à la niche.

Vexé, Malko la fixa droit dans les yeux.

— Sans mes *spooks*, tu ne pourrais pas dévaliser les boutiques de la Kärntnerstrasse ou de Mariahilfe...

Ils commandèrent, *Tafelspitz*⁽¹⁴⁾ pour Malko et *Wiener Schnitzel* pour Alexandra, continuant au Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésime 1996. Ils ne déjeunaient pas tous les jours au *Sacher*.

*

**

Alexandra dégustait sa *Sachertorte*⁽¹⁵⁾ avec des grâces de chat. Par la veste entrebâillée de son tailleur, le regard de Malko fut attiré par la soie rouge gonflée par sa magnifique poitrine. Comme si elle avait deviné ses pensées, la jeune femme demanda soudain :

— Tu n'as pas envie de voir ce que j'ai acheté ?

— Bien sûr que si, approuva Malko, louchant sur les deux gros sacs. Ouvre ça discrètement...

Le sourire d'Alexandra s'accentua et elle précisa d'une voix suave :

— Non, je parlais de ce que j'avais sur moi...

Cette simple précision enflamma Malko. Alexandra le fixa avec une expression tellement salope qu'il eut envie de la basculer sur la table pourtant minuscule. Se contentant de glisser une main sous la nappe, il atteignit un genou, puis une cuisse gainée de Nylon. Alexandra serra les jambes avec un sourire.

— Arrête ! Tu sais bien qu'ils sont très prudes ici...

Malko croisa son regard. Elle l'avait allumé comme un volcan. Il chercha à deviner quels dessous elle portait, mais le tissu du tailleur était trop épais. Brusquement, il se sentait comme un collégien. Sans un mot, il se leva et la prit par la main.

— Nous prendrons le café tout à l'heure, lança-t-il au maître d'hôtel.

— À votre convenance, *Ihre Hoheit*⁽¹⁶⁾, répondit le vieux Viennois, blâsé.

Malko poussa la porte donnant dans le minuscule hall de l'hôtel et Alexandra pouffa.

— Tu veux prendre une chambre ?

À 800 euros, c'était du gaspillage. Sans répondre, Malko poussa une seconde porte à droite, débouchant dans un couloir tendu de velours rouge, aux murs couverts de photos de célébrités qui avaient fréquenté le *Sacher*.

Le couloir était désert.

D'un geste décidé, Malko poussa la porte des toilettes hommes et y

fit entrer Alexandra. Le décor était magique : des miroirs, des appliques, des gravures, on se serait cru dans un boudoir. Après avoir mis le verrou, il fit face à Alexandra, médusée, et la plaqua contre le mur. Dès qu'il effleura sa hanche, il sentit le serpent d'une jarretelle qu'elle n'avait pas le matin en partant de Liezen. Il remonta le long de la fente de la jupe, découvrant le ruban de satin blanc retenant le bas à couture.

Il défit alors l'unique bouton du tailleur, puis déboutonna fiévreusement le chemisier rouge, faisant apparaître les dentelles d'une guêpière d'un blanc virginal.

— Tu aimes, *Schatzy*⁽¹⁷⁾ ? demanda Alexandra.

D'un geste décidé, Malko passa sa main derrière son dos et descendit la fermeture de la jupe, tirant ensuite dessus pour la faire tomber.

D'elle-même, Alexandra s'était débarrassée de sa veste, qui rejoignit la jupe sur le sol de marbre noir et blanc... La guêpière toute neuve serrait tellement sa taille que ses seins semblaient jaillir de la dentelle du soutien-gorge. Malko poussa la jeune femme contre la plaque de marbre où étaient encastrés les lavabos et commença à la caresser à travers la culotte de satin.

Alexandra se cambra, le ventre en avant. Ils entendirent jouer la poignée de la porte. Quelqu'un essayait d'entrer.

— Je vais me rhabiller, souffla-t-elle. Je ne veux pas de scandale. Je viens tout le temps ici.

— Moi aussi ! répliqua Malko, en faisant glisser sa culotte.

Sans la moindre caresse, il bandait comme un cerf.

Alexandra fixa le membre qui jaillit de son pantalon d'alpaga et dit d'une voix changée :

— J'aime quand tu es comme ça.

D'un genou, il écarta les cuisses gainées des bas à couture, prêt à s'enfoncer dans son ventre, face à elle. Mais, se ravisant, il prit Alexandra par les hanches et la fit pivoter, face au miroir. Sa croupe jaillissait de la dentelle blanche de la guêpière, somptueuse. Malko, d'un geste précis, plongea dans son ventre d'un trait. La jeune femme poussa un soupir rauque. Déjà, Malko se retirait pour placer son membre sur la corolle brune, un peu plus haut. D'un élan puissant, il s'enfonça dans ses reins d'un coup, arrachant un cri à Alexandra.

Plongé dans sa croupe jusqu'à la garde, le sang aux tempes, Malko saisit ses hanches et se lança dans un va-et-vient échevelé, qui s'acheva par un cri sauvage quand il se vida dans la jeune femme.

Il ne s'était pas écoulé cinq minutes depuis qu'il avait fermé le verrou. Haletant, il se retira et se rajusta rapidement.

Alexandra remonta sa culotte, ramassa sa jupe, puis la veste de son tailleur. Malko entrouvrit la porte : le couloir était toujours désert.

Lorsqu'ils se rassirent à leur table, le maître d'hôtel, impassible, apporta aussitôt les cafés.

— Tu es une brute ! fit Alexandra à voix basse.

Elle ne semblait pas lui en vouloir vraiment.

*

**

Ils avaient quitté Vienne depuis une demi-heure et roulaient sur l'autoroute A4 quand le portable de Malko sonna.

— Le vol est retardé. Il n'arrivera que vers trois heures, annonça la voix traînante de Bani Farzaneh. Je vous appelle vers quatre heures.

— Pas de problème ! assura Malko, une main enfouie entre les cuisses d'Alexandra.

Bien loin de la CIA.

CHAPITRE II

La grande salle à manger du château de Liezen était décorée de guirlandes de feuilles de vigne, alternant avec des boules de Noël. Travail de la vieille Ilse qui n'aurait pas manqué pour un empire le Grand Bal des Vendanges. Une tradition dans le Burgerland, la région viticole d'Autriche jouxtant la Hongrie, plaine ensoleillée produisant un vin blanc de bonne tenue. Chaque village organisait son bal. Aussi, les « sujets » de Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge, dernier représentant d'une lignée de dix-sept générations remontant à l'époque féodale, margrave de Basse Lusace, chevalier de l'Ordre des Séraphins, chevalier de la Toison d'Or, voïvode héréditaire de la Voïvodie de Serbie, chevalier d'honneur et de dévotion de l'Ordre souverain de Malte, n'auraient pas compris qu'il ne se joigne pas à cette traditionnelle fête populaire. Malko en avait profité pour inviter une trentaine d'amis venant de Vienne ou de leurs châteaux en Haute-Autriche, qu'il logerait pour la nuit avec un confort limité. Il avait beau faire, le château de Liezen était un gouffre sans fond et il n'était jamais parvenu à le remettre totalement en état. Deux ailes étaient pratiquement vides, sans chauffage et meublées succinctement.

Et encore, sans la CIA, ce château ne serait plus qu'un tas de ruines !

Peu de gens savaient que si l'on avait broyé ses vieilles pierres, il en serait peut-être sorti du sang. Celui de tous les malchanceux qui avaient croisé Malko au cours de ses missions. Contractuel de luxe à la Central Intelligence Agency, il risquait sa vie plusieurs fois par an pour assurer son train de vie, certes modeste, mais fidèle à celui que depuis toujours menaient les Linge, piliers du gotha.

Une fois seulement, la seconde vie du prince Malko Linge avait fait irruption dans son univers officiel, manquant détruire le château⁽¹⁸⁾.

Pour tous les vignerons du Burgerland, il n'était que *Sie Hoheit der Prinz*, authentique noble autrichien attaché aux traditions de ce pays ensoleillé.

Elko Krisantem, le fidèle maître d'hôtel et occasionnellement garde du corps, pénétra dans la salle à manger, une pile de draps dans les bras. Toujours un peu voûté mais sec comme un coup de trique. Les années ne semblaient pas avoir prise sur lui. Depuis le jour lointain où il avait rencontré Malko, à Istanbul, en essayant de l'étrangler avec son efficace lacet de cuir, son dévouement n'avait pas faibli. Accompagnant

Malko dans nombre de ses missions, il avait souvent failli y laisser la vie.

Lorsqu'il ne reprenait pas son ancien métier, il servait de majordome à Liezen, surveillant les divers corps de métier, veillant soigneusement au bien-être de son maître et de sa fiancée, la comtesse Alexandra. Tout en reprochant silencieusement à Malko de laisser à cette dernière trop de liberté... Elko Krisantem n'était pas turc pour rien. Sa conception des droits de la femme se rapprochait furieusement de celle des talibans. À ses yeux, une femme bien née ne devait sortir que deux fois de chez elle : pour se marier et pour aller au cimetière...

— *Ihre Hoheit*, annonça-t-il, j'ai pu préparer douze chambres et j'ai encore de quoi en faire quatre de plus. Mais certaines ne sont pas très présentables...

Malko eut un sourire désinvolte.

— Merci, Elko, cela ira très bien.

La plupart de ses amis ne roulaient pas sur l'or, habitant eux aussi des châteaux trop grands pour eux. Ils ne seraient pas dépaysés. Comme le Turc s'éloignait, il lui lança :

— Mettez une bouteille de Steinhegger⁽¹⁹⁾ dans chaque chambre. Ils pourront se brosser les dents avec...

Il était en train de contempler la grande table ornée de magnifiques chandeliers d'argent massif, lorsqu'un bruit de bottes ébranla le parquet Versailles.

La comtesse Alexandra fit son entrée dans la salle à manger de son habituel pas martial. Elle avait noué ses longs cheveux blonds en nattes, enroulées en couronne, ce qui lui donnait l'air d'une paysanne. Vêtue d'un cachemire noir porté sans soutien-gorge, qui moulait ses seins magnifiques comme un dessin hyperréaliste, et d'une longue jupe noire tombant sur des bottes assorties.

À première vue, cette jupe était extrêmement sage... Mais, au moindre mouvement, on réalisait qu'elle était faite de bandes de tissu se recouvrant légèrement dans le sens de la hauteur. Comme Alexandra pivotait sur elle-même, Malko aperçut sa jambe gauche presque jusqu'à l'aîne.

— *Wie geht's, mein Schatz*y⁽²⁰⁾ ? lança Alexandra en l'effleurant d'un baiser presque chaste.

— Bien, assura Malko, la détaillant d'un œil critique. Tu ne t'habilles pas pour la soirée ?

Alexandra se laissa tomber dans une bergère avec un soupir.

— Je n'ai pas eu le temps de me changer et je suis crevée. J'ai surveillé le travail des vignerons toute la journée et j'ai même déjeuné avec eux, sur un coin de talus. Je ne te plais pas comme cela ?

Son regard, à la fois dur et provocant, le transperça comme un laser.

— Tu me plais toujours, assura Malko, mais je te préfère en femme

du monde qu'en vigneronne.

La comtesse Alexandra, orpheline, gérait toute seule un domaine composé essentiellement de vignes et vendait sa production à la coopérative de Nickelsdorf, la bourgade voisine. Ce qui lui procurait de confortables revenus, lui assurant une liberté certaine, dont elle avait parfois tendance à abuser... Or, depuis une semaine, les vendanges avaient commencé. Elle s'arracha à sa bergère et rejoignit Malko, poussant son ventre contre le sien et le regardant dans les yeux avec un sourire insolent.

— Eh bien, *lieber*, ce soir, tu baiseras une paysanne ! Si tu en es encore capable... Vous allez forcer sur la vodka avec tes amis. Mais je suis sûre qu'il y aura quelqu'un pour me consoler parmi tes invités... Je crois qu'il y a quelques célibataires.

— Salope ! souffla Malko en la repoussant contre la grande table en marbre.

Sa main se glissa entre deux pans de la longue jupe, atteignant le ventre de la jeune femme. Celle-ci ne broncha pas mais il sembla à Malko que les longues pointes de ses seins se tendaient sous le cachemire. D'une voix légèrement plus rauque, elle suggéra :

— Peut-être as-tu convoqué une de tes *Kramme*⁽²¹⁾ ce soir. Comme cette fameuse Aisha qui n'est finalement jamais venue.

Aux yeux d'Alexandra, toutes les femmes qui s'intéressaient à Malko étaient des « *Kramme* » et devaient être traitées avec le plus profond mépris. Celui-ci referma les doigts sur le renflement du sexe caché sous le nylon noir. Agacée et excitée à la fois, Alexandra savait à merveille jouer de sa sexualité épanouie, mais toujours de bon aloi. C'est pour elle qu'on avait inventé le concept de porno chic.

Il accentua encore un peu sa pression et vit le regard de sa « fiancée » se troubler.

Leurs corps étaient en train de se rapprocher quand le téléphone portable de Malko sonna. Alexandra émit une sorte de grognement furieux et s'esquiva. Malko déplaça son Samsung et répondit.

— Vous avez eu des nouvelles ?

C'était la voix anxieuse de Mark Hopkins, le chef de station de la CIA à Vienne. Depuis le début de l'après-midi, il avait dû l'appeler une demi-douzaine de fois.

— Non, pas encore, dit Malko, furieux d'avoir été interrompu dans son flirt.

Il y eut un court silence au bout du fil, puis l'Américain enchaîna :

— Je suis inquiet. Le vol de Téhéran s'est posé à 14 h 45.

— Bani Farzaneh ne m'a pas encore appelé. Il est sur répondeur, répliqua Malko. Dès que j'ai des nouvelles, je vous appelle.

Alexandra avait disparu et il se sentait brutalement frustré. Même en paysanne autrichienne, elle était extrêmement désirable. Il coupa la

communication et se dirigea vers la bibliothèque et le petit salon, les deux pièces qu'il préférait, avec la galerie des glaces, au premier, une chambre tapissée de miroirs avec un immense lit à baldaquin, où ils se retrouvaient pour leurs récréations érotiques. Il pénétra dans la bibliothèque, tout en boiseries, avec de lourds rideaux de velours rouge et des tapis persans sur le sol.

Alexandra était effondrée dans le divan, les jambes croisées.

— Donne-moi un Steinhegger, réclama-t-elle.

Malko alla au bar, lui remplit un verre et sortit du congélateur une bouteille de Stolichnaya « Cristal » pour se verser une vodka, avant de rejoindre Alexandra sur le canapé où ils avaient fait si souvent l'amour.

— C'est encore un de tes *spooks* ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il te voulait ?

Il soupira.

— Quelqu'un doit me contacter. L'Iranien que j'ai rencontré à Vienne.

Alexandra lui jeta un regard noir et baissa les yeux sur sa Breitling Callistino pleine d'émeraudes.

— Tu as vu l'heure qu'il est ! À partir de cinq heures, tu m'appartiens. Tu ne vas quand même pas le recevoir ici ? Avec tes invités. Si tu fais cela, je monte avec le plus sexy d'entre eux et tu m'entendras crier jusqu'ici.

— Ne dis pas de bêtises, soupira Malko. C'est une histoire pourrie. Ce type est bidon, j'en suis sûr, et il ne viendra pas ici.

— Cela vaut mieux ! conclut Alexandra.

Elle but son Steinhegger d'un coup, puis, d'un geste naturel, se tourna vers Malko, glissa une main sous sa chemise et commença d'un ongle vicieux à lui agacer la poitrine. Il ferma les yeux sous la sensation exquise, priant pour que Bani Farzaneh ne se manifeste pas. Alexandra avait le sexe dans la peau. Elle manifestait une jalousie féroce pour sa vie professionnelle. Soupçonnant, à juste titre, que les créatures qu'il y croisait n'étaient pas toutes de moralité parfaite. Même si elle-même faisait parfois des écarts, elle ne supportait pas les infidélités de son amant.

De nouveau, le portable de Malko sonna.

Alexandra cessa aussitôt ses câlins.

— C'est encore moi, annonça Mark Hopkins. Je viens de parler avec mon homologue, René Polli, le patron du Sicherheitsdienst⁽²²⁾. Il m'a confirmé qu'un individu s'appelant Saïd Hajjarian était bien arrivé sur le vol de Téhéran de cet après-midi. Toujours rien ?

— Non. Je vous rappelle dès que j'ai des nouvelles de Farzaneh.

À peine eut-il coupé qu'Alexandra lui arracha le portable des mains et le jeta à l'autre bout de la pièce.

— Tu ne peux pas t'occuper un peu de moi ! Après il y aura les invités...

— C'est toi qui t'occupais de moi, souligna Malko.

Sans un mot, Alexandra déboutonna sa chemise et sa bouche se colla aussitôt à un de ses mamelons, tandis que ses ongles s'occupaient de l'autre. En très peu de temps, Malko se sentit fondre. Insensiblement, Alexandra glissa à genoux sur l'épais tapis, face à lui. Les yeux dans les siens, elle commença à frotter son torse contre le ventre de Malko, faisant rouler le membre en train de durcir.

Malko n'avait plus envie de téléphoner. Il entendit des portières claquer dans le parc : les premiers invités arrivaient. D'un geste précis, Alexandra dégrafa sa ceinture Hermès. Faisant glisser son pantalon d'alpaga et découvrant le slip gonflé par son érection. Une nouvelle fois, elle frotta ses seins contre son ventre et Malko ne put s'empêcher de déboutonner le cachemire, libérant les deux globes tendus.

D'un geste sec, elle écarta le slip, libérant le membre tendu, et du même élan, l'enfonça dans sa bouche jusqu'au gosier.

*

**

Agenouillée comme une vestale, les bras allongés devant elle pour que ses mains continuent à exciter la poitrine de Malko, sa tête allant et venant avec douceur, Alexandra lui administrait une fellation particulièrement exquise. Un sport où elle avait toujours excellé. Un jour, dans un moment d'abandon, elle avait avoué à Malko avoir pratiqué sa première fellation à l'âge de onze ans, sur un de ses camarades du même âge. Comme ça, sans penser à mal.

L'instinct.

Le petit imbécile était allé se vanter à sa mère, femme austère aux mœurs rigides, qui avait aussitôt classé Alexandra dans la catégorie des petites filles possédées par le démon.

Sans s'interrompre, Alexandra saisit la main droite de Malko et la plaqua sur sa nuque... Interprétant le message muet, il appuya sur la tête de la jeune femme. Alexandra poussa aussitôt un grognement ravi. Ce fantasme de viol buccal était son péché mignon, très excitant pour son partenaire... Malko, les doigts crispés sur la nuque, se mit à donner des coups de reins, enfonçant un peu plus son membre, jusqu'à heurter la glotte. Alexandra, la croupe haute, prosternée, avalait son sexe de plus en plus vite. Visiblement, elle avait l'intention de le faire jouir de cette façon. « Violée » comme une innocente petite fille.

La croupe qui ondulait devant Malko lui donna une autre idée. La saisissant par les nattes, il l'arracha à lui et, devant son regard surpris, dit d'une voix basse :

— Je viens de réaliser que je ne t'ai jamais baisée sur la table de la salle à manger...

Il était déjà debout. Il l'entraîna. Elko Krisantem avait allumé les chandeliers qui éclairaient la pièce d'une lueur douce. Malko poussa Alexandra contre le rebord de marbre. La main gauche, glissant entre deux pans de sa jupe, écarta le triangle de Nylon protégeant son ventre. De l'autre main, il appuya sur son épaule pour l'allonger à plat sur le marbre, juste à côté d'un des chandeliers.

— Elko va venir ! souffla-t-elle. Ou les invités.

— Et alors ? répliqua Malko, ils verront seulement une paysanne se faire culbuter par son maître.

Joignant le geste à la parole, il lui releva les jambes, faisant retomber les pans de la jupe et découvrant les longues bottes noires, puis l'embrocha d'un seul élan. Le traitement exquis qu'il venait de subir lui donnait une raideur impériale.

— *Ach ! Du bist*⁽²³⁾...

Alexandra ne termina pas sa phrase, terrassée par un violent orgasme qui la secoua comme une décharge électrique et lui arracha un cri sourd, viscéral, qui provoqua l'explosion de Malko.

Il était temps : des pas firent grincer le plancher dans le couloir. Malko se retira, laissant les jambes d'Alexandra reprendre contact avec le sol. Quand Elko Krisantem pénétra dans la pièce, il était simplement serré contre elle, son sexe encore dur contre son ventre. Les pans de la longue jupe étaient retombés et ils étaient presque décents...

— Vous avez besoin de quelque chose, *Ihre Hoheit* ? demanda respectueusement le Turc, comme s'il ne voyait pas Alexandra.

— Non, merci, Elko, répondit Malko. Tout me semble parfait.

— Il y a quelques invités dans le grand salon, continua Elko.

— Nous les rejoignons.

Elko Krisantem s'esquiva et Alexandra adressa un sourire lascif à Malko.

— Tu m'as bien baisée. Je suis sûre que nous allons passer une soirée très agréable.

Ils se séparèrent et Malko alla récupérer son portable dans la bibliothèque. Au cas où Bani Farzaneh appellerait.

*

**

La fête battait son plein.

On dansait un peu partout. De la salle de bal au parquet Versailles jusqu'à la salle des trophées, en passant par la bibliothèque et le hall d'entrée. Un petit orchestre de quatre musiciens se promenait de pièce en pièce. Malko, un peu étourdi par la vodka, regardait Alexandra enlacée à un jeune châtelain de Haute-Autriche qui semblait la trouver très à son goût. Ils dansaient collés serrés et, à d'imperceptibles ondulations d'Alexandra, Malko devinait que cela ne lui déplaisait pas. Probablement l'effet du Taittinger qu'elle buvait comme de l'eau,

depuis le début de la soirée.

L'orchestre changea de pièce et le couple cessa de danser, se dirigeant vers le buffet, Alexandra ouvrant la marche. Son cavalier la suivit, s'approchant très près. Et soudain, Malko, horrifié, le vit prendre la main droite d'Alexandra, puis la ramener derrière elle pour la plaquer contre son ventre à lui...

Pas vraiment un geste de gentleman.

Malko était tellement tétanisé qu'il mit plusieurs secondes à réaliser que son portable sonnait... Alexandra avait déjà retiré sa main lorsqu'il le sortit de sa poche.

— Allô ? *Haroye* Kurt⁽²⁴⁾ ?

C'était la voix de Bani Farzaneh. Malko le maudit. Il mourait d'envie d'étrangler le jeune châtelain qui continuait à serrer de près Alexandra.

— Oui.

— *Haroye* Kurt. Je suis désolé. J'appelle un peu tard. Il y a eu des complications, mais je suis avec la personne arrivée tout à l'heure. Il faudrait que je vous voie...

Malko regarda sa Breitling : minuit et quart !

— Maintenant ?

— Oui.

— Je ne suis pas à Vienne.

Il y eut un bref chuchotis, puis l'Iranien demanda :

— Vous êtes loin ?

— Chez moi, à une cinquantaine de kilomètres de Vienne.

— Je peux venir...

— Ce n'est pas très facile, rétorqua Malko.

— Oui, mais mon ami veut absolument vous parler maintenant.

C'est très important.

Malko faillit l'envoyer promener. Heureusement, Alexandra avait pris ses distances avec son hobereau. Sinon, il serait allé la chercher par la peau du cou. Il imagina rapidement une solution et proposa :

— Écoutez, si vous y tenez, nous pourrions nous retrouver pas loin de chez moi. Il y a un hôtel-restaurant sur l'A4, après Nickelsdorf, sur la route 10, que vous atteignez en sortant à Grenzlandhof. Dès que vous êtes sorti de l'autoroute, vous tournez à gauche pour repasser au-dessus, et ensuite, vous prenez la route n° 10 à gauche. Le *Grenzlandhof* est tout de suite là. Il y a un grand parking.

— Combien faut-il de temps pour venir de Vienne ?

— Si vous êtes dans le centre, moins d'une heure, il n'y a pas de circulation à cette heure-ci.

L'Iranien demanda encore quelques explications et conclut :

— Il est minuit et quart. Je peux être là un peu après une heure.

— J'y serai, promit Malko.

À peine la communication coupée, il appela Mark Hopkins.

L'Américain répondit à la seconde sonnerie.

— J'ai rendez-vous dans une petite heure, annonça Malko, à côté de chez moi.

Le chef de station poussa un ouf de soulagement.

— Magnifique ! Gardez-le au chaud dans votre château cette nuit. On commencera le debriefing demain matin.

— J'espère qu'il acceptera, dit Malko.

— Appelez-moi dès que vous êtes avec lui, même s'il est très tard, insista l'Américain.

D'un pas décidé, Malko gagna le buffet et lança à Alexandra :

— Viens danser.

Prudent, le hobereau s'esquiva, avec un sourire niais, noyant sa déception dans une rasade de Defender.

*

**

Ils dansaient depuis quelques minutes, en silence, mais Malko ne put s'empêcher de remarquer :

— Ton ami Voldemar semblait bien empressé...

Alexandra sourit. Innocente.

— Tu as remarqué ? J'ai cru qu'il allait me violer. Je crois qu'il a beaucoup aimé ma jupe. Il m'a dit que j'étais un véritable attentat à la pudeur. Il a même eu le toupet de me demander si je portais une culotte... Je lui ai rétorqué que j'en portais toujours, parce que c'est tellement excitant quand un homme vous l'arrache.

— Salope ! siffla Malko entre ses dents.

Comme si elle n'avait pas entendu, Alexandra continua :

— Il était tellement excité qu'il m'a forcée à toucher sa queue. C'est vrai, il bandait vraiment très fort.

— Cela ne t'a pas donné envie ? ne put s'empêcher de demander Malko, retourné de jalousie.

— Bien sûr que non, *mein Lieber* ! Je suis une femme fidèle et tu m'as très bien baisée, tout à l'heure.

— Je vais être obligé de t'enlever quelques minutes à ton prétendant.

Alexandra sourit.

— Il t'a donné envie de m'emmener dans la galerie des glaces ?

— Non. J'ai un rendez-vous à Nickelsdorf et je souhaite que tu m'accompagnes...

La jeune femme se figea, stupéfaite.

— À Nickelsdorf ! À cette heure-ci. Avec qui ?

— Un de mes *spooks* répondit ironiquement Malko. Ainsi, tu constateras que ce n'est pas une femme.

— Je préfère rester ici.

— Il n'en est pas question. Ou alors, je t'enferme dans la salle

d'armes sous la garde de Krisantem. Mais il ne faut pas plus de dix minutes pour aller là-bas et j'ai rendez-vous à une heure... Tu as encore le temps de t'amuser.

Domptée, Alexandra se serra contre lui.

— J'espère que cela ne durera pas trop longtemps. Tu es sûr que je ne serai pas de trop ?

— Absolument pas.

*

**

L'orchestre s'était discrètement éclipsé, mais les invités de Malko continuaient à faire honneur aux bouteilles de Taittinger, de Defender et de vodka, à danser et à s'amuser. Émoustillé par ce grand château à moitié vide où on pouvait facilement s'isoler, le soupirant d'Alexandra avait jeté son dévolu sur une jeune aristocrate viennoise venue seule et qui, grâce à l'alcool, semblait prête à un petit écart.

Alexandra et Malko traversèrent le hall au moment où le jeune homme entraînait sa conquête dans un escalier en colimaçon débouchant sur une tour d'angle vide...

Il faisait frais et ils coururent presque jusqu'à la Jaguar garée près du portail. Malko se retourna : il aimait bien voir, comme ce soir, toutes les fenêtres de son château illuminées. Dans ces moments-là, il oubliait presque le prix qu'il payait à longueur d'année pour entretenir ce rêve.

Jouer sa vie à la roulette russe plusieurs fois par an.

Il prit la direction de l'A4. La route sinuant entre les vignes était déserte. Seul signe de vie, les hélices immenses des innombrables éoliennes tournant lentement dans la nuit avec un crissement caractéristique. Cette partie du Burgerland était défigurée depuis quelque temps par des centaines de gigantesques éoliennes plantées un peu partout, au milieu des champs. Elko Krisantem, écologiste à ses heures, avait suggéré de faire sauter à l'explosif les plus proches, mais Malko n'avait pas donné suite à ce projet pourtant plein de bon sens.

Celui-ci déboucha sur l'A4 déserte, elle aussi. Deux kilomètres plus loin, ses phares éclairèrent le panneau « Nickelsdorf » et il s'engagea dans la rampe, tournant aussitôt à gauche pour repasser au-dessus de l'autoroute. À la jonction avec la 10, les phares éclairèrent un panneau : *Hotel Grenzelandhof*.

Malko tourna à gauche et ralentit : le parking du *Grenzelandhof*, un bâtiment blanc au toit d'ardoises, s'ouvrait de l'autre côté de la route. Il s'y engagea. L'hôtel, bien qu'ouvert théoriquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre, n'arborait aucune lumière. Un semi-remorque hongrois était garé juste devant, sa cabine vide. La frontière avec la Hongrie ne se trouvait qu'à deux kilomètres. Du *Grenzelandhof*, on apercevait les miradors de bois surplombant les champs alentour.

Les phares balayèrent le parking où se trouvaient trois voitures et Malko stoppa.

Dès qu'il eut éteint le moteur, le silence fut absolu.

— Ton copain est en retard, remarqua Alexandra.

Malko allait répondre lorsqu'il aperçut, en bordure du parking, quelque chose d'insolite. Trop épais pour être un simple poteau. Plutôt l'apparence d'une termitière... Il n'y avait pourtant jamais eu de termites dans le Burgerland... Intrigué, il prit une torche électrique dans la boîte à gants et sortit de la voiture.

— Attends-moi ! lança-t-il à Alexandra.

Arrivé en bordure du parking, il braqua la torche sur l'objet qui l'avait intrigué et son pouls grimpa comme une flèche. Ce qu'il avait pris pour une termitière était un homme, qui semblait assis sur une canne de chasse. La tête sur la poitrine, les bras le long du corps. Le faisceau lumineux éclaira son visage et Malko reconnut la moustache tombante de Bani Farzaneh, qui avait perdu ses grosses lunettes d'écaille.

— *Scheiss*⁽²⁵⁾ ! murmura-t-il entre ses dents.

À l'immobilité de l'Iranien, on voyait immédiatement qu'il avait cessé de vivre. Malko se rapprocha et distingua une sorte de plastron sombre sur son beau costume italien et sa chemise. La fade odeur du sang imprégna ses narines.

L'homme avec qui il avait rendez-vous avait été égorgé et le sang suintait encore de sa blessure. Mais ce n'était pas tout. La torche éclaira le bas de son corps. Son pantalon et son caleçon baissés jusqu'à ses genoux découvraient le ventre et le sexe recroquevillé. Malko, en faisant le tour du cadavre, comprit aussitôt pourquoi.

Avant de l'égorger, on l'avait empalé !

Sur une tige de fer plantée dans le talus, qui avait dû jadis supporter un panneau. C'est ce qui le maintenait en position verticale.

Au bord de la nausée, Malko observa les parages : aucune trace de l'homme qui aurait dû accompagner Bani Farzaneh. Il entendit des pas derrière lui et se retourna. Alexandra était sortie de la voiture. Il n'eut pas le temps de s'interposer, la jeune femme se trouva nez à nez avec le cadavre, et lâcha une exclamation horrifiée.

— *Mein Gott !*

Tétanisée.

Bien que partageant la vie de Malko, elle n'avait que très rarement été mêlée au côté sanglant de son métier. Son regard ne pouvait se détacher du cadavre à moitié nu, et Malko l'entraîna vivement.

— Viens, fit-il, on rentre.

Brutalement, ce parking désert sous le ciel étoilé lui parut sinistre, en dépit de la brise tiède.

Alexandra se figea tout à coup, comme un animal aux aguets qui

perçoit un danger.

— Regarde ! souffla-t-elle.

Elle fixait les voitures garées de l'autre côté du parking.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Malko.

— Il y a des gens dans la voiture de gauche, fit Alexandra d'une voix étranglée. L'Opel.

Malko regarda à son tour le pare-brise sombre, l'estomac noué. Il n'avait pas pensé à prendre son pistolet extraplat ou une arme quelconque, et il le regrettait amèrement. Tout à coup, les phares de l'Opel s'allumèrent, les prenant dans leur faisceau. Il avait l'impression d'être un lapin. En un éclair, il se dit que ceux qui avaient assassiné Bani Farzaneh allaient leur faire subir le même sort.

CHAPITRE III

Malko, ébloui par les phares de la voiture, avait l'impression que du plomb coulait dans ses veines. Il se maudit de son imprudence. Si seulement il avait pris une arme ! Et, en plus, il avait entraîné Alexandra, par pure jalousie. Les pensées se bousculaient dans sa tête, chaotiques. Avec la sensation d'être cloué là depuis un temps très long, alors que quelques secondes seulement s'étaient écoulées.

D'un effort surhumain, il reprit le contrôle de lui-même, se plaça devant Alexandra et souffla :

— Cours à la voiture. Démarre. Ne t'occupe pas de moi.

Comme elle ne bougeait pas, il insista, sèchement :

— *Schnell*⁽²⁶⁾ !

Elle se mit enfin en mouvement et Malko resta seul dans le faisceau des phares de l'Opel.

Il attendit qu'Alexandra ait atteint la Jaguar et s'y soit installée pour esquisser à son tour un mouvement. Soudain, l'Opel se mit lentement en route. D'abord, il crut que son conducteur voulait l'écraser, mais, parvenue au milieu du parking, la voiture tourna à gauche, pour en sortir.

Trente secondes plus tard, elle avait disparu sur la route 10, en direction de Vienne. Automatiquement, Malko releva le numéro : W 19893 F. Une plaque de Vienne.

La Jaguar reculait et il sauta dedans, laissant le volant à Alexandra.

— Filons d'ici ! lança-t-il.

Tandis qu'elle reprenait la direction du château de Liezen, il activa son portable. Mark Hopkins ne dormait pas.

— Vous l'avez vu ? lança-t-il aussitôt.

— Oui, fit Malko, mais il y a un cas non conforme...

Rapidement, il résuma ce qui venait de se passer, concluant :

— Bani Farzaneh est tombé dans un piège. Ceux qui l'ont tué avaient beaucoup de sang-froid. Je me demande pourquoi ils ont attendu après l'avoir tué, mais n'ont rien tenté contre moi.

— Je pense qu'ils voulaient savoir *qui* Bani Farzaneh allait rencontrer... Ils ne connaissaient que votre pseudo, Kurt.

— C'est probable, reconnut Malko.

— Peu importe, dit l'Américain, après avoir noté le numéro de l'Opel. Rendez-vous demain matin. Je vous invite à déjeuner pour faire

le point. Il faut savoir ce qu'est devenu Saïd Hajjarian et le retrouver.

— Ne vous faites pas d'illusion, rétorqua Malko. Il a sûrement subi le même sort que Bani Farzaneh. Ou ils sont en train de le torturer dans un endroit sûr.

— Ne soyez pas pessimiste, soupira Mark Hopkins, je comprends que vous soyez secoué. Je vais prévenir Langley. Bonne nuit quand même. À propos, vous étiez armé ?

— Non, avoua Malko, furieux.

*

**

Il ne restait plus qu'une dizaine de voitures garées devant le château de Liezen. Celles des invités qui dormaient là. Seuls deux couples traînaient encore dans les pièces de réception, flirtant et buvant. Malko et Alexandra filèrent directement dans la bibliothèque où il se servit une Stolichnaya qu'il vida d'un trait. Alexandra, elle, choisit de terminer la bouteille de Taittinger. Visiblement choquée, le regard vide, elle dit d'une voix blanche :

— Tu devrais quitter ce métier de fou...

Elle avait eu vraiment peur.

Malko secoua la tête, résigné.

— Pour faire quoi ? Je n'ai pas envie de mener la vie étriquée d'un retraité. Et, d'ailleurs, je n'en ai pas les moyens. Un jour, peut-être, si je tombe sur un trésor.

Il n'osait pas révéler le fond de sa pensée. Cette vie l'excitait prodigieusement, en dépit des dangers et de l'horreur à laquelle il était souvent confronté. Avec un sourire, il prit Alexandra par la taille et l'entraîna.

— Viens, nous allons nous changer les idées.

Elle le suivit au premier étage, jusqu'à la galerie des glaces, la chambre aux miroirs dans laquelle ils avaient passé leurs meilleurs moments érotiques. Alexandra se laissa tomber sur le grand lit à baldaquin, sans même se déshabiller ni ôter ses bottes.

— J'ai l'impression d'avoir cent ans ! murmura-t-elle. Prends-moi dans tes bras.

Cinq minutes plus tard, elle dormait. Malko contempla leur reflet dans les miroirs du lit à baldaquin, puis ferma les yeux à son tour.

*

**

— J'ai appelé René Polli, sous prétexte de lutte antiterroriste, annonça Mark Hopkins. Un Iranien avec un passeport au nom de Saïd Hajjarian a bien débarqué hier du vol de Téhéran.

— On sait ce qu'il est devenu ?

— Non. Mais René Polli m'a communiqué l'adresse de la femme de Saïd Hajjarian. Elle demeure 74 Klimschgasse.

— Il faut y aller, conclut Malko. Et Farzaneh ?

— On a retrouvé sa voiture devant chez lui, Mariahilfstrasse. C'est l'Opel que vous avez vue au *Grenzelandhof*. Sa femme n'était au courant de rien, ne l'ayant pas vu de la journée.

Ils étaient en train de déjeuner au *Steier Eck*, le dernier restaurant à la mode de Vienne. Avant d'y venir, ils avaient regardé, dans le bureau du chef de station, les infos sur la chaîne autrichienne. Le meurtre de Bani Farzaneh, avec sa sauvagerie, faisait l'ouverture du journal. C'est le camionneur hongrois, en partant à l'aube du *Grenzelandhof*, qui avait donné l'alerte. La police de Nickelsdorf ne possédait aucun indice.

— C'est du travail de professionnels, remarqua Malko. Les services iraniens attendaient Hajjarian à l'aéroport ou ils l'ont suivi depuis Téhéran et ont kidnappé les deux hommes.

Ce n'était pas la première fois que les services iraniens s'attaquaient à des opposants. Toujours avec la même férocité efficace et des pièges tortueux. Parfois, ils préparaient leur forfait pendant des mois, comme pour le meurtre de l'ancien Premier ministre du Chah, Chapour Baktiar, en 1991. Ils avaient introduit dans son intimité un agent double.

Mark Hopkins régla et se leva.

— Allons chez Mme Hajjarian.

— J'espère qu'on n'aura pas une *très* mauvaise surprise, soupira Malko.

Dix minutes plus tard, ils s'arrêtaient devant le 74 Klimschgasse. Un immeuble de trois étages, à la façade noircie par la pollution. Mark Hopkins se tourna vers Malko.

— Vous y allez. Je reste ici. Laissez votre portable ouvert. Que je sache *en temps réel* ce qui se passe.

Malko activa son portable et poussa la porte de l'immeuble. Pas de code. Un couloir sombre, des boîtes aux lettres. Il lut « M. Hajjarian » sur la troisième. Deuxième étage gauche.

Sur le palier du second, il écouta longuement avant d'appuyer sur la sonnette, persuadé de n'obtenir aucune réponse.

*

**

— *Was ist das*⁽²⁷⁾ ?

Une voix de femme venait de chuchoter derrière le battant. Le poulx de Malko fit un bond.

— *Frau Hajjarian* ?

— *Jawohl*.

— Je suis un ami de votre mari. Est-il là ?

Court silence, puis la porte s'entrouvrit sur une femme encore jeune au visage las, vêtue d'une longue robe noire, qui toisa Malko avec surprise. Elle avait de très grands yeux, soulignés de cernes sombres.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en allemand.

— Un ami de Saïd, prétendit Malko. J'ai appris qu'il se trouvait à Vienne depuis hier.

Une lueur stupéfaite passa dans le regard de la femme.

— Saïd n'est pas à Vienne mais à Téhéran ! Et il a encore été arrêté...

Malko eut l'impression de recevoir le ciel sur la tête. Il ne put s'empêcher de préciser :

— Un homme utilisant le passeport de votre mari est arrivé hier à Vienne, de Téhéran. Depuis, il a disparu. Je pensais le trouver ici.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, visiblement méfiante.

— Je travaille pour l'AIEA, expliqua Malko, et nous espérons obtenir des informations sur le programme nucléaire iranien grâce à votre mari. Vous êtes bien sa femme ?

— Bien sûr, mais je ne l'ai pas vu depuis quatre ans, quand j'ai quitté l'Iran. Il devait me rejoindre, mais « ils » ne l'ont jamais laissé partir. Et, il y a quelques jours, il a été de nouveau arrêté.

— Comment le savez-vous ?

— Un ami m'a envoyé un fax.

— Je pourrais voir ce fax ?

— Vous ne me croyez pas ?

— Si, mais...

Elle ouvrit la porte et le guida jusqu'à un petit living où il s'assit sur un canapé. La femme de Saïd Hajjarian s'éclipsa et réapparut avec un fax, hélas écrit en persan.

— Puis-je vous l'emprunter pour faire une photocopie ? demanda Malko.

— Oui, si vous voulez, accepta-t-elle après une hésitation, mais il ne faut pas que cela se sache, ils pourraient se venger sur lui.

— Personne ne le saura, jura Malko. À propos, son arrestation est-elle connue du public ?

Mme Hajjarian hocha la tête.

— Je ne pense pas. Ils sont toujours très discrets. On va à un rendez-vous et on ne revient pas.

— Merci, fit Malko, en empochant le fax. Vous sentez-vous en danger ?

Une expression lasse passa dans les yeux sombres.

— Je suis *toujours* en danger, soupira l'Iranienne. Ils sont féroces avec ceux qui ne pensent pas comme eux. Heureusement, ils ne tuent que rarement les femmes.

— Vous n'avez pas de protection policière ?

— Cela ne servirait à rien et les autorités autrichiennes ne veulent pas s'opposer à l'Iran. Il y a quelques années, un commando venu de Téhéran a abattu un opposant, ici, à Vienne ; durant l'opération, un des agresseurs a été blessé par l'homme qu'il a assassiné. La Staatpolizei l'a

arrêté et inculpé de meurtre. Le lendemain, sur l'intervention de l'ambassade d'Iran, on conduisait le criminel à l'aéroport pour le mettre dans un vol iranien à destination de Téhéran...

— Merci, dit Malko. Puis-je avoir votre téléphone ?

Elle le lui donna et il prit congé.

Lorsqu'il rejoignit le chef de station de la CIA, Mark Hopkins, qui avait suivi tout le dialogue grâce au portable ouvert, arborait sa mine des mauvais jours.

— On va tirer cela au clair, suggéra-t-il. Retournons à l'ambassade.

*

**

À perte de vue, les longues pales des centaines d'éoliennes tournaient lentement de part et d'autre de l'A4. Seul au volant de sa Jaguar, Malko filait vers Vienne. Deux jours s'étaient écoulés depuis sa visite à Mme Hajjarian. Les journaux autrichiens ne parlaient presque plus de l'abominable meurtre de Bani Farzaneh. Le fax avait été restitué à la femme de Saïd Hajjarian. À Liezen, les vendanges continuaient et Alexandra avait du mal à se remettre du choc éprouvé sur le parking du Grenzelandhof.

Il faisait enfin beau.

Dans Boltzmannstrasse, il dut patienter cinq bonnes minutes devant la plaque d'acier barrant la rue avant qu'elle ne s'escamote dans la chaussée. Mark Hopkins l'attendait sur le perron, le visage sombre.

— Les Iraniens nous ont bien baisés ! annonça-t-il en guise d'accueil, avant de mener Malko à son bureau.

Un gros dossier beige était posé sur son bureau.

— J'ai reconstitué l'affaire Hajjarian, annonça l'Américain, grâce à la visite d'un ami de Bani Farzaneh, venu spécialement de Londres pour me mettre au courant de l'enquête menée par les Moudjahidin Khalq. Saïd Hajjarian a effectivement été contacté à Téhéran par un de leurs membres. Hajjarian lui a appris qu'il avait reçu l'autorisation de rendre visite à sa femme à Vienne. Il a remis son passeport aux autorités pour obtenir un visa de sortie.

— Et ses révélations ?

— Lors de sa conversation avec ce moudjahid, il a confirmé être en possession d'informations ultrasensibles sur le programme nucléaire militaire iranien, qu'il était prêt à communiquer à l'AIEA sous le sceau du secret. Vous savez que c'est un pacifiste.

— Et ensuite ?

— C'était une manip', reconnut sombrement le chef de station de la CIA. Depuis le début, pour infiltrer les Moudjahidin Khalq. Leur représentant à Téhéran est tombé dans le piège. Trois jours avant la date de son départ, communiquée à Bani Farzaneh par son réseau, Saïd Hajjarian a été arrêté et mis au secret. Un ami, dès qu'il l'a appris, a

prévenu sa femme par fax. Celui que vous m'avez remis. C'est un agent d'Etta'alat, le ministère du Renseignement iranien, qui a embarqué sur le vol de Vienne, avec le *vrai* passeport d'Hajjarian, dont on avait simplement changé la photo. Comme Bani Farzaneh ne l'avait jamais vu, il a cru accueillir le véritable Hajjarian à l'aéroport de Schwechat... L'agent d'Etta'alat ayant la description physique de Bani Farzaneh, il n'a eu aucun mal à établir le contact. Nous ne savons pas tout, avoua le chef de station. Le faux Hajjarian a reçu l'aide d'agents locaux iraniens, sous couverture diplo. Bani Farzaneh a sûrement été torturé et a livré le lieu du rendez-vous. Comme il ne pouvait révéler que le prénom utilisé – Kurt –, les autres sont venus voir.

— Où se trouve maintenant ce faux Hajjarian ?

L'Américain eut un geste fataliste.

— Envolé ! Sûrement reparti avec un autre passeport pour Téhéran. Mais ce n'est pas tout : grâce au Sicherheitsdienst, nous avons repéré un soi-disant fonctionnaire du ministère iranien des Télécommunications, arrivé deux jours avant le faux Hajjarian et reparti hier. Un certain – il vérifia le dossier – Hafez Taher. Bien entendu, ce n'est pas un vrai nom... Cet Hafez Taher a logé à la résidence de la délégation auprès de l'AIEA, qui est un nid d'agents iraniens. Et, bizarrement, il n'a pris aucun contact avec ses homologues autrichiens...

— C'était le chef de mission, conclut Malko.

— Il y a de fortes chances, approuva Mark Hopkins. Une opération bien menée.

— Bien, je n'ai plus qu'à retourner aux vendanges...

— Je le crains ! soupira Mark Hopkins. Cette histoire a encore plus déchaîné la Maison Blanche. Ils veulent plus que jamais savoir ce que trament les Iraniens.

— Qu'ils demandent à une voyante ! conseilla ironiquement Malko. Ou qu'ils se réconcilient avec eux. Les Iraniens sont malins et féroces. Tous les gens que je connaissais là-bas ont été fusillés en 1979. Dont un très bon ami, le général Manoucher Bakravan, le dernier patron de la Savak⁽²⁸⁾.

Mark Hopkins soupira.

— Vous avez de la chance de retourner dans votre château. Moi, je suis en pleine galère.

*

**

Otto Gruber, responsable des importations chez le plus important négociant de tapis persans à Vienne, Mahmood Shahri, était en train d'ouvrir l'emballage de plusieurs tapis roulés, à l'aide d'un cutter, lorsque l'hôtesse d'accueil vint l'avertir :

— Deux messieurs souhaiteraient vous voir.

— Qu'ils attendent, grommela Otto Gruber. Ils n'ont pas pris rendez-vous.

— Ce sont des gens de la Kripo⁽²⁹⁾, précisa la jeune femme en baissant la voix. D'ailleurs, les voilà.

Deux hommes à l'apparence banale s'approchèrent. L'un d'eux exhiba sa carte et précisa :

— *Grüss Gott, Herr Gruber*. Nous souhaiterions assister à l'ouverture de ces colis.

— Pourquoi ? s'insurgea le négociant. La douane les a déjà vérifiés.

Un des policiers eut un sourire froid.

— Ce n'est pas une question de douane, *Herr Gruber*. Mais de trafic de stupéfiants. Si vous refusez, je serai obligé de demander un mandat à un juge pour une perquisition. C'est une procédure beaucoup plus lourde...

Effrayé, Otto Gruber eut un haussement d'épaules fataliste.

— *Gut*. Restez là si vous voulez...

Il acheva de fendre la toile et commença à dérouler les tapis. Jusqu'à ce que quatre sachets de plastique remplis d'une poudre rosâtre apparaissent, coincés entre deux tapis. Otto Gruber sentit ses jambes se dérober sous lui. Un des policiers s'était déjà baissé pour ramasser un des sachets qu'il soupesa et examina, montrant ensuite une inscription : N° 4 Band a Hir.

— C'est de l'excellente héroïne en provenance d'Afghanistan, conclut le policier de la Kripo. *Herr Gruber*, je crains que vous soyez obligé de venir avec nous.

*

**

Le restaurant *Drei Husaren* dans Werhburggasse, était toujours aussi fréquenté, et imprégné de *Gemütlichkeit*⁽³⁰⁾. Véritable institution viennoise, un peu comme Maxim's à Paris, créé par trois véritables hussards, en 1933, c'était l'incontournable endroit de Vienne où on dégustait une cuisine autrichienne classique, hélas limitée... À peine le directeur de salle eut-il reconnu Malko qu'il le dirigea, avec Mark Hopkins, dans la salle à droite de l'entrée, tapissée de miroirs et de boiseries.

La salle des VIP.

Après une semaine de silence, le chef de station de la CIA l'avait invité à déjeuner à Vienne. Une blonde à la bouche immense, assise au fond, adressa un signe de la main à Malko qui s'excusa auprès de Mark Hopkins.

Il s'approcha de la table et croisa le regard humide de Regina Szecheny, veuve encore appétissante, aux yeux bleus, et, selon la rumeur, extrêmement folle de son corps musclé.

— Malko ! Quelle bonne surprise ! lança-t-elle. On ne te voit jamais

à Vienne.

— Si, quelquefois.

Regina Szecheny baissa la voix.

— Tu es seul ?

— Oui.

— J'attends une amie, après, je rentre chez maman. Tu viens prendre le thé ? 17 Dorotheegasse. Ce n'est pas loin.

— J'essaierai, promit Malko, vaguement émoustillé.

Il avait souvent croisé Regina Szecheny, mais les circonstances ne leur avaient jamais permis de se rapprocher... Bien qu'un peu large d'épaules et courte sur pattes, elle avait de jolies jambes et une chute de reins intéressante. Sans parler de cette bouche ouverte jusqu'aux oreilles... Pulpeuse comme un fruit tropical. Il regagna sa table où Mark Hopkins patientait devant un Defender « 5 ans d'âge ».

— Jolie femme, remarqua-t-il.

— En effet, fit Malko en se plongeant dans la carte qu'il connaissait par cœur.

— Justement, fit l'Américain, j'allais vous parler d'une femme que vous avez connue il y a quelques années.

— Ah bon, fit Malko, un peu surpris. Qui donc ?

— Shahin Bakravan. La veuve du général Bakravan, le patron de la Savak, votre ami...

Malko fixa l'Américain, stupéfait.

— La dernière fois que je l'ai vue, c'était il y a exactement vingt-six ans ! Elle devait avoir une trentaine d'années. Pourquoi me parlez-vous d'elle ?

— Nous avons retrouvé sa trace, annonça l'Américain. Grâce à des amis au Pentagone. Elle vit à Téhéran et n'est pas remariée. Peut-être aimeriez-vous la revoir ?

Malko posa sa cuillère, abandonnant son gaspacho. Cette fois, réellement intrigué.

— Mark, dit-il, ne me dites pas que vous avez recherché la trace de Shahin Bakravan par *simple* curiosité.

L'Américain baissa la tête et avoua dans un souffle :

— Non. Je suis harcelé par Langley. Ted Boteler, le patron de la Division des Opérations, subit une pression incroyable de la part de Porter Goss. Lui-même est menacé par la Maison Blanche de perdre sa place s'il n'obtient pas de résultats sur le programme nucléaire clandestin de l'Iran.

— En quoi cela me concerne-t-il ? demanda Malko, trempant enfin sa cuillère dans son gaspacho.

— Ils veulent vous envoyer là-bas, avoua Mark Hopkins.

Malko faillit recracher son gaspacho.

— Vous êtes fou ! Ou vous avez envie de vous débarrasser de moi...

En plus, étant donné l'opacité du système des mollahs, ce serait un voyage totalement inutile. Si aucun Service occidental n'a réussi à obtenir des informations, il ne faut pas me prendre pour superman... Déjà, vous pouvez être certain que je ne dépasserai pas Mehrabad⁽³¹⁾.

Mark Hopkins laissa passer l'orage, puis contre-attaqua.

— Personne ne veut se débarrasser de vous, assura-t-il. Bien au contraire, vous êtes un des *assets* les plus précieux de la *Company*. Seulement, nous avons décidé de rendre aux Iraniens la monnaie de leur pièce...

— C'est-à-dire ?

L'Américain tira de sa poche un passeport autrichien et le posa sur la table.

— Ouvrez-le.

Malko obéit. Découvrant sa photo au-dessus de l'identité d'un certain Otto Gruber, demeurant 24 Seidengasse, à Vienne. Il retourna le passeport.

— C'est un faux ?

— Non, corrigea Mark Hopkins, un vrai. La TD⁽³²⁾ a seulement changé la photo. Feuillotez-le.

De nouveau, Malko tourna les pages et tomba sur un superbe visa iranien délivré trois jours plus tôt. Une autre photo de lui était agrafée à une page.

— C'est le double de celle qui a été accrochée à la demande de visa, précisa l'Américain. Vous avez donc un visa valable trois mois pour l'Iran, sous l'identité d'un homme insoupçonné. Étant donné que vous n'avez pas mis les pieds dans ce pays depuis plus d'un quart de siècle, il y a peu de risque qu'on vous identifie à l'aéroport.

— Qui est Otto Gruber ?

Mark Hopkins sourit derrière ses lunettes. Il avait bien l'air d'un renard.

— Quelqu'un qui n'a rien à nous refuser... Il dirige le service d'achats d'un gros importateur de tapis, ici, à Vienne. Et, justement, son plus ancien client iranien l'a invité à Téhéran pour faire une sélection de tapis. Un certain Ali Ghorroob, très important *bazari*.

Malko s'étrangla à nouveau.

— Et vous pensez que ce *bazari* ne va pas *immédiatement* me dénoncer aux autorités iraniennes !

Mark Hopkins ôta ses lunettes.

— Pourquoi ? Il n'a jamais vu le véritable Otto Gruber, qui est un de ses plus importants acheteurs en Europe. Il vous traitera comme un roi.

— Donc, il ignorera totalement qui je suis réellement ?

— Bien sûr, il ne fait pas de politique, c'est un businessman...

Croyant que Malko n'appréciait pas son gaspacho, le maître d'hôtel

l'escamota.

— Comment avez-vous convaincu Otto Gruber de me donner son identité ? demanda Malko.

Mark Hopkins remit ses lunettes.

— Oh, très simplement ! Au milieu de ses tapis, il y a parfois quelques paquets d'héroïne... La police autrichienne nous l'avait signalé. Alors, dans sa dernière livraison, *nous* en avons mis un peu. Et on a prévenu les Autrichiens. Ensuite, grâce à mon ami René Polli, nous l'avons fait remettre en liberté, en lui expliquant que s'il nous rendait service, les Autrichiens se montreraient compréhensifs. Otto Gruber a accepté avec enthousiasme ma généreuse proposition. Après trente-six heures de garde à vue, il aurait vendu sa mère...

— C'est répugnant, commenta Malko.

— Je pense que c'est une bonne idée, rectifia avec modestie Mark Hopkins. Bien sûr, dès la seconde où vous prendrez l'avion pour Téhéran, nous mettrons Otto Gruber dans un endroit sûr. Jusqu'à votre retour... Et auparavant, il vous aura enseigné le b.a. ba de l'achat de tapis. Qu'en pensez-vous ?

— Que vous méritez votre réputation ! soupira Malko. Mais votre plan ne répond pas à la question essentielle. C'est parfait de me faire entrer en Iran. Mais ensuite ?

— Saïd Hajjarian a été libéré et il est rentré chez lui. Nos amis, les Moudjahidin Khalq, jurent qu'ils ont un nouveau contact *safe* avec lui.

— Ce ne serait pas plus simple de le faire sortir d'Iran ?

— Jamais les autorités ne le laisseront sortir. Donc, il faut aller à lui...

— Et s'il y a un pépin ? Saïd Hajjarian est surveillé par les services iraniens. Dès que je m'approcherai de lui, je serai suspect.

Mark Hopkins fixa Malko sans ciller.

— S'il y a un pépin, nous ne pourrons pas faire grand-chose pour vous. Sinon négocier.

Malko pouffa devant sa sole.

— Négocier ! Avec des Iraniens !

— Dans ce cas malheureux, précisa le chef de station de la CIA, j'ai un *executive order* pour m'assurer de la personne de quelques agents iraniens que nous avons repérés à Vienne. Je pense que les Autrichiens détourneront la tête. Mais nous n'en sommes pas là. Inutile de vous dire que vous aurez la bénédiction de la Maison Blanche, en la personne de votre ami Frank Capistrano. Il approuve vivement le projet...

— Évidemment ! fulmina Malko. Il va de son bureau à la Maison Blanche à sa maison en Virginie. Les risques sont limités.

Regina Szecheny passa près de leur table et lança à Malko une œillade à mettre le feu aux rideaux...

— À tout hasard, j'ai pris une réservation pour vous sur le vol de Téhéran d'après-demain, précisa suavement Mark Hopkins.

— *Himmel Herr Gott !* fit Malko entre ses dents...

L'Américain ne le lâchait pas. Tout en coupant son *Tafelspitz*, il précisa :

— J'aimerais bien avoir une réponse avant la fin de la journée. Pour annoncer la bonne nouvelle à Langley.

On ne pouvait pas être plus cynique. Malko termina sa sole, puis commanda un café. Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête. Si la méthode d'infiltration était parfaite, il restait les opérations sur place, dans un état policier se méfiant de tous les étrangers. Approcher quelqu'un comme Hajjarian, c'était comme de plonger la tête la première dans une piscine pleine de crocodiles. Son café bu, il leva la tête. Et, pourtant, l'adrénaline commençait à faire ses ravages. La drogue favorite de Malko.

— O.K., je passe vous voir à l'ambassade tout à l'heure, conclut-il.

*

**

Ses pas l'avaient mené automatiquement à Dorotheegasse, petite rue étroite bordée de vieux immeubles, dans le cœur de la zone piétonne, cauchemar des automobilistes. Comme s'il avait voulu effacer de ses pensées la proposition folle de Mark Hopkins. Il s'arrêta devant le numéro 17 et appuya sur le bouton de l'Interphone. Une demi-seconde plus tard, la voix un peu rugueuse de Regina Szecheny lança :

— Troisième à gauche.

La porte s'ouvrit avant même qu'il ne sorte de l'ascenseur. Regina Szecheny portait un pull et un pantalon gris moulant.

— C'est gentil d'être venu, fit-elle de sa voix rauque. Je suis très seule depuis la mort de Hans ! C'était un homme merveilleux.

Malko sourit, ne voyant que la très grande bouche rouge.

— Où est votre mère ? Que je la salue.

Regina Szecheny ne se troubla pas.

— Dans sa chambre. Elle dort, mais vous savez, elle ne peut pas se déplacer. Venez, j'ai préparé du thé.

Ils s'installèrent dans un petit canapé, noyé de châles et de coussins. Malko avait décidé de se changer les idées. La jeune veuve se pencha, pour faire admirer un modeste décolleté, et demanda :

— Que voulez-vous ? Thé ou café ?

Malko fixa la bouche rouge et allongea la main, refermant les doigts sur la nuque de son hôtesse.

— Vous ! fit-il calmement.

En même temps, il l'attirait vers lui. Déséquilibrée, Regina Szecheny se retrouva à genoux devant le canapé, le visage contre l'alpaga du

pantalon de Malko. Ce qui évitait bien des explications. Un peu surprise, elle leva sur lui un regard plutôt affolé. Il se contenta de préciser :

— Alors, Regina, vous avez déjà oublié comment on satisfait un homme ?

Elle n'avait rien oublié. Fébrilement, elle s'attaqua à la ceinture, puis au Zip, plongeant ensuite goulûment sur le membre encore au repos. Malko ferma les yeux tandis qu'il grossissait dans la bouche de la veuve.

C'était une façon agréable de se concentrer...

En très peu de temps, il fut dressé vers le plafond. L'immense bouche rouge de Regina Szecheny faisait des miracles. Elle s'en rendit compte et tenta de se dégager, bien décidée à accueillir au fond de son ventre cette belle tige... Impitoyable, Malko pesa sur sa nuque.

— Continuez ! Je crois que vous allez me faire jouir...

Effectivement, quelques instants plus tard, il sentit la sève jaillir de ses reins. Regina Szecheny, de la main droite, frottait fébrilement l'entrejambe de son pantalon gris. Dès qu'elle eut terminé d'avaler Malko, elle rejeta la tête en arrière, émettant une série de sifflements, telle une asthmatique en pleine crise. Sa façon à elle de manifester son plaisir.

C'est au moment où sa semence jaillit dans la bouche de la veuve que Malko prit sa décision.

Il irait à Téhéran.

CHAPITRE IV

Fébrilement, toutes les femmes, étrangères ou iraniennes, se couvraient la tête d'un foulard ou d'un *hijab*. L'Airbus d'Iranair, en phase finale d'approche, allait atterrir à Téhéran. Dans la république des mollahs, la règle était absolue : *toutes* les femmes devaient avoir la tête couverte... Malko regardait à travers le hublot le tapis de lumière sous l'appareil. Avant de se poser à Mehrabad, il eut le temps de voir l'énorme arche de la révolution, brillamment éclairée, qui avait remplacé, depuis un quart de siècle, la statue du Chah, dans l'avenue menant à l'aéroport.

Les roues touchèrent le sol, puis l'appareil se mit à rouler. Le tarmac ressemblait à un musée de l'Air. Des vieux Tupolev, des Illiouchyne à la peinture écaillée, et même des Lookheed Tristar, introuvables ailleurs... À cause de l'embargo américain, depuis la prise d'otages du personnel de l'ambassade américaine, en 1980, l'Iran, en dépit de ses milliards de dollars du pétrole, ne pouvait pas acheter d'avions neufs. Pour cela, il n'y avait que deux adresses : Boeing – américain – et Airbus qui utilisait des licences américaines. Les Iraniens avaient dû se procurer une vingtaine d'Airbus d'occasion, qu'ils « cannibalisaient » pour assurer les liaisons internationales.

L'Airbus stoppa avec une petite secousse. Malgré son expérience, Malko avait l'estomac noué. Machinalement, il regarda son passeport au nom d'Otto Gruber, avec sa photo. Les portes s'ouvrirent : il ne pouvait plus reculer. Lui, espion de la CIA, allait débarquer sous un faux nom dans un des pays les plus hostiles aux États-Unis.

Sans garde-fou.

Son viatique, procuré par Mark Hopkins, était extrêmement modeste : le représentant du MI6 britannique dans la capitale iranienne, Malcolm Mc Laughlin, sous couverture diplo, à l'ambassade de Grande-Bretagne. Mark Hopkins l'avait prévenu par un télégramme chiffré et il était convenu que Malko irait régulièrement déjeuner au café *Noderi*, dans l'avenue Jomhuri Islami, proche de l'ambassade britannique, où l'agent du MI6 avait ses habitudes. Leur mode de reconnaissance était simple. Malko aurait, bien en vue, le *Kurier* de Vienne et disposait d'une description de Malcolm Mc Laughlin : 1,90 mètre, athlétique et roux. La CIA avait communiqué au Britannique une photo de Malko. L'initiative du contact devait impérativement

revenir à Mc Laughlin, qui représentait le seul contact de Malko avec sa Centrale.

Cinq minutes plus tard, Malko se retrouva dans un hall immense et moderne. Mehrabad s'était bien développé... Il fit la queue comme tout le monde pour le contrôle des passeports. Peu de policiers en vue, pas de fiche de débarquement. Toutes les guérites de l'Immigration étaient occupées par des femmes en tchador noir. Plus son tour approchait, plus son angoisse grandissait. Sa mission pouvait très bien se terminer ici... Le poulx à 150, il posa son passeport sur le rebord de la guérite. La fonctionnaire de l'Immigration avait un visage plutôt harmonieux, pas maquillé, avec une bouche épaisse. Elle commença à tapoter sur son ordinateur. Malko avait du plomb dans l'estomac.

Puis, sans un mot, elle lui rendit son passeport, tamponné, et la tension tomba d'un coup : il avait franchi le premier barrage... Sa valise était déjà sur le tapis roulant et il fonça vers la sortie, frappé par la chaleur : à dix heures du soir, il faisait encore 33 °C ! Une foule compacte attendait les passagers. *Toutes* les femmes arboraient la même tenue islamique : foulard ou tchador, veste boutonnée du cou aux genoux, jean. Seules les chaussures apportaient un peu de fantaisie. Il faillit ne pas voir la pancarte brandie par un moustachu et portant le nom d'Otto Gruber.

Il était Otto Gruber...

Le moustachu au regard rieur lâcha sa pancarte pour l'étreindre.

— Vous avez fait bon voyage, *mister* Otto ?

Il parlait un bon anglais avec un fort accent. Un jeune homme prit la valise de Malko et ils se retrouvèrent dans une Peugeot 405 fatiguée.

L'homme qui l'avait accueilli était Ali Ghorroob, son vendeur de tapis et, apparemment, il l'avait en haute estime...

— Je vous ai retenu une chambre à l'hôtel *Esteghlal*, annonça-t-il, c'est l'ancien *Hilton*. Avant, on va passer chez moi, manger quelque chose...

*

**

— Voilà Nassira, ma femme. Je l'ai épousée lorsqu'elle avait treize ans ! annonça fièrement Ali Ghorroob.

Apparemment, cela ne l'avait pas traumatisée. Lors de la révolution islamique, l'ayatollah Khomeiny avait abaissé l'âge du mariage pour les femmes à neuf ans... Parce que le prophète Mahomet avait eu une épouse de cet âge. On était ensuite revenu à l'âge pratiqué du temps du Chah : treize ans.

L'Iran était une démocratie éclairée...

Nassira était une ravissante Tanagra très maquillée, au regard assuré, vêtue d'un pull moulant, d'un jean clouté et de bottes pointues. Hélas, elle ne parlait que farsi.

Ali brandit une bouteille de tequila.

— Vous en voulez ? C'est la mode en ce moment à Téhéran.

Malko déclina poliment. Le négociant en tapis fit alors apparaître une bouteille de Defender « Success » et une vodka polonaise.

La porte s'ouvrit sur deux répliques de Nassira : de ravissantes filles très jeunes, très maquillées, qui se débarrassèrent aussitôt de leur maqnaheh⁽³³⁾ et de leur tunique, pour apparaître en jupe et pull.

— Mes belles-sœurs, dit Ali Ghorroob.

Celles-ci contemplaient Malko avec un mélange de curiosité et d'avidité. Visiblement, elles n'étaient pas xénophobes. Elles déposèrent sur la table des monceaux de nourriture : des platées de riz, des kebabs, des poissons, des concombres, tandis que le maître de maison ouvrait les bouteilles d'alcool, hilare. On aurait pu se croire n'importe où dans le monde, avec la télé à écran plat, le billard américain, la chaîne stéréo. Seuls de magnifiques tapis apportaient une touche locale.

— Vous trouvez facilement de l'alcool ? demanda Malko, un peu étonné.

Ali éclata de rire.

— On trouve tout ce qu'on veut à Téhéran. Whisky, vodka, vin, gin. Et les Arméniens fabriquent de l'arak qu'ils nous vendent. Si vous voulez de l'opium, il y en a aussi... Il paraît que le Guide⁽³⁴⁾ en consomme beaucoup pour calmer les douleurs d'une vieille blessure. Du très bon.

L'Iran était probablement un des derniers pays à compter des opiomanes. C'était une production locale et bon marché. Le regard de Malko accrocha celui d'une des belles-sœurs et il regretta de ne pas parler farsi. Elle le dévisageait effrontément.

— Buvons à votre venue, enchaîna Ali. J'espère que nous ferons encore beaucoup de business ensemble...

Malko trinqua, souhaitant que son hôte ne se retrouve pas à la prison d'Evin à cause de lui. Manifestement, il n'avait pas de doute sur son identité.

Ils burent et mangèrent un bon moment. Malko savourait cette oasis de sécurité. Les trois jeunes femmes lampaient le Defender « Success » comme de l'eau. À leur allure pleine de liberté, Malko sentit que les contraintes de l'islam rigoriste des ayatollahs glissaient sur elles comme la pluie sur les plumes d'un canard. Comme s'il avait deviné ses pensées, Ali Ghorroob remarqua :

— En Iran, tout est interdit, mais tout est toléré.

Dès que Malko bâilla discrètement, il proposa aussitôt :

— Je vais vous conduire à votre hôtel...

Malko se retrouva dans la 405, conduite par un jeune cousin répondant au nom de Chehab. Il ne reconnaissait plus Téhéran. Même à cette heure tardive, les voitures étaient pare-chocs contre pare-chocs

sur le Chamran Expressway montant du centre vers le nord. Un tiers de Peugeot, un tiers de Kia sud-coréennes et des Peykan produites en Iran. Peu de voitures de luxe. Toutes les femmes avaient la tête couverte...

— Comment ça va, avec les mollahs ? demanda Malko.

Ali Ghorroob soupira.

— Ils sont fous mais très forts ! Certains veulent nous brouiller avec le monde entier, heureusement que le Bazar est contre eux. Nous pouvons paralyser financièrement la ville en quelques heures...

Ils se traînaient à une allure d'escargot. Enfin, Malko aperçut sur leur droite l'enseigne en lettres de néon vert de l'*Hotel Esteghlal*⁽³⁵⁾...

Ali Ghorroob négocia les prix : pas de carte de crédit, *cash only*. Dollars ou euros.

— *Mister Otto*, conclut-il, je vous envoie Chehab demain matin avec la voiture. Il vous fera visiter la ville et, ensuite, nous irons voir mes tapis, c'est un peu en dehors de Téhéran, au sud. Tous ceux que vous vendez en Autriche !

*

**

Les lumières des deux minarets d'une mosquée un peu en contrebas de l'hôtel semblaient fixer Malko comme deux gros yeux verts hostiles. Plus loin, scintillaient les feux d'une immense tour de télécommunications inachevée. Téhéran, depuis son dernier passage, était devenu une mégapole de dix millions d'habitants à l'urbanisation totalement anarchique. Des tours avaient poussé partout, jusqu'aux pentes abruptes des monts Elbourz dominant la ville au nord. Côté architecture, on en était resté au cube... Une fourmilière moderne, assez hideuse, irriguée d'un maillage de freeways urbains, en permanence embouteillés par deux millions de voitures.

Malko sortit sur sa miniterrasse, s'accouda à la rambarde pour faire le point. Il avait dû laisser son passeport à la réception, mais c'était une obligation pour tous les étrangers. Pour l'instant, il était passé à travers les mailles du filet... Seulement, il n'était pas à Téhéran pour acheter des tapis... Grâce à la couverture offerte par Ali Ghorroob, il fallait qu'il se consacre à sa *vraie* mission : le contact avec Saïd Hajjarian. Qui, *lui*, était forcément surveillé. Le successeur de Bani Farzaneh avait organisé le contact de Malko avec les membres de son réseau à Téhéran. Le lendemain, il devait aller déjeuner dans un restaurant indien, le *Tandoor*, dont il avait l'adresse. Avec, comme pour le Britannique du MI6, un exemplaire du *Kurier* sous le bras. « On » le contacterait. Mark Hopkins lui avait aussi donné le téléphone d'un riche Iranien qui connaissait la veuve du général Bakravan. Un certain Bijan Abidar qu'il connaissait de longue date et qui n'était pas particulièrement pro-mollahs...

Malko rentra dans sa chambre et mit la télé. Bizarrement, dans cette mecque de l'antiaméricanisme, on recevait CNN...

*

**

Le jeune Chehab conduisait la vieille 405 à l'iranienne : comme un fou. À Téhéran, il fallait oublier tout ce qu'on savait de la conduite automobile : la plupart des feux étaient en permanence à l'orange pour laisser aux automobilistes le choix des armes et tous les coups étaient permis. Trois fois, depuis leur départ de l'*Hotel Esteghlal*, Malko avait cru assister à un accident horrible. À un carrefour de l'interminable avenue Valiasr, l'ex-avenue Pahlavi, un motard s'était lancé à l'assaut de la muraille de voitures qui dévalaient du nord. Miracle : le flot des voitures s'était ouvert devant lui comme la mer Rouge devant Moïse et il n'avait pas été écrabouillé.

La circulation était tout simplement effroyable. Une sorte de magma se déplaçant à la vitesse d'un glacier. Trois quarts d'heure après leur départ, Chehab s'arrêta dans une rue calme qui donnait dans l'avenue Mofateh et annonça :

— *Tandoor*, restaurant, *mister Otto*.

D'abord, Malko ne vit que l'entrée d'un hôtel, le *Safir*. Il traversa le hall et découvrit le restaurant indien. Quelques tables occupées dans le jardin. Il posa le *Kurier* à côté de lui et commanda un curry d'agneau. Il en était au café lorsqu'un personnage inattendu pénétra dans le restaurant. Un homme au visage buriné, assez âgé, avec un turban blanc, une superbe moustache, vêtu de la tenue pakistanaise, longue chemise et pantalon bouffant. En s'accompagnant d'un instrument à cordes au très long manche, il se mit à chanter d'une voix plutôt mélodieuse, passant entre les tables et recueillant quelques billets de 10 000 rials⁽³⁶⁾. Avant de s'éclipser comme il était venu.

Malko attendit encore une vingtaine de minutes et rejoignit Chehab, déçu.

Le jeune homme reprit sa course folle vers le bas de la ville, dévalant Khayyam Street, la grande voie longeant le Bazar. Ali Ghorroob les attendait à l'entrée d'un parking, toujours aussi chaleureux.

— *Good morning, mister Otto*. Je vais vous montrer les tapis que vous aimez tant...

Malko pouvait difficilement refuser. Il fallait bien « tisser » sa couverture. Il prit place à côté du négociant et ils filèrent encore plus au sud. Peu à peu, il essayait de prendre la mesure de cette ville immense, grise de tristesse. L'uniforme islamique des femmes ajoutait à la monotonie. La danse était interdite, comme toute effusion publique, les cafés pratiquement absents, et des boutiques toutes semblables offraient des produits importés, surtout des téléphones portables... Ali parlait sans arrêt de ses tapis. Soudain, alors qu'ils

étaient bloqués place de l'Imam-Khomeyni, Malko aperçut deux jeunes gens à moto qui s'arrêtaient et interpellaient une fille en *hijab* coloré. Elle semblait terrifiée. Ali Ghorroob avait vu aussi la scène. Il se pencha vers Malko.

— Ce sont des *bassidjis* qui font du zèle. Ils sont employés par le ministère de la Vertu et de l'Éradication du vice : ils trouvent que cette fille n'est pas convenable, selon les critères islamistes...

La malheureuse était en train de renouer son foulard, de façon que pas une mèche de cheveux ne dépasse... Les deux *bassidjis* remontèrent sur leur 125. La chemise par-dessus le pantalon, ils étaient très jeunes, barbus, l'air farouche...

Ali Ghorroob eut une grimace méprisante.

— Ce sont les chiens de garde du régime. Il font toutes les sales besognes : les meurtres d'opposants, les surveillances... Et ils obéissent uniquement au Guide et aux pasdarans.

— Ambiance pesante ! fit Malko.

— Ils sont partout, enchaîna le marchand de tapis. Et ils ont tous les pouvoirs. Vous êtes convoqué et on vous annonce que vous êtes en état d'arrestation. Cela peut durer deux jours ou deux ans. Les juges obéissent aveuglément au pouvoir politique. Avec nous, ils font attention, parce que nous sommes puissants...

— Pourtant, il n'y a pas d'opposition organisée, remarqua Malko.

Ali Ghorroob secoua la tête.

— Non, mais les gens n'en peuvent plus des mollahs. Il n'y a plus un jeune dans les mosquées... Et ils supportent de moins en moins d'avoir à se cacher pour vivre normalement.

— Vous avez entendu parler des Moudjahidin Khalq ? demanda Malko.

L'expression d'Ali changea brutalement et il baissa la voix, comme si on avait pu l'entendre.

— Eux, c'est différent ! Ils ont combattu aux côtés de l'armée irakienne, pendant la guerre. On les traque comme des chiens enragés. Il paraît qu'il n'y a pas longtemps, les pasdarans en ont attrapé un. Ils l'ont emmené dans une de leurs casernes et l'ont jeté vivant dans un chaudron d'huile bouillante... Il n'y en a plus beaucoup. En Europe, ils se démènent beaucoup, mais ici, la population ne les aime pas.

Malko regarda sans répondre le paysage qui défilait. La CIA lui avait choisi des alliés de choix. Il comprenait mieux maintenant le sort réservé à Bani Farzaneh. En Autriche, les agents d'Etta'alat n'avaient pas d'huile bouillante sous la main...

Désormais, ils étaient sortis de la ville et roulaient au milieu d'un paysage plat comme la main. Il repensa à son déjeuner. Si son contact avait été ébouillanté, il risquait d'attendre longtemps. Et, sans cette filière, il n'avait plus rien à faire à Téhéran.

— Nous sommes arrivés, annonça Ali Ghorooob, visiblement ravi. Vous allez voir vos tapis.

*

**

Sur près d'un hectare, des centaines de tapis séchaient en plein soleil. De toutes les couleurs, de toutes les tailles, brossés et nettoyés par une armée d'ouvriers en haillons. Ali désigna à Malko un énorme tambour qui tournait lentement.

— Quand ils arrivent, nous les mettons là-dedans pour qu'ils perdent leur poussière. Ensuite, il faut les laver, les réparer, les étirer, et enfin on vous les envoie. Vous voyez quelque chose qui vous plaît ?

Pris au dépourvu, Malko désigna deux grands tapis aux tons bleu et gris.

— Ces Naims...

Il en avait au château de Liezen, donc il était sûr de ne pas se tromper. Ali fit la grimace et lui donna une tape amicale sur l'épaule.

— Ça, c'est pour vos clients pauvres. Je déteste vendre ces tapis. Venez, je vais vous en montrer d'autres.

Ils pénétrèrent dans un grand hangar où d'autres ouvriers s'affairaient à recoudre des loques bariolées. Ali Ghorooob tomba en arrêt devant un tapis aux couleurs délavées qui parut tout à fait quelconque à Malko. Une lueur humide dans ses yeux noirs, l'Iranien soupira.

— Celui-là a plus de cinquante ans ! J'ai eu beaucoup de mal à l'avoir.

— Je le prends, fit Malko sans réfléchir.

Le visage d'Ali Ghorooob s'éclaira d'un large sourire.

— Ça, c'est un bon achat...

Le véritable Otto Gruber allait être ravi...

Malko continua la visite, regardant des dizaines de tapis, en sélectionnant quelques-uns. Si par hasard il était surveillé, sa couverture semblait à toute épreuve. Enfin, ils reprirent le chemin de Téhéran. Arrivé au Bazar, Ali s'excusa.

— Je ne vais pas pouvoir vous consacrer beaucoup de temps, ces jours-ci. Je dois préparer un très gros envoi pour le Japon. Mais Chehab vous conduira où vous voulez.

Cela arrangeait plutôt Malko, qui sauta sur l'occasion.

— Je pourrais donner un coup de téléphone ?

L'Iranien lui tendit un portable.

— Utilisez celui-là.

Malko composa le numéro donné par Mark Hopkins. Celui de Bijan Abidar, le businessman qui connaissait la veuve du général Bakravan. Une voix d'homme répondit aussitôt.

— *Baleh*⁽³⁷⁾ ?

— Je suis un ami de Tania, annonça Malko. Je viens d'arriver à Téhéran.

Tania était le nom de code de Mark Hopkins. Bijan Abidar se montra tout de suite très chaleureux.

— Venez donc prendre un verre ce soir à la maison, proposa-t-il.

— Avec plaisir, accepta Malko. Je vous passe mon chauffeur pour que vous lui expliquiez où vous habitez.

Chehab nota fébrilement.

Jusqu'à la fin de la journée, Malko n'avait plus rien à faire.

— On remonte à l'hôtel, dit-il.

*

**

Comme toujours, une dizaine d'hommes attendaient sur la banquette, en face de la réception de l'*Esteghlal*. Malko se dit qu'il irait bien à la piscine et se renseigna à la réception. Il obtint de l'employé un sourire désolé.

— Désolé, *sir*, c'est le jour réservé aux femmes...

Même pour les étrangers, la règle s'appliquait. Déçu, il se dirigea vers les ascenseurs. Au moment où les portes de la cabine se refermaient, un jeune homme chevelu portant des lunettes à la Trotsky y entra à son tour et appuya sur le bouton du deuxième étage. Pendant que la cabine montait, il se tourna vers Malko et dit rapidement :

— Demain, à neuf heures, sortez de l'hôtel à pied et gagnez l'arrêt de bus sur le Chamran Expressway, juste avant le carrefour avec Valiasr. Je conduirai une Coccinelle verte.

La porte s'ouvrit au deuxième étage et le jeune homme disparut, laissant Malko sous le choc. Il venait enfin d'avoir son contact avec les Moudjahidin du Peuple !

Sa mission commençait.

Alors qu'il entra dans sa chambre, une pensée horrible le glaça. Qui lui disait que le jeune chevelu était bien un membre des Moudjahidin Khalq, et non un agent des services iraniens ? L'affaire Farzaneh prouvait que ceux-ci étaient particulièrement vicieux.

Dans ce cas, le lendemain, il irait se jeter dans la gueule du loup.

CHAPITRE V

Les crêtes des monts Elbourz semblaient toutes proches, dépourvues de la moindre végétation, formant la limite nord de Téhéran. Chehab, pied au plancher, montait l'avenue Shariati, comme pour se lancer à l'assaut du ciel. Depuis l'*Esteghlal*, il était passé du Chamran Expressway au Sadr Expressway, pour foncer ensuite vers le nord. La maison de Bijan Abidar, le contact de la CIA, se trouvait au nord-est de l'hôtel de Malko, dans le quartier Tajrigh, un des plus chics de la ville, où subsistaient encore quelques vieilles maisons traditionnelles avec jardin coincées entre des tours hideuses.

Chehab donna un violent coup de frein et tourna à gauche, coupant sans broncher le flot des voitures qui arrivait en face pour bifurquer dans une rue étroite et zigzagante, Soleymanzadeh. Il lui fallut encore demander trois fois son chemin avant de stopper devant un haut mur percé d'une porte noire. Malko alla sonner et le battant s'ouvrit aussitôt sur un homme à l'allure joviale, aux cheveux noirs rejetés en arrière, bâti comme un tonneau, qui l'accueillit dans un parfait anglais.

— *Welcome, mister Gruber !* Heureux de vous accueillir ici. Renvoyez votre chauffeur, on vous raccompagnera.

Ravi, Chehab repartit en marche arrière. Son hôte conduisit Malko dans un petit patio, encastré entre une maison de deux étages, à droite, et une magnifique piscine couverte, à gauche, tout en longueur et bordé par deux murs de marbre. Une plate-forme encombrée d'appareils de sport complétait l'ensemble. Cela sentait le luxe de bon aloi. Bijan Abidar désigna à Malko une rangée de bouteilles sur une table.

— Scotch, tequila, vin rouge, arak, vodka ?...

Malko opta pour la vodka tandis que son hôte se servait une généreuse rasade de Defender « Very Classic Pale » *on the rocks*. Une femme âgée, la tête couverte d'un *hijab*, apporta un plat en argent chargé de toasts de caviar aux grains énormes. L'Iranien le tendit à Malko.

— Servez-vous. Le régime a interdit la vente du caviar. Il faut se le procurer au marché noir. C'est complètement fou. C'est du Beluga, on n'en trouve pratiquement plus.

Il était sublime, constata Malko en faisant craquer les premiers grains sous ses dents.

— Comment va notre ami ? demanda Bijan Abidar. Il y a longtemps

que je ne l'ai vu. Plus d'un an.

— Très bien, assura Malko. Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Quelques années. Je l'ai rencontré au Portugal. Je voyageais beaucoup pour trouver des obus de 155. À l'époque, c'était la guerre contre l'Irak et nous étions sous embargo. Alors, en dépit de mes amitiés avec le régime du Chah, on a fait appel à moi.

— Vous avez eu des problèmes en 1979 ? interrogea Malko, en se goinfrant éhontément de Beluga.

Bijan Abidar sourit.

— « On » m'a fait dire que je devais payer ma « contribution religieuse ». Alors, j'ai fait un gros chèque au nom de l'ayatollah Khomeiny et je n'ai jamais eu de problèmes. Depuis, j'importe beaucoup de produits *très* utiles au pays.

— Vous ne vous occupez pas de nucléaire ?

La bouche pleine de caviar, Bijan Abidar secoua la tête et finit par dire :

— Non, il ne faut pas y toucher. C'est le domaine des pasdarans. Tout est entouré du secret le plus absolu.

— Il paraît que vous connaissez Shahin Bakravan, dit Malko pour changer de sujet.

— Oui. Je l'aime beaucoup, c'est une femme très courageuse. Et elle n'a pas eu de chance : elle s'était remariée en 1987 avec un cousin de Manoucher et son mari a été un des derniers tués de la guerre. Aujourd'hui, elle a une fille de seize ans, Azar. Vous allez la voir : elle vient nager ici tous les jours.

— Et Shahin ?

— Elle est à Karaj pour le week-end. Vous la verrez à son retour.

Un coup de sonnette interrompit leur conversation. L'Iranien alla ouvrir et revint accompagné d'une ravissante jeune fille au visage angélique, qui s'empressa d'enlever son foulard et sa tunique boutonnée jusqu'au cou, révélant un pull jaune moulant une poitrine aiguë et un jean qui semblait peint sur elle. Bijan et la jeune fille échangèrent quelques mots et l'Iranien expliqua :

— C'est Azar. Je lui ai dit que vous connaissiez sa mère.

Azar tendit à Malko une main qui semblait ne pas avoir d'os, et lui adressa un sourire ingénu.

Nouveau coup de sonnette.

Bijan Abidar sembla surpris. Comme il ne bougeait pas pour aller ouvrir, la femme qui avait apporté le caviar y alla à sa place. Elle revint avec une grande et belle femme au visage sensuel, à la bouche épaisse et au regard assuré. Elle avait de magnifiques yeux noirs et les paupières soulignées de bleu. Elle ôta son long tchador noir, apparaissant en jupe courte et escarpins, puis alla embrasser le maître de maison qui échangea quelques mots avec elle. Brusquement, Malko

le sentit tendu, contrarié, sans comprendre pourquoi. Les deux femmes s'embrassèrent et Bijan Abidar présenta à Malko la nouvelle venue.

— Yasmine Misaq est une vieille amie. Elle passait dans le quartier et elle est venue dire bonjour.

Inexplicablement, cette visite ne semblait pas lui faire plaisir. Yasmine Misaq serra longuement la main de Malko. Tout en elle respirait la sensualité et sa lourde poitrine contrastait avec celle de la jeune Azar. Cette dernière, qui s'était éclipsée, réapparut en maillot de bain deux pièces microscopique qui mettait en valeur des seins d'une fierté insolente. Elle gagna la piscine et y plongea sans une élaboussure.

— Vous avez bien de la chance de vivre en Europe ! soupira Yasmine Misaq. Ici, nous sommes revenus au Moyen Âge. Si je rencontre un ami de vingt ans dans la rue, je ne peux ni lui serrer la main, ni, bien sûr, l'embrasser...

À son tour, elle se servit de Defender. Bijan Abidar avait perdu tout son entrain. Azar nageait toujours, une brasse coulée, sans un clapot. La tension était palpable. Bijan et Yasmine se lancèrent dans une brève conversation en farsi. Même si Malko n'en comprenait pas le sens, il pouvait mesurer la tension entre eux. La nuit était tombée et il se dit qu'il ne fallait pas s'incruster.

— Je pense que je vais vous laisser, suggéra-t-il. On doit trouver des taxis facilement, par ici.

Yasmine se tourna vers lui.

— Vous habitez où ?

— À l'*Esteghlal*.

— Je vous y déposerai avec plaisir. Restez donc un peu avec nous.

Azar émergea de la piscine et s'enroula dans une serviette. Elle dévora deux toasts de Beluga, en frissonnant légèrement. La température avait nettement baissé. Elle lança quelques mots au maître de maison et disparut à l'intérieur.

Bijan Abidar se leva aussitôt et dit à Malko :

— Je reviens. Azar va prendre un bain chaud et j'ai quelques coups de fil à donner. Yasmine vous tiendra compagnie.

Dès qu'il eut disparu, Yasmine Misaq demanda :

— Il y a longtemps que vous connaissez Bijan ?

— Pas vraiment, avoua-t-il. J'ai voulu le voir pour retrouver Shahin Bakravan. Je connaissais bien son mari.

Il lui expliqua l'histoire et Yasmine Misaq réagit aussitôt.

— J'aime beaucoup Shahin, dit-elle, elle a eu énormément de malheurs, mais elle va mieux désormais. Elle a trouvé un appartement à Darakieh dans le même immeuble que moi.

Il bavardèrent de choses et d'autres, puis la conversation tomba. Yasmine Misaq semblait très nerveuse, fumait sans arrêt. Elle se versa

une nouvelle rasade de Defender « 5 ans d'âge » qu'elle vida d'un trait. Malko glissa un œil vers sa Breitling.

— Je voudrais dire au revoir à notre hôte, dit-il. Je me demande si...

Yasmine Misaq l'interrompit en se levant, une lueur bizarre dans ses grands yeux noirs.

— Venez, dit-elle, on va essayer de le trouver. Il a dû nous oublier.

Sa voix se forçait à exprimer la gaieté, mais c'était plutôt un croassement.

Intrigué, Malko la suivit à l'intérieur.

Le sol de toutes les pièces était recouvert de magnifiques tapis, se chevauchant parfois. Partout, des bibelots, des gravures, des meubles précieux ; tout au fond, Yasmine Misaq s'arrêta devant une porte entrouverte.

— C'est son bureau, il doit y être, fit-elle d'une voix légèrement troublée, en s'effaçant.

Malko s'apprêtait à frapper au battant quand, par l'entrebâillement, il perçut des halètements, des soupirs, des craquements de bois. Il avança un peu la tête et découvrit une scène inattendue.

Un homme massif, le pantalon sur les chevilles, agité d'un mouvement de pendule. De part et d'autre de ses hanches, deux jambes nues féminines s'accrochaient à ses reins. Malko reconstitua en une fraction de seconde ce qu'il ne voyait pas : leur hôte était en train de faire l'amour à une femme allongée à plat dos sur le bureau, et qui s'accrochait des deux mains au rebord, pour ne pas être balayée par ses coups de boutoir.

En reculant, Malko heurta Yasmine Misaq qui dit d'une voix imperceptible :

— Vous voyez pourquoi il ne revient pas...

Horriblement gêné, Malko battit en retraite, l'Iranienne sur ses talons. Persuadé qu'elle l'avait sciemment fait faire le voyeur. Revenue dans le patio, Yasmine Misaq manifestement contrariée se versa une nouvelle rasade de Defender, vida son verre d'un coup, alluma une cigarette et jeta à Malko, folle de rage :

— J'en étais sûre ! Cette petite salope l'a rendu fou...

Dans un pays où on marie les filles à treize ans, Malko ne voyait pas très bien où était le problème. Mais l'attitude de la jeune femme l'éclaira.

— Bijan est votre amant ? demanda-t-il.

— Il l'était ! corrigea Yasmine. C'est moi qui lui ai présenté Shahin. Elle cherchait du travail, car elle a de gros problèmes d'argent. Bijan l'aide financièrement, depuis quelque temps. Shahin croit que c'est par bonté, mais c'est seulement parce qu'il baise sa fille...

— Il ne la viole pas, remarqua Malko.

Yasmine bouillait de haine.

— C'est une petite allumeuse qui a commencé à prendre la pilule à quatorze ans ! Ça la flatte qu'un homme aussi riche que Bijan s'intéresse à elle...

Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier et griffonna un numéro sur une carte.

— Voilà mon portable. Appelez-moi.

Visiblement, elle n'avait plus envie de le raccompagner. Malko se leva et lui baisa la main.

— Ne soyez pas amère, vous êtes une très jolie femme.

— Mais j'ai trente ans de plus que cette petite salope ! siffla l'Iranienne.

Elle venait à peine de claquer la porte que Bijan Abidar réapparut, suivi d'Azar, rhabillée, arborant toujours la même expression pleine d'innocence.

— Yasmine est partie ? demanda-t-il.

— Oui, elle était pressée, répondit Malko.

— Finalement, nous allons dîner ici, proposa l'Iranien. Je vous raccompagnerai ensuite, en même temps qu'Azar.

La Lolita s'assit en face de Malko et lui expédia un regard à foudroyer un ayatollah de taille moyenne. Yasmine Misaq avait raison. C'était bien une ravissante petite salope.

*

**

Le grondement de la circulation était assourdissant. Les voitures défilaient à jet continu sur le Chamran Expressway. Malko attendait à l'arrêt du bus, entre deux femmes « bâchées » et une poignée de gens pauvrement vêtus. La soirée de la veille lui avait laissé une curieuse impression. À part le caviar, il n'en sortait rien. Bijan Abidar l'avait racompagné dans un gros 4 x 4, continuant ensuite avec sa Lolita.

Le flot des voitures descendant vers le centre lui donnait le tournis. Pas de Coccinelle verte en vue. Il baissa les yeux sur sa Breitling. 9 h 20. Si le chevelu à lunettes façon Trotski ne venait pas, il n'avait pas de plan B, à moins de retourner au restaurant indien... Enfin, il aperçut une tache verte qui incurva sa course dans sa direction. La Coccinelle ralentit à peine et il dut pratiquement sauter à l'intérieur.

— Personne ne vous a suivi ? demanda anxieusement le chevelu. Je suis en retard, on roule très mal.

— Non, je ne pense pas, dit Malko. Où allons-nous ?

— Rencontrer la personne que vous devez voir, fit le jeune homme. Il vous attend chez moi.

Il tourna dans Valiasr, en direction du sud. Il était calme mais jetait de fréquents coups d'œil dans le rétroviseur. Il quittèrent la grande avenue pour s'enfoncer dans de petites rues étroites, bordées de boutiques, puis s'arrêtèrent devant un immeuble moderne, au fond

d'un jardin.

— Nous sommes arrivés, annonça le jeune homme. Sonnez à l'Interphone n°4. C'est au second étage.

Malko descendit, gagna l'immeuble, appuya sur l'Interphone qui se déclencha aussitôt. À peine sorti de l'ascenseur au second, il aperçut une porte entrouverte et la poussa. Pour se trouver nez à nez avec un barbu grisonnant à la carrure impressionnante, mais au regard rieur. Celui-ci lui tendit la main :

— Je suis celui que vous êtes venu rencontrer. Asseyez-vous.

La pièce donnant sur un jardin était dans un désordre incroyable, avec des photos épinglées aux murs, des objets entassés partout, une table très haute encombrée. Ils prirent place dans de vieux fauteuils en cuir tout mous.

— Qui êtes-vous ? demanda Malko.

— Je m'appelle Kaveh Hussein, dit le barbu. Depuis trente ans, je suis militant ! D'abord du Toudeh⁽³⁸⁾, au temps du Chah, puis dans les Moudjahidin Khalq. Sous l'ancien régime, j'ai été arrêté à plusieurs reprises, emprisonné à Evin, torturé.

Malko, sur ses gardes, observa :

— Vous n'êtes pas surveillé ? Les Moudjahidin Khalq sont traqués.

Le gros Iranien eut un rire presque joyeux.

— Mes liens avec eux ne sont connus de personne. J'ai été très prudent. Je travaille officiellement à l'ambassade d'Italie, comme traducteur, et j'écris des livres.

— Et le jeune homme qui m'a amené ici ?

— Il croit que vous êtes un trafiquant d'alcool, c'est moins dangereux.

Tout était relatif...

— C'est vous qui êtes en contact avec Saïd Hajjarian ? demanda Malko.

— Oui, j'ai eu un contact indirect avec lui récemment. Il a été éprouvé par sa dernière arrestation et n'a qu'une idée, quitter le pays pour rejoindre sa femme en Autriche. Il attend que vous l'aidiez.

Malko sursauta.

— Mais, je n'ai pas le moyen de...

— Nous avons imaginé un plan, annonça l'Iranien avec un bon sourire. Vous connaissez l'Iran ?

— Un peu.

— Au centre du pays, se trouve un désert, peu habité, le Dacht-e Sorkh. À environ cinq heures au sud de Téhéran par la route. Nous pouvons exfiltrer facilement Saïd Hajjarian de la capitale. Il n'y a pas de contrôle aux sorties de Téhéran. Trop de voitures... Ensuite, il suffit de quitter l'autoroute Téhéran-Qom-Ispahan et de filer vers l'est pour trouver le désert.

— Et ensuite ? demanda Malko, ne voyant pas où l'Iranien voulait en venir.

Kaveh Husseini se pencha vers lui.

— En 1980, les Américains sont arrivés jusque-là en hélicoptères, pour récupérer les otages de l'ambassade américaine détenus par les gardiens de la révolution. L'opération a échoué car elle avait été mal préparée, et il y avait trop de monde à emmener. Nous n'avons qu'un seul homme à exfiltrer, Saïd Hajjarian. Je pense qu'aujourd'hui, ce serait relativement facile de venir en hélicoptère jusque-là, peut-être à partir de l'Afghanistan. Dans cette zone, il y a très peu d'habitations.

Malko demeura muet. Mark Hopkins, à Vienne, n'avait jamais mentionné une opération pareille. Devant son silence, Kaveh Husseini insista.

— Saïd Hajjarian ne veut pas être utilisé par les Américains pour se retrouver ensuite à Evin et y être torturé. Il sait *tout* sur le programme secret nucléaire de l'Iran. Il connaît aussi l'infrastructure secrète des pasdarans en Europe et en Amérique. Les sociétés au travers desquelles ils achètent le matériel sensible nécessaire à ce programme. Tout cela, il le dira quand il sera en sécurité, hors du pays.

— Pourrais-je le rencontrer ?

Kaveh Husseini secoua négativement la tête.

— Trop dangereux. Si vous pensez que ce que je vous demande est impossible, je le lui dirai. Dans le cas contraire, je vous reverrai pour organiser sa fuite.

— Il faut que je transmette votre proposition, dit Malko.

L'Iranien sourit.

— C'est normal. Voilà ce que je vous propose : lorsque vous aurez la réponse, allez en fin de journée au *Café 78*, dans la rue Adan-Jonoubi. Demandez au barman s'il a vu Hornouz. Il parle anglais.

— Qui est Hornouz ?

— Il n'existe pas... Nous devons être très prudents, éviter au maximum les contacts. Je vous recontacterai.

— Vous-même, vous voyez Saïd Hajjarian ?

— Non, ce serait trop dangereux. Je passe par un ami sûr. Les gens d'Etta'alat ont l'habitude de le voir avec Saïd. Ce sont de vieux copains.

— Bien, conclut Malko, il faut me donner quelques jours...

— Je comprends, approuva le barbu. C'est difficile, mais pas impossible. Nous allons nous quitter maintenant. Je reste ici. Partez à pied pendant un kilomètre et prenez un taxi.

Dans l'ascenseur, Malko se dit qu'une fois de plus, il était tombé dans un piège... L'exfiltration ratée des otages américains avait causé pas mal de morts. Kaveh Husseini avait beau dire, c'était une opération extrêmement risquée, qui serait certainement refusée par la CIA. S'il parvenait tout au moins à communiquer avec le monde extérieur, *via*

Malcolm Mc Laughlin, l'agent du MI6.

CHAPITRE VI

Le café *Noderi*, à l'époque du Chah, avait été un café littéraire en vogue. Depuis les mollahs, il n'y avait plus de cafés ni de littérature en Iran, à part le Coran. Le *Noderi* était devenu un restaurant renommé pour son bortsch, où les étudiants de l'université voisine venaient se regarder dans les yeux sans pouvoir se prendre la main. Servis par un personnel blasé et négligé, plein de gentillesse.

Malko s'était fait déposer par Chehab un peu plus haut dans l'avenue Jomhuri Islami, traînant un peu devant les innombrables boutiques de téléphones portables qui s'alignaient à perte de vue. Il poussa la porte du *Noderi*, inspecta rapidement les deux salles et s'installa dans la première, aux murs blanc et vert, non loin d'un jeune couple mort d'amour qui n'osait même pas s'effleurer les mains. Il posa sur la table, bien en vue, un exemplaire du *Kurier* de Vienne, le signe de reconnaissance. Il y avait pas mal d'étrangers, à cause de la proximité des ambassades de France, d'Italie et de Grande-Bretagne. Pince-sans-rire, les Iraniens avaient rebaptisé la rue « Bobby-Sands Street », du nom de l'indépendantiste irlandais mort dans une prison britannique, à la suite d'une grève de la faim.

Délicate attention...

Après avoir commandé un bortsch et un kebab, il se mit à scruter tous les arrivants. Heureusement, l'homme qu'il cherchait avait une particularité peu courante ici : il était roux...

Il venait de terminer son bortsch lorsque deux hommes pénétrèrent dans le restaurant pour s'attabler près d'une fenêtre. Deux Blancs, en chemise à manches courtes, cravate, la quarantaine. L'un d'eux était roux comme du houblon. Le cœur de Malko battit plus vite. Le schéma de contact se déroulait comme prévu. Un peu plus tard, l'homme roux inspecta la salle du regard et, croisant celui de Malko, esquissa l'ombre d'un sourire... Il avait donc aperçu le signe de reconnaissance. C'était à lui de jouer.

La salle se vidait, les gens allaient travailler. Les deux Britanniques sortirent à leur tour. Malko, qui avait déjà réglé, leur emboîta le pas. Ils se dirigèrent, à pied, vers l'est, flânant devant les vitrines. Malko se rapprocha, arriva à leur hauteur. Ils admiraient des portables. Soudain, son regard croisa le reflet de celui de Malcolm Mc Laughlin dans la vitrine. Le Britannique se retourna. Ses lèvres bougèrent à peine, mais

Malko comprit parfaitement ce qu'il dit :

— *Tonight, Club Ararat.*

*

**

Le téléphone de la chambre grelotta. Ce devait être Ali Ghorroob. Après le déjeuner, Malko était allé traîner dans le Bazar, puis avait regagné l'*Esteghlal*. Il fut surpris en entendant une voix de femme.

— *Haroye* Otto Gruber ? C'est Yasmine Misaq. Bijan m'a donné votre numéro. Je voulais vous inviter ce soir à un dîner chez des amis. Shahin sera là.

— C'est ennuyeux, dit Malko, je dois aller au *Club Ararat* avec mon ami Ghorroob.

Yasmine Misaq sembla déçue, mais ajouta aussitôt :

— Je peux vous emmener prendre un verre après le dîner. C'est à Darband, donc je viendrai vous chercher au club vers dix heures et demie.

Après avoir raccroché, Malko se dit que l'Iranienne serait surprise de le voir seul au *Club Ararat*, mais le contact avec Malcolm Mc Laughlin était une priorité absolue. Le plan d'exfiltration de Saïd Hajjarian, proposé par l'ancien militant du Toudeh, paraissait fou, mais les États-Unis étaient sûrement prêts à risquer beaucoup pour connaître les secrets du programme nucléaire iranien. Y compris la peau d'un contractuel comme Malko.

Il alluma la télé et mit CNN. Jusqu'ici, il n'avait relevé aucun mouvement suspect autour de lui, mais les Iraniens étaient chez eux et avaient mille façons de le surveiller... Le portable sonna et la voix d'Ali Ghorroob claironna :

— *Mister Otto*, vous allez bien ?

— Oui, assura Malko. Et vous ?

— Je voulais dîner avec vous mais je suis encore à la *factory*. Je vais rentrer très tard. Voulez-vous que Chehab vous emmène dans un bon restaurant ?

— Merci, dit Malko, j'aimerais aller au *Club Ararat*.

— C'est très bon, là-bas, approuva le marchand de tapis. Je vous envoie Chehab à huit heures. Si je n'arrive pas trop tard, je passerai vous voir.

Malko raccrocha, soulagé : Ali Ghorroob venait de lui fournir l'explication pour Yasmine Misaq qui allait le trouver seul au *Club Ararat*.

*

**

Un dais jaune devant une grosse villa était le seul point de repère pour trouver le *Club Ararat* dans Khalk Street. À l'intérieur, le décor était suranné, charmant, cela ressemblait à un club anglais un peu

vieillot. La salle à manger était fermée, on dînait dans un très grand jardin entouré de hauts murs.

Quand Malko s'installa, il y avait une demi-douzaine de tables occupées, dont une par trois hommes et trois ravissantes brunes. L'homme du milieu était Malcolm Mc Laughlin. Les femmes ne portaient pas de *hijab* : on était en territoire chrétien, même si l'alcool y était interdit. Malko commanda une salade de concombres et une brochette d'esturgeon.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Une agréable musique diffusée par des haut-parleurs donnait presque un air de fête. Malko s'appliqua à ne jamais regarder la table qui l'intéressait. Il dut patienter presque une heure avant de voir Malcolm Mc Laughlin se lever et se diriger vers le club. Quelques minutes plus tard, il en fit autant, et, à la réception, demanda les toilettes.

Malcolm Mc Laughlin, debout en face d'un urinoir, se retourna et lui sourit.

— *Welcome in Tehran!* dit-il lorsque Malko prit place devant l'urinoir voisin. Pas de problème jusqu'ici ?

— Non.

— Attention : ils sont *très* vicieux. Que puis-je faire pour vous ?

Ils chuchotaient et le Britannique appuya sur la chasse pour couvrir leurs voix. Malko lui expliqua la demande à transmettre à Langley : la possibilité d'organiser une exfiltration en hélico à partir du désert au sud de Téhéran.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Malko.

Le Britannique fit la moue.

— C'est audacieux. Très audacieux. J'espère que la personne à exfiltrer en vaut la peine...

Il laissa sa phrase en suspens, menaçant.

— Vous pouvez participer ? demanda Malko.

Le Britannique secoua lentement la tête.

— *No. Sorry.* Mais je vais transmettre. Dès ce soir.

— Pas de risque d'interception ?

— Non. Dans trois jours, allez au Friday Bazar. C'est un peu plus loin sur l'avenue. Une sorte de marché aux puces. Tout le monde connaît. Cinq cents mètres à pied. Il y a beaucoup d'expats. Je m'arrangerai pour vous parler. Si je ne suis pas là, c'est que le projet est refusé. O.K. ? Vous avez d'autres contacts à Téhéran ?

— Oui, des gens liés à l'ancien régime. Ils ne connaissent pas ma véritable identité.

Le Britannique eut un sourire ironique.

— Cela vaut mieux. Les partisans du Chah ont presque *tous* été retournés par les mollahs. Soyez prudents. *Bye now.*

Il sortit le premier et Malko attendit un peu.

*

**

Yasmine Misaq apparut comme Malko venait de finir son café. Très maquillée, surtout la grosse bouche rouge, avec une tenue islamique « améliorée » : foulard multicolore Hermès, veste boutonnée jusqu'au cou, mais si ajustée qu'elle soulignait ce qu'elle était censée cacher, pantalon de soie noir et talons aiguilles.

À peine Malko lui eut-il baisé la main qu'elle se débarrassa avec une espèce de rage de son foulard et de sa veste, révélant un haut Gucci aux couleurs agressives, comme moulé sur sa grosse poitrine, et un pantalon qui semblait peint sur sa croupe. Elle lança un sourire ravageur à Malko.

— Je me sens mieux ainsi. Je voudrais castrer tous ces mollahs hypocrites qui se tapent des filles de douze ans...

Malko ne put s'empêcher de sourire devant ces propos non politiquement corrects.

— Je croyais que le *Club Ararat* était interdit aux musulmans.

Yasmine sourit.

— C'est le cerbère de l'entrée qui me vend mon arak. Il ne veut pas perdre une cliente...

Tout à coup, elle se mit à onduler au rythme de la musique et soupira.

— Quel dommage qu'on ne puisse pas danser ! Mais un des garçons nous dénoncerait. Ils sont tous des indicateurs d'Etta'alat. À propos, où est votre ami ?

Malko lui expliqua l'absence d'Ali Ghorroob.

— Dans ce cas, dit-elle, je prends un café et on y va. Shahin a hâte de vous voir.

*

**

Mostaffa Najar, surnommé dans les années 1980 le « mollah sanglant » pour sa rage à envoyer au gibet les ennemis de la révolution islamique, avait été nommé à la tête de la Division 3 d'Etta'alat, le ministère du Renseignement, à la suite de l'élection de Mahmoud Ahmadinejad, le nouveau président iranien. Mis à l'écart pendant l'ère Khatami, il était fou de joie de traquer à nouveau les ennemis de la révolution islamique. Ce qui l'amenait à rester parfois jusqu'à minuit à son bureau. La Division 3 était chargée de débusquer les activités des rares opposants. Beaucoup avaient été liquidés dans les premières années de la révolution, d'autres croupissaient à la sinistre prison d'Evin, certains avaient été abattus sommairement par des *bassidjis* convenablement guidés.

Les survivants n'étaient guère dangereux, à quelques exceptions

près. En tête de liste, se trouvait Saïd Hajjarian qui, après avoir appartenu à Etta'alat, avait perdu la foi révolutionnaire et menait une lutte sournoise contre le régime. Grâce à l'habileté des agents d'Etta'alat, sa trahison avait permis de marquer des points contre l'organisation haïe des Moudjahidin Khalq. Remis en liberté, Saïd Hajjarian ignorait la façon dont on s'était servi de lui. Mostaffa Najar, après avoir étudié le dossier de l'affaire Bani Farzaneh, était persuadé que les Américains, qui étaient derrière les Moudjahidin Khalq, n'allaient pas rester sur un échec.

Un homme possédant le *background* de Saïd Hajjarian était une cible de choix. Donc, aux yeux de Mostaffa Najar, un appât de choix. Il était certain qu'on allait tenter de recontacter le dissident. C'était l'occasion de monter un beau piège. Le chef de la Division 3 se plongeait dans le dossier, étudiant le profil de tous ceux qui gravitaient autour du suspect. Chaque jour, il recevait de son service une note de renseignement sur les contacts de celui-ci. Il lut attentivement celle du jour. Un de ses agents relatait qu'un intime du suspect, un certain Safir Moffateh, avait rencontré dans un café un employé à l'ambassade d'Italie, Kaveh Husseini. Mostaffa Najar tapa ce nom sur son ordinateur et la fiche s'imprima aussitôt. L'homme avait jadis milité au Toudeh, le Parti communiste iranien. Il avait été emprisonné à plusieurs reprises par la Savak, dont Etta'alat occupait désormais les locaux. Depuis plusieurs années, on ne lui connaissait aucune activité politique. Mostaffa Najar souligna quand même son nom de rouge, pour le faire surveiller. L'expérience lui avait appris que les gens revenaient souvent à leurs premiers amours. Son espoir était qu'un autre membre des Moudjahidin Khalq cherche à nouveau à contacter Saïd Hajjarian. En le torturant convenablement, on arriverait sûrement à remonter loin dans leur organisation. La tâche lui avait été assignée par l'ayatollah Ali Khamenei, le Guide, lorsqu'il l'avait nommé à ce poste : liquider définitivement ce groupe renégat soutenu par les Américains.

Ce n'était qu'à travers un travail systématique de surveillance qu'il y parviendrait. Ce Kaveh Husseini avait peut-être repris du service. Le Toudeh et le CNRI⁽³⁹⁾ avaient jadis entretenu de bons rapports.

Il s'immobilisa, le bras traversé d'une violente douleur, et demeura immobile, le souffle coupé. Des années plus tôt, un membre des Moudjahidin Khalq avait tiré sur lui, lui fracassant la clavicule, et la blessure ne s'était jamais totalement guérie. Il alla ouvrir une petite armoire blindée et un sortit une brique d'opium et un nécessaire de fumeur. L'opium était le seul remède qui le soulageait. Celui-là était particulièrement pur, venant d'Azerbaïdjan.

Il s'allongea sur l'épaisseur de plusieurs tapis superposés et alluma la petite lampe, bien calé sur un coussin. Il devait être un des derniers à

travailler à cette heure dans l'immense bâtiment délabré, hérité de la Savak. Installé sur une colline du quartier Mehran, dans des bâtiments anonymes au toit de tôle ondulée, il ne se signalait que par quelques discrets miradors, une interdiction de stationner et deux énormes portraits de Khomeiny et de Khamenei.

Mostaffa Najar tira longuement sur sa pipe et exhala la fumée avec volupté. Déjà, son bras lui faisait moins mal. Il se releva pour griffonner un mot à l'attention du chef de sa section de recherche, lui demandant de prendre en compte Kaveh Hussein, l'ancien militant du Toudeh.

Cela ne coûtait pas cher et pouvait rapporter gros.

CHAPITRE VII

Malko avait l'impression d'escalader le mont Blanc. Après la place Darband, Yasmine Misaq avait continué dans de petites rues escarpées pour arrêter finalement la BMW au pied d'une voie si pentue qu'il était obligé de marcher penché en avant ! La maison où ils se rendaient se trouvait à l'extrême nord de Téhéran, dans le quartier de Darband, enchevêtrement d'immeubles modernes et de vieilles maisons entourées de jardins.

Yasmine Misaq se retourna en riant.

— L'hiver, quand il y a deux mètres de neige, ils ne peuvent pas sortir de chez eux !

En dépit de ses talons aiguilles, elle grimpait comme un bouquetin. Elle poussa une porte de bois donnant sur un jardin en friche qu'ils traversèrent pour atteindre une terrasse où des gens bavardaient. Il y avait de la musique : de vieilles chansons françaises. À l'intérieur, une quinzaine de personnes se pressaient autour d'un bar bien garni : vodka, whisky Defender, vin rouge, tequila, gin. Les gens firent à peine attention à eux. Yasmine Misaq embrassa, serra des mains et entraîna Malko jusqu'au salon voisin, devant un canapé où était installée une femme élégante, les cheveux teints en blond, les lèvres gonflées de collagène, avec de magnifiques yeux verts. Elle portait une robe de dentelle noire moulante, et des bas assortis. Yasmine Misaq l'interpella en anglais, se plantant devant elle.

— Shahin, tu te souviens d'Otto Gruber ?

Shahin Bakravan leva la tête, fixant Malko. Celui-ci fit un calcul rapide : elle devait frôler les soixante ans, mais mince, les rides effacées, c'était encore une très jolie femme. Embarrassé, il lui sourit : il aurait préféré la rencontrer seule, car elle le connaissait sous son véritable nom, si elle s'en souvenait encore...

— C'était il y a vingt-six ans..., dit-il. Nous nous sommes rencontrés chez les Farmayan. Vous étiez avec votre mari, Manoucher, qui venait d'être nommé responsable de la Savak.

Elle semblait avoir du mal à se souvenir, puis son visage s'éclaira enfin et elle répliqua d'une voix lente et musicale :

— *Baleh, baleh !* Je me souviens. Mais tant de choses se sont passées depuis.

En tout cas, le nom de Malko ne semblait pas la troubler.

Elle se leva et ils gagnèrent tous les trois la terrasse où il faisait presque frais. Ils étaient à plus de 1 500 mètres. La veuve du général Bakravan jeta un regard intrigué à Malko.

— Comment m'avez-vous retrouvée ? À Téhéran, il n'y a pas d'annuaire téléphonique.

— Par Bijan Abidar, expliqua Malko. Mais, en arrivant à Téhéran, je savais déjà que vous aviez survécu à tout cela.

— Ah, Bijan ! soupira-t-elle. Il m'a beaucoup aidée. Cela n'a pas toujours été facile.

— Je pensais que vous aviez fui l'Iran, remarqua Malko.

Shahin Bakravan but une gorgée de son scotch, et répliqua avec un sourire triste :

— C'était impossible ! Quand ils ont arrêté Manoucher, j'ai essayé de le sauver. Je n'y suis pas arrivée. Certains ayatollahs voulaient sa peau. Tout ce qu'on m'a accordé, c'est de passer la dernière nuit avec lui. Dans sa cellule de la prison d'Evin. Je n'oublierai jamais. Nous n'avons pas dormi, nous avons très peu parlé. Chacun dans notre tête, nous comptions les heures. Je me souviens d'avoir vu le ciel rosir par la fenêtre de la cellule. Ce fut une aube atroce. Je suis partie avant qu'ils viennent le chercher et je me suis réfugiée chez des amis. Après, j'aurais pu quitter l'Iran. Mais pour aller où ? Je n'avais pas d'argent. Manoucher était un officier intègre... Pendant des années, j'ai vécu très difficilement. Puis je me suis remariée avec un cousin de Manoucher, qui a été tué dans les derniers mois de la guerre, et il m'a laissé une fille. Et vous, demanda-t-elle, que faites-vous à Téhéran ?

— Je suis venu acheter des tapis, dit-il sans s'étendre.

Yasmine, qui s'était éclipsée, revint avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne et des flûtes.

— Il faut boire à vos retrouvailles !

Ils vidèrent le champagne et continuèrent à bavarder. Plusieurs fois, Malko surprit le regard de Shahin posé sur lui. Ils saluèrent la maîtresse de maison, des gens dont il ne retint pas le nom. Les bouteilles vides s'accumulaient sur le bar. Yasmine Misaq lança :

— Les gens se reçoivent pour boire et pour oublier !

Ils étaient là depuis une heure quand Shahin Bakravan regarda sa montre.

— Je crois que je vais rentrer. Je suis un peu fatiguée.

— On te raccompagne, suggéra Yasmine Misaq.

Ils s'éclipsèrent tous les trois à l'anglaise. Le quartier était absolument désert à cette heure tardive, à part quelques chiens errants... La vieille BMW se mit à dévaler des rues étroites et mal éclairées, pour finalement s'arrêter devant un immeuble moderne, face à un ravin. Ils pénétrèrent dans un hall de marbre et se serrèrent dans un petit ascenseur.

— Vous venez boire un verre ? proposa Shahin.

Elle habitait au quatrième, un appartement avec une vue magnifique sur la montagne, des meubles modernes et quelques très beaux tapis. Pendant qu'elle allait chercher de la glace à la cuisine, Yasmine expliqua à Malko :

— J'habite juste en dessous. Comme je suis divorcée, nous nous voyons souvent.

Shahin revenait avec une bouteille de Taittinger. Elle mit de la musique. Les deux femmes alternaient le farsi et l'anglais. La bouteille de Taittinger Comtes de Champagne terminée, Shahin Bakravan étouffa un bâillement et annonça avec un sourire :

— Demain, j'ai un cours d'aérobic très tôt.

Elle embrassa très chastement Malko, après lui avoir laissé le numéro de son portable, et Yasmine Misaq et lui repartirent.

Sur le palier, Malko demanda :

— On peut appeler un taxi ?

Yasmine Misaq sourit.

— Je vous raccompagnerai. *L'Esteghlal* n'est pas très loin. Venez prendre un dernier verre chez moi.

Visiblement, elle n'avait pas envie de se coucher, bien qu'il soit près de deux heures du matin. Ils descendirent un étage. L'appartement était beaucoup plus cosy que celui de Shahin Bakravan, avec de profonds canapés, des lumières tamisées, des tapis sur le sol de marbre.

— On continue au champagne ? proposa Yasmine.

Elle était déjà partie dans la cuisine d'où elle revint avec une nouvelle bouteille de champagne : du Taittinger Comtes de Champagne Rosé Millésimé 1999 qu'elle tendit à Malko pour qu'il l'ouvre. Ils trinquèrent, puis leurs regards se croisèrent. Celui de l'Iranienne était gourmand, rieur, sensuel. Un peu penchée en avant, comme pour offrir sa magnifique poitrine, elle demanda :

— Je peux vous poser une question personnelle ?

— Bien sûr.

— Shahin m'a dit que lorsqu'elle vous a connu, vous portiez un autre nom. Linge. Malko Linge. Que vous étiez un aristocrate autrichien. C'est vrai ?

Malko sentit un picotement désagréable courir sur le dessus de ses mains. Il fallait répondre vite.

— Oui, dit-il, c'est exact.

Il était en train de jouer sa vie à la roulette russe... Yasmine Misaq continua d'un ton léger :

— Shahin m'a dit aussi qu'à l'époque, vous étiez un espion. D'ailleurs, son mari ne voyait que des espions, puisqu'il en était un lui-même.

Malko demeura muet devant cette question directe. Yasmine Misaq se pencha encore un peu et il crut qu'elle voulait lui poser une autre question. Mais ses épaisses lèvres rouges se posèrent sur sa bouche, avec douceur d'abord, puis violence, le rejetant en arrière sur le profond canapé. Écrasée contre lui, elle lui donna un baiser interminable, puis se redressa, les yeux brillants, le souffle court. Le visage toujours à quelques centimètres du sien.

— J'avais envie de ça depuis que je vous ai rencontré chez Bijan, dit-elle. Je n'ai jamais vu des yeux comme les vôtres.

Ils étaient à présent allongés face à face, dans les profonds coussins. Yasmine se colla à lui de toute sa taille et ils échangèrent un autre interminable baiser. Le bassin de la jeune femme ondulait contre lui. Sentant qu'il commençait à avoir envie d'elle, Yasmine glissa doucement jusqu'au sol et se retrouva à genoux devant le canapé. En quelques gestes hâtifs, elle le libéra et il sentit une bouche chaude se refermer sur lui.

Entre le Taittinger et cette somptueuse fellation, il en oublia l'angoisse de sa double identité et se prépara à jouir dans cette bouche accueillante.

Yasmine ne l'entendait pas de cette oreille. Quand elle le sentit au bord du plaisir, elle s'interrompt, restant dans la même position, et fixa Malko.

— Venez en moi.

Elle passa une main derrière son dos et Malko entendit le léger crissement d'un Zip. Elle attendait, agenouillée contre le canapé, le torse plaqué sur les coussins. Il vint derrière elle, découvrant que le pantalon de soie noir s'ouvrait derrière jusqu'à l'entrejambe et que Yasmine ne portait pas de culotte. Il n'eut qu'à faire un peu glisser la soie sur ses hanches pour dégager une croupe ronde et ferme.

Lorsqu'il s'enfonça en elle, Yasmine crispa ses ongles sur les coussins. Il la prit avec lenteur, méthodiquement, lui arrachant des gémissements de plus en plus forts, jusqu'à ce qu'elle crie.

— *I am coming !*

Il se vida au fond de son ventre tandis que le corps de Yasmine était secoué d'un long sursaut, demeura un moment enfoui en elle, puis se redressa.

Yasmine Misaq se retourna, fixant le sexe encore dressé, l'air gourmand... Malko ne put s'empêcher de demander :

— Vous croyez vraiment que je suis un espion ?

Elle lui jeta un regard amusé.

— Bien sûr. Quand on l'est, c'est pour la vie. Mais vous n'avez rien à craindre de moi ni de Shahin. Ni même de Bijan, qui a dû payer une fortune pour ne pas se retrouver à Evin en 1979. Si vous avez besoin de quelque chose, nous vous aiderons.

— Merci, dit Malko, soucieux de ne pas faire courir des risques à des gens comme Yasmine.

Dix minutes plus tard, elle le déposait devant l'ex-Hilton. À cause du portier, elle ne l'embrassa pas, mais referma ses doigts sur son ventre.

— À bientôt.

Malko eut du mal à s'endormir. Involontairement, il avait armé une machine infernale. Désormais, plusieurs personnes savaient *qui* il était vraiment. L'expérience lui avait appris qu'un secret partagé ne reste pas longtemps un secret... Il aurait peut-être besoin d'alliés. Si la CIA acceptait le plan transmis par l'intermédiaire du MI6.

*

**

Une grande carte de l'Iran englobant les pays limitrophes, Irak, Turquie, Russie, Afghanistan et Pakistan, occupait un mur entier de la salle de conférences de la Division des Opérations. En plus de Ted Boteler, de deux analystes, d'un ancien *field officer* de l'Agence ayant travaillé au Kurdistan, il y avait un colonel représentant le Pentagone et un contre-amiral de l'US Navy. Le directeur de la DDO prit une baguette et la pointa au milieu d'un cercle dessiné en rouge au sud-est de Téhéran. Il annonça :

— Gentlemen, je vous ai convoqués aujourd'hui afin d'organiser une opération extrêmement sensible, à la demande de la Maison Blanche. L'Agence en est le maître d'œuvre, mais l'opérateur en sera l'Army ou la Navy. Il s'agit d'un *executive order* signé par le Président et j'ai décidé que le nom de code de cette opération serait « Sunflower ». Tout ce qui se rapporte à elle est couvert par le secret le plus absolu.

— De quoi s'agit-il ? demanda le colonel du Pentagone.

— De l'exfiltration de deux personnes qui se trouvent en ce moment à Téhéran. Elles sont capables de gagner par leurs propres moyens la zone que j'ai délimitée sur cette carte, qui ne devra pas être éloignée de Téhéran de plus de quatre cents kilomètres. C'est à nous de fixer un point de rendez-vous précis où un hélicoptère pourra se poser. Nous avons étudié des centaines de photos satellite de la région, un désert assez peu peuplé et ne comportant aucune installation militaire majeure. Pour ma part, je ne vois que deux possibilités d'accès : soit par l'Afghanistan à l'est, soit par le Sud, à partir d'un porte-hélicoptères de la VI^e Flotte croisant en vue des côtes iraniennes.

Un silence de plomb régna quelques instants dans la pièce. Penchés sur leurs cartes, les deux militaires étudiaient le problème. Le colonel du Pentagone prit le premier la parole.

— L'accès par l'Afghanistan me semble impossible, dit-il. Nos hélicoptères se trouvent au sud, dans la région de Kandahar. Leur acheminement à proximité de la frontière iranienne ne passerait pas inaperçu et, de plus, la distance jusqu'à la zone que vous avez choisie

est trop importante.

— Bien, admit Ted Boteler. Qu'en dit la Navy ?

Le contre-amiral ne débordait visiblement pas d'enthousiasme.

— Nous avons plusieurs bâtiments en opération sur la zone, reconnut-il, à quelques dizaines de milles des côtes iraniennes. Théoriquement, l'opération est donc possible, mais elle soulève d'énormes problèmes. D'après votre carte, la distance à parcourir pour parvenir au point de rencontre est de l'ordre de sept cents kilomètres. L'US Marine Corps dispose de deux types d'appareils. Des Sikorsky Super-Stallion CH-53 de vingt tonnes. Leur autonomie est de 540 miles et leur vitesse de croisière de 278 km/h. Et des Sikorsky S.70 Blackhawk, de onze tonnes, qui ont une autonomie de 363 miles seulement. Donc, quel que soit le type d'appareil choisi, il faudra prévoir un ravitaillement. Comme ces appareils opéreront au-dessus d'un territoire hostile, ils devront emporter leur propre réserve de carburant...

— C'est possible ? demanda Ted Boteler.

— Oui, mais cela compliquera l'opération. À propos, quand cette exfiltration est-elle prévue ?

— Vous devez être prêts dans huit jours, dix au plus tard, mais je ne maîtrise pas le timing qui sera donné de Téhéran.

Le contre-amiral eut un haut-le-corps.

— Dix jours ! Mais c'est de la folie.

— Nous n'avons pas le choix, trancha le patron de la Division des Opérations. Je sais que je vous demande beaucoup. Ah, autre chose : je pense que cette opération devra être menée de nuit. D'autres questions ?

— Il faut impérativement prévoir un moyen de communication sécurisé entre le PC opérationnel et les personnes à exfiltrer.

— J'y veillerai, assura Ted Boteler. Nous utiliserons des Thuraya⁽⁴⁰⁾ sécurisés.

Le contre-amiral semblait accablé. Voyant que la séance allait être levée, il lança :

— Nos appareils vont survoler pendant plusieurs heures un territoire hostile. Les Iraniens possèdent un réseau radar, des systèmes de détection électronique, une défense aérienne. C'est du suicide.

— C'est une mission extrêmement risquée, reconnut Ted Boteler, mais il s'agit de la sécurité nationale.

Il se leva, signifiant la fin du *meeting*. Revenu dans son bureau, il se détendit. S'il n'avait pas eu le feu vert de la Maison Blanche, jamais ses interlocuteurs n'auraient accepté de participer à cette exfiltration. Il se rassura en se disant que les militaires commençaient toujours par prétendre que les choses étaient impossibles. Désormais, l'opération « Sunflower » était lancée et plus rien ne l'arrêterait.

Sur un téléphone sécurisé, il appela le représentant du MI6 à Washington, Jack Petticoat, qui était en contact avec la station du MI6 à Téhéran. Un *senior officer* qui connaissait le Moyen-Orient comme sa poche.

— Jack, dit-il, transmettez notre réponse : le principe de l'opération est acquis. Dans une semaine, nous aurons le *modus operandi*.

Lorsqu'il raccrocha, il se dit qu'il avait brûlé ses vaisseaux.

Désormais Malko Linge allait baser son action sur une exfiltration. On ne pouvait plus lui faire faux bond.

*

**

Malko se fit déposer par Chehab devant le Friday Bazar, une sorte de foire aux puces dans l'avenue Hamidajeri qui s'étalait sur trois étages, chaque vendredi. Beaucoup d'étrangers la fréquentaient car les prix y étaient nettement plus raisonnables que chez les antiquaires. Et on y trouvait parfois des objets d'une autre époque.

Depuis deux jours, il était dans la peau d'un marchand de tapis. Ali Ghorroob l'avait emmené en voir des centaines. Ils ne se quittaient plus. Il n'avait pas rappelé Yasmine. Trop tendu par l'attente. Peu à peu, il reprenait ses marques à Téhéran. La ville s'était étendue. Les immeubles avaient poussé comme des champignons, mais, fondamentalement, c'était la même cité avec en plus la chape de tristesse. Pas d'endroits gais, pas de couples enlacés. Dans les lieux publics, les jeunes gens se tenaient à distance, comme de sages petits vieillards... Les rares cafés minuscules de la ville recueillaient quelques intellectuels apeurés. Les gens avaient peur. Même si parfois, au détour d'un tchador, on devinait un visage maquillé, un regard provocant ou un escarpin séducteur. Mais tout était dissimulé sous cette grisaille religieuse, ces slogans, et les médias étaient aux ordres. Les Iraniens n'avaient comme moyens d'information indépendants que les satellites, en principe interdits, mais tolérés.

Beaucoup regardaient Télé Farda, la chaîne créée par la diaspora iranienne qui, à partir de la Californie, les exhortait à une résistance impossible, en leur parlant d'un monde qu'ils n'avaient pas connu. Pour plus de la moitié de la population, la dynastie Pahlavi, c'était de l'histoire ancienne. Rien de concret. On vivait un peu comme dans un pays occupé, avec les multiples combines du marché noir, du trafic d'alcool, et la peur des descentes des pasdarans ou des *bassidjis*.

L'ordre islamique régnait en surface mais les gens avaient une soif inextinguible de liberté. Coupé du monde, l'Iran fermentait, sans radio, sans journaux, à des années-lumière de la civilisation occidentale.

Malko s'engagea dans la rampe menant au premier étage du Friday Bazar, débouchant sur un bric-à-brac incroyable. Un monde fou et pas mal d'étrangers. Il commença à arpenter les allées encombrées. On

venait ici en famille. Il monta ensuite au second, l'étage des vêtements. Une vraie friperie. Les Iraniens marchandaient féroce­ment à voix basse, dans une odeur de poussière.

L'anxiété lui serrait la gorge. Si l'agent du MI6 ne se montrait pas, c'était la fin de sa mission. Il n'aurait plus qu'à reprendre l'avion. Sans aide extérieure, il n'exfiltrerait jamais Saïd Hajjarian.

Il monta au troisième étage utilisé comme parking, et redescendit au deuxième. Il s'imagina annonçant la mauvaise nouvelle à Kaveh Husseini. Tant de risques pour rien, mais il ne maîtrisait pas ce genre d'opération... Soudain, en levant la tête, il aperçut toute une famille qui montait la rampe : le père, la mère, une grande blonde efflanquée accompagnée de trois petites filles plus anglaises que nature.

Malcolm Mc Laughlin.

La famille s'engagea dans une des allées où on vendait de vieux vêtements. La foule était si compacte que Malko eut du mal à les rejoindre. Pendant que sa femme négociait une nappe, Malcolm Mc Laughlin glissa très vite à Malko :

— L'opération est acceptée. Rendez-vous ici dans une semaine pour les modalités.

Il s'était déjà retourné.

Malko sentit un petit picotement d'excitation ramper le long de sa colonne vertébrale. Cette brève rencontre était un feu vert.

La CIA avait accepté de monter une des plus audacieuses opérations d'exfiltration jamais organisées : aller chercher un agent et sa source au beau milieu d'un pays hostile.

Avec 50 % de chances de réussite.

Malko préférait ne pas penser aux autres 50 %.

CHAPITRE VIII

Malko poussa la porte du *Café 78*, le cœur battant. Le local était minuscule, plutôt triste avec ses murs marron, deux banquettes et une douzaine de tables, presque toutes occupées. Derrière le bar s'affairait un jeune barbu, affublé d'un catogan.

Une jeune femme, la tête couverte d'un foulard multicolore, était seule à une table, l'oreille collée à son portable. Il s'approcha du barman et demanda :

— Avez-vous vu Hornouz ?

— Non, fit l'autre.

— Je vais l'attendre, dit Malko.

Le barbu l'installa à une table, précisant aussitôt :

— Nous ne servons pas de café... Le gouvernement nous l'interdit, pour nous ennuyer.

Malko commanda un thé. Autour de lui, beaucoup de jeunes, des couples visiblement amoureux, mais se tenant à distance, comme séparés par une glace invisible. Le *Café 78* était un point de rencontre pour les étudiants, tous hostiles au régime. À côté de lui, un étudiant lisait un livre en buvant une Efez, bière turque sans alcool. Un fond musical tentait en vain d'égayer l'atmosphère. Chaque fois que la porte s'ouvrait, il dévisageait les nouveaux venus... Au bout d'une heure, il baissa les yeux sur sa Breitling. Sept heures. Il allait se lever quand il vit deux filles entrer dans le café. La première était Azar, la fille de Shahin Bakravan, l'autre une brune au nez imposant. Azar l'avait vu aussi et, laissant sa copine, elle marcha droit sur lui, prenant place à sa table.

— *Good evening*, dit-elle d'une voix chantante, je ne pensais pas vous rencontrer ici, il n'y a que des habitués, des jeunes de l'université. Qui vous a indiqué cet endroit ?

— Un ami, sourit Malko.

Embarrassé. Ce n'était quand même pas Azar son contact ? Il n'osait pas l'inviter et c'est elle qui le mit à l'aise, en demandant :

— Vous avez une voiture ?

— Oui.

— Vous retournez à votre hôtel ensuite ?

— Oui, je pense.

— Vous pourriez me déposer chez ma mère ?

— Bien sûr, accepta Malko. Je vais bientôt partir.

Elle rejoignit sa copine, puis un groupe d'amis. Malko n'avait plus de raison d'attendre. Comme lors de son premier rendez-vous, on avait dû simplement l'observer. Les Moudjahidin du Peuple étaient très prudents. Cela valait mieux avec ce qui se préparait. Il laissa un paquet de billets verts de 10 000 rials sur la table et fit signe à Azar qui se leva aussitôt. Le barbu du bar le salua avec encore plus de chaleur. Azar était sans doute la plus belle fille de ce café...

Chehab leur ouvrit la portière de la 405 et elle donna l'adresse de sa mère, avant de se glisser près de Malko. Elle ignorait visiblement qu'il l'avait surprise avec Bijan Abidar.

— Maman était très contente de vous revoir, dit-elle, tandis qu'ils s'engluaient dans l'infamale circulation.

— Moi aussi. Vous ne souffrez pas trop des interdits religieux ?

Le regard d'Azar se teinta d'ironie.

— Oh, on se débrouille... Bien sûr, à l'extérieur, il faut faire semblant, mais chez soi, on fait ce qu'on veut. Finalement, on ne vit pas trop mal. Vous avez vu ma copine, au café, tout à l'heure, la fille au grand nez ?

— Oui.

— Elle était contente parce qu'elle a convaincu son copain de faire un *sighem* pour le week-end.

— Qu'est-ce que c'est ?

Azar sourit.

— Une particularité de la religion chiite. Un mariage provisoire. Il suffit d'aller voir un mollah, de lui donner 500 tomans⁽⁴¹⁾ et il vous déclare mariés pour la durée que vous voulez... De un jour à dix ans ! Avec le papier, on peut aller à l'hôtel avec un homme. Les pasdarans ne peuvent rien dire... On va acheter des préservatifs dans une pharmacie et on est tranquilles.

Malko, bouche bée, se dit que les Iraniens, en plus du caviar et des tapis, avaient inventé le CDD sexuel.

— On en profite beaucoup ?

— Oui, heureusement. Sinon, on deviendrait fous. On étouffe, il faut sans cesse lutter, mais nous avons appris toutes les astuces, regardez.

Elle lui tendit son téléphone portable. Il l'ouvrit et aussitôt apparut une photo d'Azar, en bikini, dans une pose particulièrement provocante. Inscrit dessous, son numéro de portable, commençant par 912.

— Comme ça, commenta-t-elle, quand on veut draguer un garçon, il suffit de lui prêter son portable...

Il le lui rendit. Son air innocent cachait beaucoup de ressources...

Ils venaient de sortir du Chamran Expressway et montaient vers le quartier de Darakieh. Ils étaient presque arrivés. La 405 cahotait dans

Shahid Baheshti Street, petite voie coincée entre la montagne et un ravin. Elle s'arrêta en face du numéro 24. Azar se tourna vers Malko et lui lança avant de descendre :

— À bientôt.

Pendant le reste du trajet, Malko ne pensa qu'à cette sulfureuse Lolita. Visiblement, ce n'était pas une grenouille de mosquée.

En traversant le hall de l'*Esteghlal*, il balaya du regard la douzaine d'hommes qui attendaient sur la banquette en face de la réception. Aucun ne se leva pour le suivre. Il était encore obligé de patienter.

*

**

Saïd Hajjarian, après avoir mangé quelques dattes et des pistaches fraîches – c'était la saison –, buvait son thé en tirant sur son narghileh où grésillaient quelques boulettes d'opium. Une drogue heureusement bon marché qui calmait sa tristesse et son mal de dents chronique. Il se sentait vieux et fatigué, sans avenir. Au moment où il avait été écarté des Services, il avait végété. Certes, il n'était pas dans la misère, possédant dans le sud de Téhéran des terres à maïs qui lui rapportaient largement de quoi vivre. D'ailleurs, il avait peu de besoins. Il sortait peu, ne lisait presque plus – on ne trouvait plus de livres à Téhéran –, n'allait jamais au cinéma. Il rêvait de quitter l'Iran pour retrouver sa femme à Vienne. Jusqu'à une date récente, c'était un rêve impossible. Ses anciens amis ne le laisseraient jamais partir. D'autres, avant lui, avaient essayé et fini suicidés ou tués dans un accident. Renversés par une moto conduite par un *bassidji* payé par le régime. Saïd Hajjarian connaissait trop de secrets sur les premières années de la révolution, sans compter ce qu'il apprenait tous les jours, grâce à ses amis.

Il tira un peu sur son narghileh. L'opium calmait ses douleurs dentaires et le plongeait dans une sorte de béatitude. Il se remit à penser à ce que son vieil ami Safir Moffateh lui faisait miroiter, en échange des informations qu'il détenait sur le programme nucléaire secret. Les Américains seraient prêts à l'exfiltrer d'Iran. Il était lié depuis des années avec ceux qui travaillaient à la « bombe chiite ». Le seul point qui le gênait, c'était les contacts de son ami avec les Moudjahidin du Peuple, des gens qu'il méprisait. Heureusement, l'affaire était tombée à l'eau. Le contact de Safir Moffateh n'avait plus jamais donné signe de vie. Saïd Hajjarian avait été arrêté par des agents très polis du ministère du Renseignement, venus le chercher dans une Mercedes banalisée. On lui avait expliqué qu'il était en état d'arrestation « pour sa propre sécurité » et on lui avait confisqué son passeport. Pendant une semaine, il était resté dans une *safe house* sous la garde d'agents beaucoup plus jeunes que lui. Il n'avait pas été maltraité, ni même interrogé. Simplement, on lui avait un jour rendu son passeport et on l'avait raccompagné chez lui.

Safir Moffateh n'avait plus parlé de rien et Saïd Hajjarian était retombé dans la routine : le vendredi il allait escalader la montagne et prendre un kebab dans une des guinguettes du quartier Darakieh, non loin d'Evin.

Le coup de sonnette le fit sursauter. Il n'attendait personne. C'était Safir Moffateh, toujours aussi exubérant. Il le serra dans ses bras et les deux hommes s'installèrent autour du narghileh. Le nouveau venu attendit d'avoir tiré quelques bouffées de la pipe à eau, pour dire d'un air mystérieux :

— J'ai du nouveau !

— Ton ami a réapparu ?

— Non. Un autre. Cette fois, c'est sérieux. Mes amis de l'extérieur ont convaincu les Américains d'envoyer quelqu'un ici. Un espion. (Il baissa la voix.) Il est à Téhéran !

Saïd Hajjarian en resta muet. Un espion américain à Téhéran ! Il n'y avait pas d'ambassade et il savait par ses amis travaillant toujours dans les Services que les Américains se risquaient très peu dans le pays. Trop dangereux.

La douleur de sa dent commençait à s'atténuer et il se sentait de meilleure humeur.

— C'est une blague ? demanda-t-il.

— Non, non, assura Safir Moffateh. Il y a un contact avec lui, par un de mes amis, un type sûr, un ancien du Toudeh. Il est venu organiser ta sortie d'Iran.

— Comment ? demanda Saïd Hajjarian, sceptique.

— Tu partiras en hélicoptère.

— En hélicoptère !

Saïd Hajjarian ne posa pas de question. Il n'était pas surveillé en permanence, mais il ne voyait pas comment sortir d'Iran en hélicoptère. Safir avait toujours été un exalté. Mais, après tout, on pouvait rêver.

— Très bien, conclut-il. On verra !

*

**

Malko avait mal dormi, guettant le moindre bruit. Il avait observé ses voisins dans la *breakfast room*. Aucun contact. Il décida de retourner en fin de journée au *Café 78*. À peine remonté dans sa chambre, son téléphone sonna. C'était Yasmine Misaq, qu'il n'avait pas revue depuis leur soirée.

— Je voudrais vous emmener à mon cours d'aérobic, annonça-t-elle. Des amies à moi voudraient vous rencontrer.

Malko avait autant envie d'aller contempler des bonnes femmes sautillant en cadence que de se pendre, mais il accepta. Cela meublerait quelques heures.

— Dites à votre chauffeur de prendre l'avenue Gandhi et ensuite la rue n°5. Et, dans cette rue, c'est au numéro 5. Un petit immeuble avec une cour devant. Dans une heure.

Il raccrocha. Finalement, la sensation d'être coupé du monde était oppressante. Il ne pouvait téléphoner à personne du monde extérieur, n'étant pas lui-même puisqu'il était Otto Gruber.

Une demi-heure plus tard, Chehab arrêta la 405 devant un bâtiment blanc, à la cour encombrée de véhicules. Au moment où Malko descendait de la Peugeot, une voiture passa, roulant à faible allure. Son poulx fit un bond. C'était une Coccinelle verte qui alla se garer un peu plus loin.

Ysamine descendait déjà le perron à sa rencontre, visiblement ravie, les cheveux dissimulés sous un foulard Hermès.

— Mon amie Jaleh adore les étrangers, expliqua-t-elle. Elle veut vous inviter à dîner chez elle. Et vous montrer ce qu'elle fait ici.

— Quoi donc ?

— Elle apprend l'aérobic à des trisomiques.

Éberlué, Malko la suivit, découvrant une sorte de piste entourée de rangées de chaises. À gauche, les hommes, à droite, les femmes. Un piano, une sono, des cameramen et des gens debout un peu partout. Malko s'assit et le spectacle commença.

Effroyable !

Sous la direction d'une petite femme en noir, laide comme les sept péchés capitaux, une douzaine de malheureux trisomiques s'essayaient à l'aérobic avec une maladresse pathétique. Face à Malko, s'agitait un personnage de cauchemar. Le crâne rasé, les oreilles enfoncées dans le crâne comme au marteau, vaguement albinos, la lippe pendante et la bouche entrouverte, il sautillait lourdement en poussant de petits grognements de satisfaction, avec des grâces d'ours brun. Les autres ne valaient guère mieux. Yasmine Misaq, assise de l'autre côté, avec les femmes, jeta un regard complice à Malko.

Celui-ci se demanda pourquoi elle l'avait convié à cet étrange ballet. À moins qu'elle ne fasse partie du réseau de Kaveh Husseini... Il se leva. Il devait coûte que coûte retrouver l'homme à la Coccinelle verte. Et soudain, en balayant la salle du regard, il l'aperçut, debout dans la foule. Ils échangèrent un bref regard et le jeune homme recula, se dirigeant vers la sortie.

Malko tourna la tête. Yasmine Misaq bavardait avec des copines. Il fila à son tour vers la sortie, dégringola le perron et aperçut le jeune homme sur le trottoir. Il le rejoignit en deux enjambées et demanda :

— Comment êtes-vous là ?

— J'étais dans le parking de l'*Esteghlal*. J'attendais que vous sortiez. Je vous ai suivi.

Donc, Yasmine Misaq n'était pas dans le coup.

— Vous avez un message à transmettre ? reprit le jeune homme.

— Oui, confirma Malko. Dites à Kaveh que mes amis acceptent d'exfiltrer son ami.

Apparemment, tout avait été prévu car le jeune homme répondit immédiatement :

— Rendez-vous demain au Bazar. À l'entrée nord, il y a un restaurant, le *Shamshuri*. Déjeunez-y et ensuite allez dans le souk des bijoux. Regardez attentivement l'intérieur des boutiques. Au revoir.

Il marchait déjà vers sa voiture. Il était temps : en revenant dans la salle, il se heurta presque à Yasmine Misaq qui dévalait le perron. Le visage de l'Iranienne s'éclaira.

— Ah ! J'avais peur que vous soyez parti ! Vous avez aimé le spectacle ?

— J'ai adoré ! prétendit Malko avec une sincérité digne d'éloge.

Il la suivit à l'intérieur. La « maîtresse de ballet » vint aussitôt vers lui et s'excusa avec un sourire.

— Je ne peux pas vous serrer la main en public.

Elle avait remisé ses monstres et semblait très désireuse d'entamer la conversation. Malko accompagna les deux femmes dans un bureau transformé en salon de thé. Yasmine Misaq, très fière d'avoir amené Malko, précisa :

— Le mari de Jaleh est un général des pasdarans. Elle va organiser un dîner pour vous.

Malko sourit intérieurement. Avec ce genre de dîner, sa couverture allait se transformer en couette...

Après une tasse de thé et quelques biscuits, il prit congé, prétextant un rendez-vous. En réalité, il devait seulement déjeuner avec Ali Ghorroob. Sinon, il n'avait rien à faire jusqu'au lendemain et son mystérieux rendez-vous au Bazar, dans le souk des bijoux. Avec, très probablement, Kaveh Husseini.

Pendant qu'il descendait vers le centre, il testa sa fabuleuse mémoire, composant sur son portable le numéro aperçu fugitivement sur l'écran du portable d'Azar, la Lolita, maîtresse de Bijan Abidar.

Sa mémoire fonctionnait toujours bien, une voix de femme répondit aussitôt.

— *Baleh*.

— C'est moi, Otto Gruber, annonça Malko. Vous allez bien depuis hier soir ?

— Oui, ma mère n'est pas là. Partie à Karaj, chez des amis, pour deux jours. Qu'est-ce que vous faites ?

— Je vais voir des tapis, répondit Malko, sans mentir. C'est mon métier d'en acheter.

— Et ce soir ?

— Rien de spécial.

— Je vais essayer d'organiser une soirée à la maison, dit aussitôt Azar. Je vous rappelle au numéro qui s'affiche.

Malko raccrocha, ravi. Avec son visage d'ange au regard timide, Azar était extrêmement excitante. Une soirée en sa compagnie était plutôt une perspective agréable... Évidemment, si Yasmine Misaq l'apprenait, elle lui arracherait les yeux. Mais il fallait profiter de toutes les petites joies de la vie. À chaque instant, sa couverture pouvait se déchirer ! Et il n'avait même pas entamé la partie la plus dangereuse de sa mission : l'exfiltration de Saïd Hajjarian.

Ce qui posait des problèmes énormes. Il avait hâte de revoir Malcolm Mc Laughlin, au rendez-vous fixé le vendredi suivant. L'agent du MI6 était son seul contact avec sa base.

*

**

Le déjeuner avec Ali Ghoroob, suivi d'une plongée dans la poussière de centaines de tapis, s'était passé sans surprise. Heureusement, le négociant iranien était très pris, ce qui laissait une grande liberté à Malko. Celui-ci, une fois de plus, n'avait plus rien à faire.

— Je remonte à l'hôtel, dit-il à Chehab.

Son portable sonna au milieu de Chamran Expressway.

— Otto, fit la voix faussement enfantine d'Azar, je ne vais pas pouvoir dîner avec vous ce soir. Je suis invitée chez un ami.

— Bijan ? ne put s'empêcher de répliquer Malko, frustré.

— Comment le savez-vous ? demanda Azar sans dissimuler sa surprise.

— Une intuition, prétendit Malko. C'est dommage pour ce soir.

Après avoir raccroché, il se demanda s'il allait appeler Yasmine Misaq. Finalement, non. Si elle appelait, tant mieux. Sinon, il dînerait seul.

*

**

Ted Boteler était arrivé à sept heures du matin à Langley pour une réunion d'étape de l'opération « Sunflower », décidée la veille à la demande du général de l'USMC Robert Stanton, désormais chargé du projet. Ce dernier, qui mesurait un mètre trente au garrot, les cheveux gris en brosse, trapu, semblait toujours prêt à prendre un blockhaus d'assaut. Il était arrivé avec le colonel Ed Buster, son adjoint, et un lieutenant de vaisseau, pilote d'hélicoptères, qui allait être le chef de mission de « Sunflower ».

Les quatre hommes venaient d'avalier le rituel café tiède. Le but de cette réunion était de comparer les grandes lignes de ce qu'avaient mis au point les militaires avec les exigences de l'Agence. Ted Boteler adressa un sourire presque gracieux au général des Marines.

— Général, merci de votre célérité. Je sais que je vous demande

quelque chose de très difficile.

Le général Robert Stanton, aussi souriant qu'un bouledogue en pleine rage de dents, laissa tomber d'une voix cassante :

— *Sir*, avant d'exposer notre plan, je dois vous dire que nous avons procédé à une évaluation de cette mission, comme nous le faisons toujours. Dans le cas de figure le plus favorable, nous sommes parvenus à une chance de réussite de 37 %.

— C'est faible ? interrogea Ted Boteler.

— *Très* faible, souligna le général. Normalement, nous ne lançons une opération qu'avec 95 à 98 % de chances de réussite. Je tenais à vous avertir.

Un ange traversa la pièce et alla s'écraser contre la baie vitrée donnant sur le Potomac.

Le directeur des Opérations de la CIA eut un geste fataliste. Dans ses opérations à lui, il n'avait jamais un tel pourcentage, mais il devait ménager son interlocuteur.

— Général, je sais que ce sont *vos* hommes qui vont risquer leur vie et je prie Dieu pour que tout se passe bien. Quel est votre plan ?

Le général Stanton ouvrit son dossier et y prit une carte qu'il déploya sur la table, et qui englobait toute la région du sud de Téhéran, jusqu'à l'océan Indien.

— Nous allons opérer à partir du porte-hélicoptères *Bataan*, annonça-t-il. Il appartient à la V^e Flotte dont le *Joint Command* se trouve à Djibouti. Ce navire fait partie d'une *task force* répartie sur plusieurs unités et comprenant environ 2 000 hommes, avec les appareils nécessaires à leur envoi sur zone. Le *Bataan* croise dans l'océan Indien, souvent très près des côtes iraniennes. Les unités de la marine iranienne ne s'alarmeront pas de le voir.

— Bien vu ! approuva Ted Boteler. Avez-vous sélectionné un point de rencontre avec ceux que vous devez exfiltrer ?

Le général posa un gros index auquel il manquait l'ongle sur un point au sud-est de Téhéran.

— *Yes, sir*. Après avoir étudié les cartes satellite, le relief et les implantations militaires iraniennes de la région, nous avons sélectionné l'aérodrome désaffecté de Posht-Badam, à 460 kilomètres de Téhéran, dans le désert de Dacht-e Sorkh. Il est facilement accessible par une route qui part de l'autoroute Téhéran-Qom-Ispahan, et situé dans une région à peine peuplée. Vos gens ne devraient avoir aucun mal à s'y rendre. Nous lui avons donné le nom de code de « Desert One ».

— Bien, approuva Ted Boteler. Quelle est la distance entre « Désert One » et le *Bataan* ?

Le visage du général Stanton se crispa.

— Environ 460 miles, selon la position du *Bataan*. Cette distance

m'a amené à sélectionner pour cette mission des Sikorsky CH-53 Super-Stallion.

Ted Boteler, qui avait quelques notions militaires, fronça les sourcils.

— Ce sont de très grosses machines. Nous n'avons que deux hommes à ramener. Pourquoi ne pas utiliser des Blackhawk ?

Le général Stanton lui jeta un regard à la limite du mépris.

— *Sir*, l'autonomie du Blackhawk est de 363 miles. « Désert One » se trouvant à 460 miles, cela nous aurait forcés à un ravitaillement intermédiaire en carburant, impossible à effectuer en plein vol. L'autonomie du Super-Stallion est de 540 miles. Ce qui lui permet d'effectuer la mission d'une seule traite ; en se ravitaillant à « Désert One ». Bien sûr, dans les deux cas, cela ne laisse qu'une marge de sécurité de vingt-cinq minutes de vol. C'est extrêmement faible.

Ted Boteler, qui commençait à réaliser la difficulté de « Sunflower », n'insista pas, préférant passer à la question suivante.

— Quel sera le timing de l'opération ?

Le général Stanton se tourna vers le lieutenant de vaisseau qui enchaîna :

— Les appareils décolleront du *Bataan* à 9 heures P.M. Ils devraient atteindre « Desert One » entre 11 h 45 et 0 heure. Pour repartir une heure plus tard et se poser à nouveau sur le *Bataan* vers 4 heures A.M.

— Donc, toute l'opération se fera de nuit ? approuva le directeur des Opérations.

— Affirmatif. Les équipages seront munis de lunettes de vision nocturne. Ils voleront à 100 pieds au-dessus de l'océan et à 300 pieds au-dessus du sol iranien, tous feux coupés. Ce qui représente un stress considérable sur une aussi longue distance. Il n'auront que très peu de temps pour récupérer, à « Desert One ».

— Je comprends, compatit Ted Boteler. Autre point : qu'avez-vous prévu pour déjouer les défenses électroniques des Iraniens ?

— Nous avons repéré un trou dans le réseau radar iranien qui protège la côte, entre Chahbar et Qask. Ensuite, le vol en TBA⁽⁴²⁾ les fera voler au-dessous de la couverture radar iranienne. Les appareils, après leur décollage du *Bataan*, voleront à 100 mètres les uns des autres, échelonné en hauteur sur 50 pieds, le dernier appareil étant le plus haut. Le fait qu'ils survolent une zone désertique diminue les risques de repérage.

Ted Boteler demanda encore :

— Et en cas d'interception par la chasse iranienne ?

Le général Stanton avait prévu la question.

— Les Iraniens possèdent des Sukhoi-25 et des Mig-29 à Ispahan. Ces appareils sont surclassés par nos Tomcats embarqués, mais l'ordre d'intervention au-dessus du territoire iranien ne peut venir que de la

Maison Blanche.

— Je comprends, admit Ted Boteler. Je discuterai ce problème avec le DG. Quelles sont les conditions météo en cette saison au-dessus de cette zone ?

— Plutôt bonnes, dut reconnaître le général Stanton, mais nous ne sommes pas à l'abri d'un vent de sable qui se lève très brutalement. Dans ce cas, même si les appareils déjà en l'air peuvent continuer à voler aux instruments, il est impossible de se poser ou de décoller.

— Il est vraiment impossible de s'approcher davantage de Téhéran ? insista Ted Boteler.

Le général Stanton lui adressa un sourire glacial.

— Rien n'est impossible pour l'USMC, *sir* ! Mais il faudrait dans ce cas envoyer des Hercules C-130 pour le ravitaillement en carburant et leur trouver un terrain d'atterrissage. Ce qui augmente considérablement les risques de repérage.

Pas fou, le directeur des Opérations de la CIA battit en retraite. Il avait seulement espéré raccourcir le trajet de Malko, exfiltrant son défecteur.

— Bien, conclut-il, restons dans cette configuration. Combien d'appareils comptez-vous utiliser ?

— Quatre Super-Stallion, annonça le général Stanton.

Ted Boteler sursauta.

— Quatre ! C'est beaucoup.

— Négatif, *sir*, sur un trajet aussi long – près de 1 000 miles aller-retour –, les risques d'incidents techniques ne sont pas négligeables, sans parler d'une dégradation possible des conditions météo. Au départ, nous avons besoin de deux appareils. Un pour ramener vos gens et le second pour transporter le kérosène dans des nourrices souples installées dans la cabine. J'ai prévu aussi un *platoon*⁽⁴³⁾ de nos hommes afin de sécuriser la zone « Desert One » durant le temps où ils seront au sol. Le remplissage des réservoirs prendra pas mal de temps car il est effectué avec une pompe à main. On ne peut non plus exclure un retard des deux personnes à exfiltrer. Il faut donc au minimum deux appareils. Mais nous devons prévoir un incident technique. Nous devons donc doubler le dispositif, ce qui fait au minimum quatre appareils.

— Les Super-Stallion sont très sûrs, remarqua le directeur des Opérations.

— Ils ont aussi des problèmes techniques, souligna le général. Personnellement, je préférerais cinq appareils...

— Prenez autant d'appareils que vous voudrez ! trancha Ted Boteler. C'est votre responsabilité. Combien de temps, à partir d'aujourd'hui, vous faut-il pour que votre dispositif soit opérationnel ?

— Cinq jours. Je suis en train, à partir de l'Irak, d'acheminer sur le

Bataan des équipages qui ont l'habitude de voler au-dessus du désert.

— Bien, approuva Ted Boteler. Je vais transmettre l'essentiel de ces données. Comment se feront les communications radio entre les appareils et le *mission commander* ?

— Par Satcom crypté, répondit le général Stanton. Mais il faut prévoir un moyen de communication sécurisé entre votre agent et le *mission commander*.

— C'est prévu. Nous utiliserons un Thuraya crypté. Vous me communiquerez le numéro de votre côté.

— *No problem*, affirma le général Stanton.

Ted Boteler lui adressa un sourire chaleureux et se leva.

— Général, merci. *We keep in touch*⁽⁴⁴⁾.

Il le raccompagna jusqu'à l'ascenseur et, après avoir repris un peu de café, observa les documents laissés par le général des Marines, notamment la localisation géographique de « Désert One ».

Indispensable.

Son problème urgent était désormais de faire parvenir à Malko un viatique comportant un Thuraya sécurisé, une arme et les explications indispensables. Et cela, au nez et à la barbe des services iraniens.

Presque partout, dans cette opération, il se heurtait à des problèmes insolubles. Sans parler de ceux que Malko allait devoir résoudre pour rejoindre « Desert One » avec Saïd Hajjarian. Tout cela ressemblait furieusement à une mission impossible, mais les dés étaient jetés. Seulement, à la première erreur, ce beau plan s'écroulerait comme un château de cartes et Malko se retrouverait, au mieux, à la sinistre prison d'Evin. En attendant la potence.

Les Iraniens adoraient voir leurs ennemis se balancer au bout d'une corde.

CHAPITRE IX

Le restaurant *Shamshuri* était bondé. Beaucoup de femmes venaient faire leurs achats au Bazar et dévoraient leur chelow-kebab en quelques minutes. Malko, comme les autres clients, paya d'avance à la caisse et s'installa à une table au fond. Décor étrange. Des murs blancs, des sièges capitonnés de cuir. Il fut servi en un temps record de l'éternel kebab sur son lit de riz safrané. Arrosé d'eau minérale Vata. C'était ça ou du poulet. La veille au soir, à l'*Esteghlal*, il avait essayé un steak. Expérience funeste... Il regarda autour de lui, découvrant qu'il était le seul étranger. D'ailleurs, à part quelques rares businessmen et des touristes du quatrième âge, il n'y en avait pas à Téhéran. Le pays, fermé depuis un quart de siècle, vivait replié sur lui-même, les chauffeurs de taxi ne parlaient que farsi et il y avait peu d'hôtels, impossibles à réserver de l'étranger et qui ne prenaient pas les cartes de crédit... Tout était fait pour décourager les visiteurs. Pourtant, on ne ressentait aucune hostilité dans les rues, au contraire...

Son kebab avalé, Malko regarda à nouveau autour de lui. Que des gens normaux, en apparence. Il était tendu comme avant chaque contact. Les vrais moments dangereux.

Il entra directement dans le Bazar, tournant tout de suite à gauche pour gagner le souk des bijoux. Les allées grouillaient d'animation. Il faillit même être renversé par une moto ! De pauvres hères tirant des charrettes à bras, des portefaix croulant sous le poids de rouleaux de tissu, des femmes en grande abaya noire qui ressemblaient à des fantômes. Il commença à arpenter lentement le souk, jetant un coup d'œil à l'intérieur de chaque boutique comme le lui avait recommandé la veille l'homme à la Coccinelle verte. Arrivé au bout de l'allée, il revint sur ses pas, suivant l'autre côté.

Soudain, alors qu'il arrivait à l'extrémité et qu'il jetait un coup d'œil dans la énième boutique, son poulx grimpa. Kaveh Husseini, accoté au comptoir, face à la porte, lui souriait ! Malko continua, s'attendant à ce que l'ancien militant du Toudeh le rejoigne, mais il n'en fut rien. Il revint donc sur ses pas et s'arrêta devant la vitrine, stupéfait : la boutique était vide, à part un jeune vendeur barbu – il n'y avait jamais de vendeuses dans le Bazar. Pourtant Malko n'avait pas quitté la porte des yeux. Intrigué, il entra dans le petit magasin tout en longueur. À peine était-il à l'intérieur qu'un rideau s'écarta au fond, sur la barbe

grise de Kaveh Husseini.

Malko adressa un vague signe de tête au vendeur, traversa la boutique et se glissa à son tour derrière le rideau, découvrant un microscopique bureau, équipé d'un vieux coffre-fort. L'Iranien, debout, occupait presque tout l'espace avec sa silhouette imposante. Il tendit la main à Malko, souriant.

— Alors, vous avez de bonnes nouvelles ?

— Le principe d'une exfiltration par hélicoptère a été accepté, annonça Malko. Mais je n'ai encore aucun détail.

— Quand ?

— Je le saurai dans quelques jours.

— Il faut que ce soit un mercredi ou un lundi, annonça l'ancien militant du Toudeh.

— Pourquoi ?

— Ce sont les jours où Saïd Hajjarian se rend chez son dentiste. L'immeuble de ce dernier comporte deux sorties. Même si Hajjarian est surveillé, nous pourrions semer les agents d'Etta'alat.

— Vous voulez être exfiltré aussi ? demanda Malko, inquiet.

La CIA n'était pas une agence de voyages.

Une ombre de tristesse passa dans le regard du vieil Iranien.

— Non, je suis trop vieux et toute ma famille est ici. Ma santé n'est pas bonne. Je ne supporterais pas les émotions de ce voyage et puis, qu'est-ce que je ferais en Europe ? (Il rit.) Je préfère lutter de l'intérieur contre le régime.

C'était sincère.

Malko décida d'avancer.

— À quelle heure sont ses rendez-vous chez le dentiste ?

— Cela dépend. Il peut les fixer à sa guise.

— Il faudrait que ce soit en fin d'après-midi, suggéra Malko. Cette opération se fera vraisemblablement de nuit.

Kaveh Husseini approuva.

— Cela me paraît possible.

— Combien de temps faut-il pour sortir de Téhéran en fin de journée ?

L'ex-militant du Toudeh fit la grimace.

— Cela roule *très* mal. Pour rejoindre l'autoroute de Qom qui va vers le sud, il faut parfois une heure. Ou même plus.

— Y a-t-il des contrôles à la sortie de la ville ?

— Non, jamais. Il y a trop de véhicules. Mais plus loin, aux péages des autoroutes, cela arrive. Il y a beaucoup de policiers de la route pour contrôler la vitesse. S'ils ont des instructions spéciales, ils peuvent intercepter un véhicule. Les pasdarans possèdent aussi des hélicoptères, mais ils s'en servent peu.

— Le véhicule, justement ! enchaîna Malko, où allons-nous le

trouver ?

— Saïd Hajjarian n'en a pas, commença Kaveh Husseini, mais...

Il s'interrompit brutalement. Le timbre de la porte du magasin venait de sonner. Les deux hommes se figèrent. Malko vit l'affolement dans le regard de l'Iranien. Puis des voix de femmes leur parvinrent à travers le rideau noir. C'étaient des clientes. L'ex-militant reprit à voix basse :

— Il y a la Coccinelle de mon ami, dit-il, mais elle ne marche pas très bien...

Malko faillit s'étrangler. On pouvait aussi prendre une voiture de pompiers, pour passer inaperçu. En plus, une panne, en plein désert, au moment de l'exfiltration, pouvait tourner à la catastrophe...

— Il faut trouver une voiture sûre, dit-il. Ou en louer une.

— Cela risque d'attirer l'attention, objecta Kaveh Husseini. Je vais en emprunter une.

— Vous viendrez avec nous ?

— S'il le faut. Je suis un peu vieux, mais cela rassurera Saïd et je connais bien le pays.

— Parfait. Il faudrait que je le rencontre avant le départ.

Kaveh Husseini se rembrunit.

— Ce n'est pas une bonne idée. Saïd est très surveillé. Pour l'instant, ils ne se doutent de rien. S'ils sont alertés, ils vont redoubler de précautions et nous aurons beaucoup de mal à nous débarrasser d'eux. Vous le verrez quand il partira avec vous.

Malko demeura silencieux. Contrarié. Il allait monter une opération gigantesque pour exfiltrer un inconnu. Et si tout était une manip' ? Nouveau silence. Dans la boutique, les deux femmes discutaient avec animation. Malko ne pouvait guère en dire plus, faute d'informations.

— Très bien, conclut-il. Comment puis-je mettre au point les détails de l'opération, pour vous, dès que je serai fixé moi-même ?

— En revenant ici. Le propriétaire de la bijouterie est arménien, je connais sa famille depuis longtemps. Il n'est pas surveillé car il procure de l'alcool – de l'arak – aux policiers qui surveillent le Bazar. Hélas, il ne parle que farsi et arménien. Repassez ici, de préférence avec une femme. Laissez-lui un mot avec un jour et une heure. J'y serai comme aujourd'hui.

Malko opina et posa une dernière question.

— Vous êtes absolument sûr de l'homme qui sert d'intermédiaire avec Saïd Hajjarian ?

— Oui, assura Kaveh Husseini. Je le connais depuis trente ans. Nous avons milité ensemble. Il déteste les mollahs.

— J'espère que vous ne vous trompez pas, il y a des traîtres partout. Je vais acheter un bijou à votre ami, au cas où j'aurais été observé.

Ils attendirent que les deux femmes soient parties pour écarter le

rideau. Pour trois cent mille tomans⁽⁴⁵⁾, Malko repartit avec un bracelet filigrané, tandis que son interlocuteur disparaissait derrière le rideau. Le bureau du fond donnait grâce à un panneau coulissant dans une cour minuscule qui communiquait avec le dédale des allées du Bazar. Très excité, parce que cela lui rappelait sa vie militante du temps du Chah, Kaveh Husseini se dit qu'il ne fallait pas se faire prendre : à son âge, il ne résisterait pas à la torture.

*

**

Malko se promena un peu dans le Bazar, harcelé par les marchands de tapis. Cette affaire lui rappelait la guerre froide, avec son cortège de défecteurs, ses exfiltrations, ses manips sournoises. Il aurait pu se trouver à Moscou un quart de siècle plus tôt. Les méthodes d'Etta'alat étaient celles du KGB. Il déboucha soudain dans Khayyam Street et appela Chehab de son portable pour qu'il vienne le récupérer.

Il n'avait plus rien à faire jusqu'à son prochain contact avec l'agent du MI6.

Cela semblait presque trop facile... Sauf si les services iraniens l'avaient repéré. Mais si c'était le cas, il ne le découvrirait que trop tard.

*

**

Mostaffa Najar lut attentivement le rapport qui venait d'être déposé sur son bureau, relatant les faits et gestes de Kaveh Husseini. Rien de passionnant. Celui-ci s'était rendu à son travail à l'ambassade d'Italie. Pendant l'heure du déjeuner, il était allé dans le Bazar où les agents chargés de le surveiller avaient perdu sa trace. Mais ceux qui planquaient devant l'ambassade l'avaient vu revenir avec un gros paquet... Il avait donc tout simplement fait ses courses. Néanmoins, Mostaffa Najar décida de continuer la surveillance. C'est lui qui avait fait de Saïd Hajjarian une cible pour les Américains. Ceux-ci allaient sûrement récidiver. Or, comme il leur était quasiment impossible d'introduire des agents en Iran, ils sous-traiteraient de nouveau avec les Moudjahidin du Peuple.

Ce qui lui permettrait de décapiter une nouvelle cellule.

Satisfait, Mostaffa Najar alluma la grande télé à écran plat au fond de son bureau et s'installa sur les trois tapis superposés qui lui servaient de canapé. Il regarda une émission de Tele Farda que beaucoup d'Iraniens captaient, grâce à leurs satellites, théoriquement interdits. Mostaffa Najar y cherchait des messages cachés ou, simplement, des visages connus de gens à éliminer s'ils devenaient trop dangereux. Le ministère avait déjà liquidé des centaines d'opposants iraniens à l'étranger, et même si désormais la consigne était d'être discret, il pourrait encore obtenir une *fatwa* du Guide pour certains cas.

Mostaffa Najar était un éradicateur fanatiquement dévoué à la révolution islamique. La perspective de liquider quelques traîtres de plus le faisait saliver à l'avance.

*

**

Malko s'apprêtait à dîner seul une fois de plus, quand son téléphone sonna. C'était Yasmine Misaq. Onctueuse.

— Je ne vous dérange pas ? demanda-t-elle.

— Pas du tout, affirma Malko. D'ailleurs, j'ai failli vous appeler hier soir, mais j'ai eu peur de vous déranger.

Yasmine Misaq poussa un gros soupir.

— C'est idiot ! J'ai passé la soirée seule. Par contre, si vous êtes libre ce soir, je voudrais vous emmener chez Bijan, qui donne une grande soirée.

— C'est avec grand plaisir, accepta Malko. Cela me changera de mes marchands de tapis.

— Parfait, je viens vous chercher à huit heures à l'hôtel.

Malko se dit qu'il avait trouvé un usage au bracelet acheté quelques heures plus tôt.

*

**

— Tous les éléments sont à l'intérieur de ce sac, annonça Ted Boteler à Jack Petticoat, son homologue du MI6, venu de l'ambassade de Grande-Bretagne lui rendre visite à Langley. Il y a un Thuraya sécurisé bloqué sur la longueur d'onde du *mission commander* de « Desert One », avec des piles de rechange, ainsi qu'une carte mentionnant le point de rendez-vous et les accès. Nous avons reproduit des photos satellite communiquées par la NASA. J'y ai joint également un pistolet avec des munitions. Pas de problème ?

— Non, affirma l'agent britannique. Ceci sera acheminé à Londres dès ce soir. Le paquet sera mis ensuite dans la *diplomatic pouch* qui part demain de Heathrow pour Téhéran, escortée par un courrier de l'ambassade.

— Pas de risque d'interception ?

Le Britannique haussa les sourcils.

— Les Iraniens ne se sont jamais encore amusés à cela. Cela créerait un incident diplomatique grave. De toute façon, y a-t-il une indication sur le destinataire ?

— Non, mais la localisation du lieu d'atterrissage de nos hélicoptères. Cela suffit.

— N'ayez crainte. Notre chef de station est un bon. Il a déjà fixé le prochain rendez-vous où il lui remettra ce que vous me donnez.

Resté seul, Ted Boteler eut une pensée pour Malko qui devait se faire un sang d'encre, et prépara ses papiers pour son prochain

meeting : il était convoqué par Porter Goss à 2 heures. Pour lui remettre le dossier sur l'homme qu'ils allaient exfiltrer d'Iran. C'était la première fois qu'ils récupéreraient un de ceux qui avaient participé à l'établissement de la République islamique... Sans parler de la réponse aux questions qu'ils se posaient sur le nucléaire. C'était le jackpot... Il chassa de son esprit les objections techniques du général Stanton : les militaires étaient toujours pessimistes. Avec quatre hélicoptères, l'opération se déroulerait sans problème.

*

**

Yasmine Misaq contemplait, stupéfaite, l'écrin que Malko lui tendait.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est pour vous. Ouvrez.

Elle obéit et poussa un cri d'admiration, se jetant aussitôt sur Malko pour l'embrasser à pleine bouche. Horrifié, le portier de l'*Esteghlal* détourna la tête. Yasmine reprit son souffle, passa le bracelet à son poignet et se tourna vers Malko, radieuse.

— Il est magnifique !

Ce n'était pourtant pas les bijoux de la Couronne... Tandis qu'ils descendaient vers le centre, l'Iranienne rayonnait de bonheur. Elle dit :

— Ici, en Iran, les hommes vous font des cadeaux *avant* de coucher avec vous, rarement après.

— Qu'est-ce que c'est que cette soirée ? demanda Malko.

— Oh, des amis proches de Bijan, des gens importants dont un haut fonctionnaire, Cyrus Gorgan. Il est responsable des forces de police et de sécurité au ministère de l'Intérieur.

— Il est pour les mollahs ?

— Non, il a survécu à l'ancien régime et travaille pour son pays, en essayant de freiner les mauvaises initiatives.

Quand ils débarquèrent dans la villa de Bijan Abidar, une cinquantaine d'invités se pressaient dans le patio et les pièces de réception, se goinfrant consciencieusement de caviar et de pistaches fraîches. Les bouteilles alignées sur le bar auraient donné des boutons aux mollahs... Le maître de maison était en train de déboucher une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs qui n'était sûrement pas arrivée en Iran sur un tapis volant. Trois autres, vides, témoignaient de la soif des invités. La vodka, le gin, la tequila et le Defender « 5 ans d'âge » complétaient l'offre.

On s'entendait à peine parler, à cause de la musique pop crachée par les haut-parleurs dans le salon. En voyant Yasmine et Malko, Bijan Abidar posa sa bouteille et vint vers eux. Après un accueil chaleureux, il les entraîna vers un homme qui se tenait un peu à l'écart, sirotant un whisky. Bien habillé, des lunettes à monture d'écaille, des cheveux très

noirs rejetés en arrière.

— Je vous présente Cyrus Gorgan, annonça le maître de maison. Un de mes plus vieux amis. Si vous avez une contravention, c'est à lui qu'il faut vous adresser.

Cyrus Gorgan entraîna Malko dans le patio, lui posant des questions sur l'Europe.

Autour d'eux, c'était une volière. Toutes les femmes avaient abandonné leur « déguisement » islamique et arboraient des tenues occidentales, souvent très sexy. Comme Yasmine, moulée dans une robe de stretch rouge...

Du coin de l'œil, Malko repéra Azar, perdue dans la foule, en pull jaune canari, mini de cuir noir et bottes... Le rêve impossible du mollah dévot.

Cyrus Gorgan semblait beaucoup s'intéresser à lui, remarqua Malko, sur ses gardes. Quel lien avait-il vraiment avec le régime ?

*

**

Il était plus de minuit et la plupart des invités étaient partis.

Azar s'était volatilisée et Yasmine, qui avait légèrement abusé du Taittinger, ne quittait pas Malko d'une semelle. Cyrus Gorgan venait de partir, après avoir laissé son téléphone à Malko.

— On y va ? souffla Yasmine à Malko. Je crois que Bijan a envie qu'on le laisse en paix...

— Pourquoi ?

— Azar. Elle doit l'attendre en haut.

Ils prirent congé du maître de maison et, à peine dans la BMW, Yasmine posa une main possessive sur Malko. Tout en conduisant à toute vitesse sur le Chamran Expressway, elle ne cessa de le caresser à travers l'alpaga. Visiblement, elle avait très envie de le remercier pour le bracelet.

*

**

Encore fiché dans les reins de Yasmine, allongée à plat ventre sur le lit, Malko récupérait. L'Iranienne était une créature de feu ou n'avait pas fait l'amour depuis très longtemps... Lorsqu'il l'avait sodomisée, elle s'était prêtée au jeu avec une passion dénotant une longue habitude.

— Il va falloir que je rentre à l'hôtel.

Yasmine tourna la tête.

— Tu ne restes pas ?

Malko allait répondre lorsque des éclats de voix montèrent de la rue. D'abord celle d'une fille, visiblement très énervée, puis des voix d'hommes. Inattendu à cette heure tardive. Malko s'arracha de Yasmine, pour lui permettre de gagner la fenêtre et de se glisser sur le

balcon. L'Irانيenne observa la rue et regagna le lit, dégoûtée.

— Ce sont encore des *bassidjis* qui harcèlent un couple. Ils ont dû boire de l'alcool. Il y avait un mariage, un peu plus loin. Il vaut mieux attendre pour sortir, sinon, ils risquent de t'ennuyer aussi.

— Mais je suis étranger, objecta Malko.

Yasmine secoua la tête.

— Ils ont tous les pouvoirs. Ils n'obéissent qu'aux pasdarans.

CHAPITRE X

Reza Farmayan avait beaucoup bu. C'était le mariage de son cousin, Imam, et l'alcool avait coulé à flots. Sa copine, Farah, avait presque autant bu, et, en plus, avalé deux pilules d'ecstasy. Lorsqu'ils avaient quitté la villa de son cousin, ils n'avaient tous deux qu'une idée : arriver le plus vite possible au studio que leur prêtait un ami parti à Tabriz, et faire l'amour tranquillement.

Ils descendaient Shahid Baheshti Street lorsqu'une motocyclette doubla leur vieille Peykan – celle de son père – et se mit en travers de la route. Reza Farmayan dut freiner brusquement pour ne pas la renverser.

— Des *bassidjis* ! grinça-t-il. Tu as de l'argent ?

— 1 000 tomans, fit la jeune femme, dis-leur d'aller se faire foutre.

— Merde ! Moi, j'en ai 2 000 seulement.

Il baissa sa vitre. Un des deux *bassidjis*, la chemise sur le pantalon, s'approcha. Les joues creuses, un petit bouc maigrelet, les cheveux hérissés, les yeux enfoncés, il ressemblait au nouveau président, Mahmoud Ahmadinejad.

— D'où venez-vous ? demanda-t-il.

— D'une soirée. Un mariage.

— Tu as bu ?

— Non, répondit Reza. Seulement de la bière Efez...

Il recula pour que l'autre ne puisse pas sentir l'odeur du Defender.

— Montre-moi ton *chelasnameh* ! intima le *bassidj*.

La pièce d'identité, faisant aussi office de livret de famille, que tout Iranien devait avoir avec lui. Reza Farmayan tendit le sien. Le *bassidj* le regarda et releva la tête, désignant Farah.

— Et le sien ?

En grommelant, elle sortit le document de son sac et le tendit à son tour. Le jeune barbu compara les deux documents et la foudroya du regard.

— Vous n'êtes pas mariés...

Folle de rage, Farah s'insurgea.

— On n'a pas besoin d'être mariés pour être ensemble dans une voiture, lança-t-elle, furieuse.

— À cette heure-ci ? répliqua le *bassidj*, tu devrais être accompagnée par ton frère. C'est le milieu de la nuit.

Reza sentit que les choses dégénéraient. D'un ton conciliant, il dit :

— Écoute, frère, il est tard, nous sommes fatigués et nous ne faisons rien de mal. Je la raccompagne parce qu'il n'y a pas de taxi dans le coin.

Soudain, le second *bassidj* ouvrit la portière de droite et lança à Farah :

— Descends !

Comme elle ne bougeait pas, il la tira par le bras et elle se mit à hurler et à l'injurier.

— Vous êtes des pervers, des refoulés ! Allez donc prier dans vos mosquées.

Fou de rage, le jeune *bassidj* souleva sa chemise et tira un pistolet glissé dans la ceinture de son jean.

— Descends, chienne ! lança-t-il. Tu insultes la révolution et la vertu.

Terrifiée, Farah glissa dehors. Dans ce coin désert, personne ne pouvait leur venir en aide. Le *bassidj* au pistolet la traîna devant la voiture, pour la placer dans le faisceau lumineux des phares.

— Ton *roussari*⁽⁴⁶⁾ laisse voir tous tes cheveux, lança-t-il. Tu es indécente. Le Président a dit que la vertu devait régner à Téhéran.

— Ton président est un hypocrite ! rétorqua Farah. Je suis une bonne musulmane.

Reza sortit à son tour de la voiture et prit à part le premier *bassidj*.

— Écoute, fit-il, je suis le neveu du docteur Ayman Daneschou. Tu sais qui c'est ?

— Non.

— C'est un grand savant. Il travaille pour le programme nucléaire de notre pays. Le Guide l'apprécie beaucoup.

Troublé, le jeune *bassidj* bredouilla une réponse indistincte. Il aurait bien laissé tomber, mais son camarade lança tout à coup à Farah :

— Mais tu es maquillée comme une putain !

Effectivement, elle avait beaucoup de noir autour des yeux et sa grosse bouche était soulignée par un rouge à lèvres agressif. Exaspérée, elle lui lança un regard noir.

— Je ne suis pas une putain ! Je suis une femme. Comme celles qui te font peur. Vous êtes tous des impuissants, chez les *bassidjis* !

— Farah, cria Reza, tais-toi !

Ivre de rage, le *bassidj* insulté rentra son pistolet dans son jean et sortit de sa poche un petit flacon. Farah n'eut pas le temps de s'écarter : il lui jeta le contenu en plein visage avant de regagner sa moto et de l'enfourcher. Les hurlements de la jeune femme ébranlèrent le silence de la nuit. Elle avait l'impression que son visage était en feu, ne voyait plus de l'œil droit. Une sorte de fumée nauséabonde s'élevait

de sa peau. Le *bassidj* lui avait jeté du vitriol. Jadis pratique courante, c'était devenu plus rare. Pliée en deux, Farah hurlait à la mort, se griffant le visage.

Le second *bassidj* sauta à son tour sur la moto 125 et l'engin dévala la rue en pente.

Horrifié, Reza Farmayan réussit à faire remonter sa fiancée dans la voiture et démarra, maudissant les *bassidjis* et ceux qui les manipulaient : les ayatollahs fous de la révolution islamique.

À côté de lui, Farah, recroquevillée, hurlait et pleurait.

— On va à l'hôpital ! lança-t-il.

— Je suis défigurée ! gémit la jeune femme. Ces salauds m'ont défigurée !

Sans répondre, Reza Farmayan dévala la grande avenue, la haine au cœur. Il connaissait l'effet du vitriol sur un visage de femme. La vie de Farah était fichue. Et, en plus, il ne pouvait se plaindre à personne. D'abord, les *bassidjis* étaient tout-puissants, représentant l'aile dure de la révolution islamique. Ensuite, il n'avait pas pu identifier ses agresseurs. Plusieurs dizaines d'entre eux patrouillaient dans Téhéran, tous les soirs.

*

**

Malko comptait les heures, furieux de ne pouvoir avancer le rendez-vous avec Malcolm Mc Laughlin. Chaque jour passé à Téhéran multipliait les risques de se faire repérer. Il avait beau passer le maximum de temps avec Ali Ghorroob, n'importe quel impondérable pouvait dévoiler sa véritable identité. Sans compter ceux qui, comme Yasmine Misaq, *savaient*.

Encore vingt-quatre heures avant le rendez-vous au Friday Bazar.

*

**

Les quatre Super-Stallion étaient garés dans le hangar avant du *Bataan*, à l'écart de plusieurs Blackhawk. Depuis cinq jours, les mécaniciens vérifiaient tout ce qu'il était possible de vérifier, changeaient certaines pièces et aménageaient deux des appareils en réservoirs de kérosène volants, grâce à des nourrices en caoutchouc noir. Aucun des mécaniciens ne connaissait la nature de leur mission, mais comme on leur avait demandé de vérifier particulièrement les filtres à air, ils pensaient évidemment à l'Irak ou à l'Arabie Saoudite.

Pas à l'Iran.

Cela faisait un quart de siècle que personne n'avait volé au-dessus de ce pays.

Le lieutenant de vaisseau Matt Freeman, responsable de la mission, termina son inspection et remonta dans la *situation room*, où se trouvaient les autres pilotes. Chaque équipage comptait quatre

membres. Tous s'entraînaient sur des cartes de l'Iran plusieurs heures par jour, étudiant également les photos satellite météo. Il y avait souvent dans cette région des tempêtes de sable brutales, extrêmement dangereuses. Or, leur mission exigeait de voler au ras du sol et, en plus, de nuit. Le lieutenant de vaisseau émergea sur le pont, balayé par un vent violent. Bien que le *Bataan* ne se trouvât qu'à 60 milles de la côte iranienne, celle-ci était invisible. Évidemment, des radars iraniens suivaient la course du *Bataan*. Cependant, sa présence ne les inquiétait pas : ils savaient qu'il était chargé de surveiller l'entrée du détroit d'Ormouz. Parfois, des patrouilleurs iraniens croisaient sa route. Comme le décollage des hélicoptères aurait lieu de nuit, le risque de repérage était faible. D'ailleurs, le *Bataan* faisait fréquemment voler ses hélicoptères.

Le lieutenant de vaisseau regarda vers le nord, l'estomac serré. Il n'aimait pas cette mission, trop vite préparée, dans un terrain complètement inconnu, avec des paramètres qu'il ne maîtrisait pas. Pour que la Maison Blanche l'ait exigée, en dépit des risques, il fallait que ce soit de première importance.

*

**

Malko regarda le soleil qui remplissait la chambre, éblouissant. Il avait mal dormi, tendu par l'anxiété. Enfin, c'était vendredi, le jour du rendez-vous avec Malcolm Mc Laughlin, l'agent du MI6 qui allait lui donner tous les éléments de l'exfiltration organisée pour Saïd Hajjarian et lui.

Si tout se passait bien, dans quelques jours, il aurait quitté l'Iran.

Comme le vendredi précédent, il avait prévu de se faire conduire au Friday Bazar par Chehab vers onze heures et d'y rester jusqu'à sa jonction avec le Britannique.

Le téléphone sonna, expédiant un jet d'adrénaline dans ses artères.

— C'est moi ! annonça la voix cristalline d'Azar.

Malko, en dépit de sa tension, ne put s'empêcher d'éprouver un petit pincement agréable à l'estomac. Le charme sulfureux de la Lolita iranienne ne le laissait pas indifférent, même si Yasmine Misaq apaisait amplement sa libido.

— Quel bon vent vous amène ? demanda-t-il.

— Je suis à Darakieh avec des amis, expliqua Azar. Nous y allons tous les vendredis, grignoter quelque chose en fumant le narghileh. Vous voulez vous joindre à nous ?

— Pour l'instant, j'ai un rendez-vous en ville, dit-il, mais je peux vous rappeler plus tard.

— *Baleh, baleh*, à tout à l'heure.

Il raccrocha. Si tendu par son rendez-vous qu'il était incapable de prendre un *breakfast*.

Reza Farmayan sorti de l'hôpital Arad et traversa la rue Samayyeh pour aller prendre un thé en face dans un bouiboui, bourré ce jour férié, où les familles des malades venaient se réconforter. Il avait envie de pleurer. Le visage de la ravissante Farah n'était plus qu'un magma de pustules sanguinolentes. Jamais elle ne retrouverait l'œil droit. La chair, rongée par le vitriol, s'était recroquevillée, arrondissant l'arcade sourcilière comme un œil d'oiseau.

Heureusement, il n'y avait pas de miroir dans la chambre de la jeune fille et il avait pu lui mentir, la rassurer, jurant que dans quelques semaines, tout serait rentré dans l'ordre. Mais il avait un mal fou à la fixer en face, à lui sourire. Il devait mettre toutes ses forces à imaginer le visage qu'il ne retrouverait jamais. Une abominable petite pensée se faufilait dans sa tête, qu'il repoussait encore mais qui revenait inlassablement : pourrait-il épouser une femme défigurée, lui, si amateur de jolies filles ? Sans parler de la marque d'infamie sociale. Celles auxquelles s'attaquaient les *bassidjis* étaient rejetées par les bien-pensants.

Il termina son thé rouge et arrêta un taxi. Il devait absolument voir son oncle, Ayman Daneschou. Celui-ci, souffrant, était chez lui, dans sa villa de la rue Negar, près de Vanak Maidaneh. Il monta dans le taxi et dut expliquer au chauffeur analphabète comment rattraper le Naviazan Expressway pour rejoindre Vanak Maidaneh. Tout le long du trajet, il rumina sa douleur. Dévasté !

De la rue, on avait une vue magnifique sur les montagnes. Dès que le taxi s'arrêta devant la maison, deux policiers en faction s'approchèrent et lui intimèrent l'ordre de repartir. Installés dans des guérites sur le trottoir, ils veillaient jour et nuit sur Ayman Daneschou, cheville ouvrière du programme nucléaire militaire iranien.

Un des hommes les plus utiles au régime, qui le choyait. Reza Farmayan dut montrer ses papiers, expliquer qui il était et, par téléphone, ils vérifièrent qu'il était bien attendu. Puis, après avoir été fouillé, il fut admis dans le jardin où un autre soldat le conduisit jusqu'au bureau de son oncle. Un homme très maigre, aux cheveux encore d'un noir de jais, avec des yeux jaunes enfoncés. Il se leva et étreignit son neveu préféré.

— Comment va-t-elle ?

Reza Farmayan éclata en sanglots.

— C'est horrible ! Je n'arrive même pas à la regarder. J'ai parlé au médecin. Il tentera de lui faire des greffes de peau, mais elle est défigurée à vie. Il faut punir ces salauds !

Ayman Daneschou le fit asseoir, s'installa à côté de lui, lui servit du thé et dit avec douceur :

— J'en ai parlé avec le nouveau ministre d'Etta'alat. Il a fait une enquête, mais même lui ne peut pas sanctionner les *bassidjis*. Ils dépendent directement du Guide. Tout ce qu'on peut faire, éventuellement, c'est identifier ceux qui se trouvaient dans ce quartier ce soir-là. Mais ils n'auront aucune sanction.

— Je les tuerai ! jura le jeune homme.

Son oncle ne le contredit pas : il comprenait parfaitement sa réaction. Formé à l'étranger, il avait vécu en France, en Allemagne, au Canada. Il était révolté par le côté rétrograde, aveuglement répressif, de ce régime qu'il servait. Le Guide le recevait régulièrement et le félicitait de ses travaux, mais il était impossible d'aborder ce sujet avec lui. De même, il avait de nombreux contacts avec les dirigeants des pasdarans dont il dépendait administrativement, mais ils ne l'auraient même pas écouté. Ils étaient au régime islamique ce que les SS étaient au régime nazi. Fanatiques, frustes, orgueilleux. Ils méprisaient le monde entier et se moquait de l'opinion internationale.

— Reste déjeuner avec moi, proposa-t-il à son neveu. Je vais lui trouver un bon chirurgien. S'il le faut, on l'enverra se faire opérer à l'étranger. Aux États-Unis, ils font des miracles avec les brûlés. À Lyon, en France, aussi.

Reza Farmayan secoua la tête avec tristesse.

— Oncle, il n'y a pas de miracle. Plus jamais elle ne sera belle.

Ayman Daneschou ne lui répondit pas, sachant qu'il avait raison. Brutalement, il prit conscience que le régime qu'il servait était abominable.

*

**

Presque toutes les boutiques de Jomhuri étaient fermées en ce jour férié, mais les taxis et les voitures déposaient sans arrêt un flot de visiteurs devant le Friday Bazar. Malko se mêla à eux et gagna la rampe menant aux deux étages de brocante. C'était plein d'expats et il passait totalement inaperçu.

Comme la semaine précédente, il commença à déambuler dans les allées à l'atmosphère poussiéreuse. Il était au deuxième étage, en train de se dégager d'un bouchon d'acheteuses, quand une voix fit derrière lui en anglais :

— Trouvez-vous votre bonheur ?

Malcolm Mc Laughlin était presque collé à lui par la bousculade, sa femme et ses enfants les isolant du reste de la foule.

— Vous avez du nouveau ? interrogea Malko.

— Oui, les choses se mettent en place. La décision finale vous appartient. J'ai reçu quelque chose pour vous. Tout ce qui est nécessaire. Allez demain, vers midi, au musée d'Art contemporain, dans Kargar Street North. Tout près de la place Engelab. On y expose

en ce moment des tableaux achetés par Farah Diba. Prenez un sac de blanchisserie de votre hôtel et mettez-y des journaux ou des magazines. Vous croiserez là-bas une personne porteuse d'un sac identique. Faites l'échange.

Il reculait déjà.

— Je vous revois quand ? souffla Malko.

— Ceci est notre dernier contact, répondit le Britannique. Tout ce dont vous avez besoin est dans le sac. *Good luck !*

Il s'éloignait déjà dans l'allée, tenant une de ses filles par la main. Malko, perturbé, repartit vers la rampe de sortie. Désormais, il était vraiment seul.

Il se retrouva dans Jomhuri Islami, un peu désorienté, et repensa à Azar. Mais il n'avait pas la moindre envie de se retrouver avec ses copains iraniens. Il eut soudain une idée. Azar ferait une parfaite couverture pour sa visite au musée. Il la rappela.

— Alors, vous venez ? lança-t-elle. Ici, il fait beau et on fume le narghileh.

D'après sa voix, il ne devait pas y avoir que du tabac dedans...

— Pas aujourd'hui, dit Malko. Mais nous pourrions nous voir demain.

— Où ?

— Je vais à l'ambassade d'Arménie. Il y a un parc juste en face. Vers midi. Vous connaissez ?

Azar pouffa.

— Bien sûr. C'est le rendez-vous de tous les homos...

En Iran, l'homosexualité était, en principe, punie de mort. Pourtant, si les gays étaient officiellement traqués, on les tolérait, à condition qu'ils ne s'affichent pas trop. Sauf dans les villages où on les brûlait vifs. Quant aux lesbiennes, les ayatollahs niaient tranquillement leur existence. Plus que jamais, l'islam était engoncé dans des tabous d'un autre âge, allégrement contournés, mais dans la clandestinité.

— Bien, conclut Malko. Alors, à demain.

Il allait raccrocher quand Azar demanda brusquement :

— C'est vous qui avez offert un bracelet à Yasmine ?

Surpris, Malko répliqua :

— Pourquoi aurais-je acheté un bracelet à Yasmine ?

— Parce que vous couchez avec elle et que je ne lui ai jamais vu ce bracelet. D'ailleurs, il est très beau, j'aimerais bien avoir le même. Tchao ! À demain.

Au moins, c'était direct. Il n'y avait plus d'enfants.

*

**

Une fois de plus, Malko avait mal dormi. Désormais, il était dans la zone rouge, là où la moindre erreur l'amènerait à la prison d'Evin, ou

pire. La veille au soir, il avait fait une orgie de kebab chez Ali Ghorroob, enfin libre.

Il acheva de bourrer un sac de blanchisserie siglé *Esteghlal* de journaux et de magazines et descendit. Comme tous les matins, Chehab attendait sur la banquette en face de la réception.

— On va à l'ambassade d'Arménie, dit Malko.

C'était samedi et la circulation était de nouveau effroyable. Il se traînèrent dans Valiasr après avoir quitté l'expressway. Malko se fit déposer devant l'ambassade arménienne et traversa le square vierge de tout homo, à la recherche d'Azar.

Il la trouva, assise sur un bac, en face du Théâtre de la Ville, en train de lire *Abshar*, le quotidien de la municipalité de Téhéran, plein de petites annonces. Même affublée de son *hijab*, elle était ravissante, avec son regard angélique et sa bouche sensuelle. Seule note féminine dans son accoutrement islamique : des escarpins à talons aiguilles. Le bas de son jean était retroussé à l'occidentale. Tout de suite, elle loucha sur le sac de plastique et demanda, mi-figue mi-raisin :

— C'est un cadeau pour moi ?

Décidément, elle avait de la suite dans les idées.

Malko sourit.

— Non, des livres et des journaux que je porte à mon ami Ali Ghorroob. Mais je ne vous oublie pas. Je voudrais aller visiter le musée d'Art contemporain. Il paraît qu'on y expose de beaux tableaux.

— Ah oui, confirma mollement Azar, ceux que Farah Diba avait achetés.

Le musée ne semblait pas l'enthousiasmer, mais ils traversèrent l'avenue Engelab pour gagner le parc Laleh.

Malko était tendu. Il ne put s'empêcher de se retourner sur le square vide. Il paya 1 000 tomans pour les deux entrées. Cela ressemblait à n'importe quel musée, avec des banquettes confortables où étaient affalés des étudiants de l'université voisine. Des gardiennes en *hijab*, assises sur des bancs, contemplaient d'un œil bovin les rares visiteurs... Les tableaux impressionnistes étaient magnifiques, mais Azar s'en moquait royalement, de toute évidence.

Malko ne s'y intéressait guère plus, mais pour d'autres raisons. Enfin, dans la troisième salle consacrée aux miniatures, il aperçut une jeune femme rousse, avec des lunettes, qui se reposait sur un banc, au milieu de la salle. Un sac de plastique blanc sans aucune inscription était posé à ses pieds. Il allait détourner le regard quand il distingua deux poignées. Le sac blanc contenait un second sac !

Immédiatement, il sut que c'était ce qu'il attendait. Son regard croisa celui de l'inconnue rousse qui lui sourit. La salle était vide.

Azar, visiblement pressée d'en finir, était déjà passée dans la salle suivante. Malko s'approcha du banc et, d'un geste naturel, posa son sac

à côté de l'autre. Puis, il referma les doigts autour des poignées du second sac et tira.

C'était lourd mais un second sac rigoureusement identique au sien émergea du premier. Il s'éloigna avec, laissant le sien à la rousse, et rejoignit Azar, le pouls à 200. Il était presque à sa hauteur lorsqu'une gardienne pointa le doigt sur son sac et lui lança quelques mots en farsi, d'une voix rugueuse.

Malko sentit son sang se transformer en plomb.

CHAPITRE XI

La gardienne du musée s'était levée et, l'air mauvais, désignait du doigt le sac remis par l'agent du MI6. Malko aperçut le dos d'Azar, dans la salle voisine, et l'appela. Elle revint aussitôt sur ses pas.

— Cette femme veut me dire quelque chose, dit Malko.

Il y eut une brève conversation en farsi et Azar précisa :

— Elle dit que c'est interdit d'apporter des sacs, il faut les laisser au vestiaire.

— Je ne le savais pas, répondit Malko, dissimulant son soulagement. De toute façon, nous partons...

Il ne respira vraiment qu'une fois dehors. Azar lui jeta un regard en coin.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle était visiblement satisfaite d'avoir terminé la visite, mais pas pour les mêmes raisons que Malko... Celui-ci sourit.

— Les boutiques du Bazar sont ouvertes le vendredi ?

— Certaines. Pourquoi ?

— Si le souk des bijoux est ouvert, nous irons acheter votre cadeau...

Et faire d'une pierre deux coups. Le rendez-vous avec Kaveh Husseini allait pendre un peu de temps, donc il n'y avait pas une minute à perdre.

Le visage d'Azar s'illumina.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. J'ai faim, on va d'abord aller déjeuner.

— Il y a un très bon restauraut dans Khayyam Street, le *Khayyam*. C'est près du Bazar.

— Va pour le *Khayyam*, conclut Malko.

Cinq minutes plus tard, ils y étaient. C'était un des plus anciens restaurants de Téhéran, vieux de trois siècles. Jadis, il faisait partie du Bazar, mais le percement de Khayyam Street l'en avait séparé. Il restait un décor somptueux de mosaïques, d'arches, une ambiance orientale et des larges banquettes recouvertes de tapis où on pouvait manger et fumer en même temps le narghileh. Au moment de sortir de la 405, Malko hésita. Se rendre au restaurant avec le sac eût semblé bizarre. Mais c'était de la dynamite... Tant pis, il l'abandonna sur le plancher. Pourvu que Chehab ne soit pas curieux...

Azar gagna aussitôt l'étage inférieur, là où se trouvaient les

banquettes autour de ce qui aurait pu être une piste de danse dans un autre pays. Une douce musique orientale baignait les deux salles, presque vides. Azar interpella le garçon qui revint avec un narghileh et les menus. Toujours les mêmes : toute la gamme des kebabs, des salades, des aubergines. L'Iranienne commanda des kebabs, ouvrit son sac et en sortit une boulette noirâtre qu'elle glissa dans le foyer du narghileh.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle baissa la voix.

— De l'opium... Mais il ne faut pas le dire, je risque cinq ans de prison.

— Cela dégage une odeur particulière, remarqua Malko.

Azar aspira avidement sa première bouffée et laissa tomber :

— Personne ne dénonce, sauf les mouchards professionnels. Ici, c'est fréquenté surtout par les *bazari*. Ce sont des gens sûrs. Vous en voulez ?

*

**

Azar avait passé au moins autant de temps à tirer sur son narghileh qu'à picorer du kebab. Les yeux mi-clos, elle semblait dans un état second, allongée sensuellement sur le côté, comme une odalisque. Elle avait déboutonné son manteau islamique, découvrant un jean et un pull tout aussi moulant. Malko laissa, comme d'habitude, un énorme paquet de billets verts de 10 000 rials à l'effigie de Khomeyni. Malgré les 20 % d'inflation, le régime n'avait jamais fait de réformes monétaires. Il fallait simplement des tas de plus en plus épais pour payer la moindre chose...

Le restaurant empestait l'opium, mais les rares clients se semblaient pas s'en apercevoir... Dans la voiture, Malko poussa un soupir de soulagement : le sac, enfoncé sous le siège, n'avait pas bougé.

En farsi, Azar donna un ordre à Chehab.

— On va chez les bijoutiers, précisa-t-elle.

Il les arrêta un kilomètre plus loin. La plupart des boutiques du Bazar étaient fermées, mais le souk des bijoux brillait de tous ses néons. Azar se comportait comme un enfant dans une pâtisserie. Finalement, sa présence était une bénédiction. Quoi de plus normal qu'un homme qui offre un bijou à une femme ? Malko la suivit dans plusieurs boutiques, mais il ressortait aussitôt en faisant la moue, l'entraînant sournoisement vers celle de l'Arménien. Et là, miracle, Azar poussa une exclamation extasiée devant un bracelet exposé dans la vitrine.

— Regardez ! C'est celui de Yasmine !

Malko avait déjà poussé la porte de la boutique et échangé un regard avec le jeune Arménien. Azar expliqua en farsi ce qu'elle voulait et,

pendant qu'elle essayait le bracelet, Malko griffonna rapidement sur une carte du magasin : « Samedi, douze heures. » Discrètement, le vendeur posa la main sur la carte et l'escamota. Euphorique, Malko croisa le regard ravi d'Azar, son bracelet au poignet.

— Il vous va très bien, dit Malko.

Il discuta le prix pour la forme, en se servant de la calculette, et marchanda à 300 000 tomans. Désormais, il n'avait plus qu'une idée : se débarrasser d'Azar pour inspecter le contenu du sac.

— *You are so nice !* dit-elle à voix basse en sortant de la boutique.

— Que voulez-vous faire ? demanda-t-il. Vous allez à l'université ?

— Non, je vais rentrer chez ma mère. Nous pourrions boire un verre, elle n'est pas là.

— Donnez l'adresse à Chehab.

Ce qu'elle fit, puis, lorgnant sur le sac à ses pieds, elle demanda :

— Vous ne donnez pas ce sac à votre ami, nous sommes tout près ?

— Non, Chehab le lui donnera ce soir.

Tandis qu'il grimpait le Chamran Expressway, Azar ne cessa de contempler son bracelet. Il leur fallut presque une heure pour arriver à Darakieh. Azar se jeta presque hors de la voiture et Malko dut bien la suivre... À peine dans l'ascenseur, elle arracha littéralement son foulard et secoua ses longs cheveux noirs.

L'appartement sentait le jasmin, les rideaux étaient tirés. Azar défit son manteau avec une sorte de rage et fonda vers le bar, y prenant une bouteille de vodka et remplissant deux verres. Elle vida le sien d'un trait.

Puis elle s'éclipsa, lançant à Malko :

— Je reviens !

Celui-ci, tendu, ne cessait de penser au précieux sac sous le siège de la 405. Un grincement lui fit lever la tête. Azar était de retour. Le bracelet d'or scintillait à son poignet et elle avait ses escarpins à talons aiguilles. À part cela, elle ne portait rigoureusement rien sur sa peau ambrée. Son expression était toujours aussi angélique.

*

**

Sans un mot, la jeune femme avança jusqu'au canapé, une drôle de lueur dans ses yeux sombres. Le triangle noir de son ventre s'appuya contre le visage de Malko, et, de sa voix de petite fille, elle murmura :

— *Merci.*

Le mot farsi pour *thank you*.

Elle le tira hors du canapé, noua ses bras sur sa nuque et une langue rose et aiguë jaillit de sa bouche, écartant les lèvres de Malko. Elle commença ensuite un lent balancement des hanches, une sorte de frotté-collé d'une efficacité redoutable. Pas de dialogue inutile. Méthodiquement, elle arracha ses vêtements à Malko. Quand il fut nu,

elle prit à pleine main sa tige dressée, la caressa rapidement et se laissa tomber à plat dos sur le canapé de cuir noir de sa mère, la jambe gauche sur le dossier, la droite repliée, le pied posé à terre, le ventre nu, totalement offerte. Malko s'enfonça en elle d'un seul élan. Les cuisses largement écartées, Azar le reçut avec un râle profond, l'air toujours aussi angélique, mais son sexe, onctueux comme du miel, montrait qu'elle ne faisait pas semblant. Malko se mit à la prendre lentement, se retirant presque entièrement pour la pilonner de tout son poids. Ses ongles griffant ses flancs, Azar bougeait sous lui, la bouche entrouverte sur une respiration haletante.

Quand elle sentit Malko exploser, elle planta ses ongles dans ses reins, exhalant un cri bref. Puis ses yeux se rouvrirent : de nouveau, elle avait retrouvé son expression innocente, l'épieu de Malko pourtant encore fiché jusqu'à la garde dans son ventre. Elle annonça d'une voix sage :

— Ma mère va bientôt rentrer de son yoga.

*

**

Malko allait monter dans la 405 quand une Mercedes s'arrêta devant la Peugeot. Shahin Bakravan en sortit et son regard croisa celui de Malko. *Très* surpris. Il s'empessa de prendre les devants.

— Je viens de raccompagner votre amie Yasmine, prétendit-il.

— Venez donc prendre un thé à la maison, je vous ai à peine vu l'autre soir, proposa-t-elle.

— J'ai malheureusement un rendez-vous, s'excusa Malko, mais je vous appelle.

Il eut du mal à ne pas ouvrir le sac avant d'arriver à l'hôtel. Dès qu'il fut dans sa chambre, après avoir mis le verrou, il en étala le contenu sur le lit. D'abord deux paquets entourés de plastique noir, accompagnés d'une enveloppe marron cachetée de cire et fermée par du Scotch. Il ouvrit le premier paquet : il contenait un pistolet automatique Glock 9 mm et trois chargeurs. Dans le second, il y avait un Thuraya avec une batterie de rechange.

Enfin un moyen de communication ! Mais dès qu'il s'en servirait, il pourrait être repéré par les services iraniens... Il ouvrit l'enveloppe avec un coupe-papier. Elle contenait plusieurs documents.

D'abord, une carte du centre de l'Iran, englobant une zone allant de Téhéran à Yazd, en passant par Qom, Kachan, Natanz. Les routes étaient soulignées en rouge, le chemin de fer en noir. Une ligne jaune partait de Téhéran, suivant d'abord le freeway de Qom, puis s'incurvait vers l'est, par une piste marquée en pointillés jusqu'à un point matérialisé par ses coordonnées géographiques et deux noms : Posht-Badam et Désert One. Grâce au Thuraya qui affichait la position géographique, Malko pourrait vérifier s'il se trouvait bien là où il

fallait. Les distances étaient exprimées en miles et en kilomètres, à partir de Téhéran. Jusqu'à Désert One, cela faisait 467 kilomètres.

Le second document était le manuel d'utilisation du Thuraya. D'abord, il était précisé qu'il était sécurisé, donc ses communications ne pouvaient être interceptées, et étaient seulement compréhensibles par un correspondant possédant le même code. Suivait une liste de quatre numéros, avec leur explication.

D'abord celui du Thuraya : 8821650682505. Puis trois numéros à utiliser indistinctement pour correspondre avec ses sauveteurs.

Une autre page décrivait le plan de l'exfiltration. D'abord l'identification de Malko : il était « Esquire ». La *mission command* était « Sunflower » jointe par un des trois numéros. Pour la déclencher, « Esquire » devait envoyer du Thuraya le signal SOS. Il devait donc entrer dans l'appareil le troisième numéro de la liste. Ensuite, il n'aurait plus qu'à appuyer sur la touche SOS, en bas à droite du cadran, et attendre que le numéro soit accroché, puis couper la communication sans parler. Ce signal devrait être envoyé entre 9 heures et 18 heures, *la veille* du jour prévu pour l'exfiltration. Le lendemain, Malko devait se trouver à minuit au lieu de récupération, Désert One. Une fois l'appel lancé, impossible de revenir en arrière. Les hélicoptères seraient partis. On ne précisait pas d'où.

Les dernières lignes étaient plus inquiétantes : en principe, Malko ne recevrait aucun message avant la jonction. Cependant, à partir de 8 heures P.M. le jour de l'opération, il devait laisser son Thuraya ouvert. Au cas où... Les sauveteurs attendraient une heure à Désert One puis redécolleraient si Malko n'était pas au rendez-vous à 1 heure A.M.

Il regarda les papiers étalés sur le lit, mesurant la complexité d'une telle exfiltration. Le manque de communications compliquait encore les choses... Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête. 460 kilomètres, il fallait compter six heures de route. Plus la sortie de Téhéran. La première partie du trajet se ferait de jour, mais la plus importante de nuit. Et sur une piste peu fréquentée. Malko connaissait l'Iran : le balisage n'était pas la spécialité des Iraniens... Évidemment, s'il se perdait, les gens de « Sunflower » pourraient le localiser grâce au GPS, et le remettre sur la bonne voie. Mais les Iraniens connaîtraient aussi sa position, même s'ils ignoraient qui il était.

Tout cela était une opération d'une complexité inouïe, un véritable mouvement d'horlogerie. Le moindre grain de sable et Malko se retrouvait perdu en plein désert, en compagnie de Saïd Hajjarian, traqué par toutes les forces de sécurité iraniennes.

*

**

La nuit était tombée. Étendu sur son lit, Malko se repassait le film de l'exfiltration. Il avait relu plusieurs fois les documents et tout était

clair. Sur le papier, cela semblait facile. Seulement, pour se trouver au rendez-vous des hélicoptères, il fallait déjà fausser compagnie aux Iraniens – en principe le rendez-vous chez le dentiste suffirait – et ensuite parcourir sans encombre près de 500 kilomètres, avec tous les aléas que cela supposait.

Il avait besoin d'une voiture sûre, ce qui éliminait la Coccinelle verte. Et surtout d'un guide parlant farsi. Saïd Hajjarian pouvait-il jouer ce rôle ?

Les documents ne spécifiaient pas si ce terrain d'aviation désaffecté était surveillé, comment on y entraît, s'il y avait un village alentour... Probablement parce que les Américains l'ignoraient eux-mêmes... Il regarda le gros Glock calibre .38 posé sur le lit. Touchante attention, qui ne pouvait lui servir qu'à se suicider. S'il y avait un accroc, ce ne serait pas avec un individu isolé. Désormais, il avait un problème immédiat : dissimuler son viatique.

Pour les papiers, c'était facile : il les garderait en permanence sur lui. Impossible de les laisser dans la chambre. Le Thuraya était trop gros pour tenir dans une poche et facilement reconnaissable. Interdit en Iran. Quant au pistolet, il pouvait, à la rigueur, le glisser sous sa chemise, mais c'était risqué. Une seule solution s'imposait : les planquer hors de l'hôtel. Il pensa à Ali Ghoroob, mais abandonna tout de suite l'idée : le *bazari* poserait des questions.

Il restait une seule personne à peu près digne de confiance : Yasmine Misaq.

*

**

La jeune femme était sur répondeur. Malko, provisoirement, mit le pistolet et le Thuraya dans son attaché-case fermé à clef. Mais quiconque le soulèverait se rendrait compte de son poids inhabituel... Il aurait donné cher pour une vodka, pour se dénouer les nerfs. D'un côté, il voyait enfin le bout du tunnel, mais de l'autre, les heures jusqu'à son départ de Téhéran allaient générer un sacré flot d'adrénaline.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Ce n'était pourtant que la voix chantante de Yasmine.

— Je voulais t'inviter à dîner, proposa Malko. Y a-t-il un endroit agréable ?

L'Iranienne rit.

— Depuis longtemps, il n'y a plus rien à Téhéran. Mais nous pouvons aller chez des amis.

— Je dois faire une course pas loin de chez toi, enchaîna Malko. Je peux me faire déposer par mon chauffeur et nous partirons ensuite dans ta voiture.

— Parfait, approuva Yasmine. Je t'attends. D'ailleurs, nous resterons dans le coin.

Avant de raccrocher, Malko demanda :

— As-tu un coffre-fort chez toi ?

Condition *sine qua non* : c'eût été encore plus dangereux de laisser traîner son viatique chez l'Iranienne qu'à l'hôtel.

— Oui, fit-elle, l'air surpris. Pourquoi ?

— Je voudrais te confier quelque chose de précieux que je ne veux pas laisser à l'hôtel.

— Pas de problème.

Il remit dans le sac le pistolet avec ses chargeurs et le Thuraya, ne conservant que les documents. Soulagé. C'était la moins mauvaise solution.

*

**

Ted Boteler avait eu du mal à trouver le sommeil et s'était endormi à quatre heures du matin. Le MI6 lui avait confirmé que le paquet avait bien été remis en main propre. Donc, Malko n'avait plus qu'à donner son feu vert, grâce au signal SOS émis par le Thuraya. Ce serait si bref que les Iraniens n'auraient pas le temps de réagir.

Par contre, le général des Marines Robert Stanton avait pondu une note à l'intention de sa hiérarchie qui avait atterri sur le bureau du patron de la Division des Opérations et qui lui faisait froid dans le dos. L'officier mettait en garde le Pentagone contre un échec de l'opération « Sunflower », en raison de risques techniques qu'il se faisait un plaisir de détailler. Ted Boteler avait montré le document au directeur général Porter Goss, qui s'était contenté de remarquer, en vieux routier de l'administration :

— Il se couvre... Si c'était à ce point dangereux, il ne laisserait pas partir ses pilotes. *Don't worry*.

Ted Boteler n'en avait quand même pas dormi. Sa fonction lui interdisait d'aller sur le *Bataan*, mais il y avait délégué un de ses adjoints. Il se répéta qu'avec quatre appareils les chances de réussite étaient voisines de 100 %.

*

**

Yasmine Misaq n'avait pas encore enfilé sa tenue islamique et Malko eut un petit choc agréable en la découvrant dans une robe beige en stretch qui mettait en valeur sa lourde poitrine, son ventre plat, sa taille fine et ses longues jambes. Arrosée de parfum, elle semblait sortir des *Mille et Une Nuits*. Elle portait toujours le bracelet. Son regard se posa sur le paquet.

— C'est cela ?

— Oui, fit Malko en le lui tendant.

L'Iranienne eut une grimace comique en le soupesant.

— C'est de l'or ?

— Non.

Ils se mesurèrent du regard quelques secondes. Malko la sentait troublée. Il réalisa brutalement qu'il ne *pouvait* pas lui mentir. Les conséquences seraient trop graves pour elle en cas de problème.

— Tu n'es pas obligée de me rendre ce service, précisa-t-il. Si on découvrirait ce paquet chez toi, tu aurais de gros ennuis.

Le paquet à la main, elle le fixa avec une gravité soudaine.

— Tu peux me dire ce qu'il contient ? De toute façon, je le prendrai.

— Un pistolet et un téléphone satellite sécurisé, dit Malko.

Elle demeura silencieuse quelques instants puis dit d'une voix calme :

— Viens.

Il la suivit jusqu'à la chambre où ils avaient fait l'amour et elle ouvrit un placard, découvrant un petit coffre électronique dont elle tapa le code.

— C'est 1824, dit-elle. Au cas où je serais indisponible. Je suis la seule à connaître ce code.

Quand elle se redressa, Malko ne put s'empêcher de la prendre dans ses bras et elle s'abandonna aussitôt de tout son corps. En quelques instants, ils furent en ébullition. Malko en avait oublié la brève étreinte avec Azar quelques heures plus tôt. Finalement, il la poussa sur le lit, retroussa sa robe en stretch. Le temps de lui arracher sa culotte, il s'enfonça dans son ventre comme un soudard. Ce fut une étreinte brève et exquise.

Quand Yasmine revint de la salle de bains, remaquillée, elle dit simplement :

— Ce n'est pas seulement pour ça que je te rends service. Je ne veux rien savoir de tes activités, pour ne pas pouvoir en parler, mais sache que l'un de mes oncles a été fusillé en 1982 sur l'ordre de l'ayatollah Khomeiny.

Le compte à rebours était commencé. Son issue dépendait de tant de paramètres que Malko préférait ne pas y penser.

CHAPITRE XII

Ali Ghorroob et Malko sortirent vers deux heures du *Khayyam* où Malko avait déjeuné la veille avec Azar. Le restaurant se trouvait presque en face des bureaux du marchand de tapis. Comme toujours, celui-ci était pressé. Nerveux, il demanda à Malko :

— Chehab peut vous conduire quelque part ?

— Je crois que je vais me promener dans le Bazar.

— Chehab vous aidera à discuter les prix.

— Oh, je ne veux rien acheter, protesta Malko, juste me promener. Qu'il me retrouve à l'entrée nord, près du restaurant.

Ils se séparèrent et il plongea dans les allées animées du Bazar, en pleine activité en ce début de semaine. Arrivé au souk des bijoutiers, il ralentit. Même s'il était surveillé, ce qui était peu probable, rien d'étonnant à ce qu'il retourne dans une boutique où il avait déjà acheté des bijoux. Il passa une première fois devant la boutique, s'arrêtant en face de la porte pour que le vendeur arménien puisse le voir. Il revint ensuite sur ses pas et pénétra dans la boutique, noué par l'anxiété. Pourvu que Kaveh Husseini ait eu son message !

Ses nerfs se dénouèrent d'un coup. D'un signe de tête, le vendeur lui désigna le rideau du fond.

Kaveh Husseini l'étreignit chaleureusement et demanda :

— Vous avez du nouveau ?

— Oui, confirma Malko, on viendra nous chercher en hélicoptère sur une piste d'aérodrome désaffectée, à Posht-Badam, à environ 460 kilomètres de Téhéran, dans le désert. Vous connaissez la région ?

— Un peu. C'est un plateau désertique très peu peuplé.

— Il y a environ quatre cents kilomètres de freeway et soixante de piste, précisa Malko. Nous devons être là-bas à minuit. À quelle heure faut-il partir de Téhéran ?

Kaveh Husseini ne répondit pas tout de suite, tiraillant sur sa barbe poivre et sel, puis laissa tomber :

— Cinq heures, cinq heures et demie au plus tard.

La nuit tombant vers sept heures, ils feraient la majeure partie du trajet de nuit.

— Le rendez-vous chez le dentiste tient toujours ? interrogea Malko. Il faut absolument que ce soit un vrai rendez-vous, pris par téléphone. Au cas où il serait écouté.

— Ça le sera.

— Nous sommes samedi, constata Malko. Quand pouvons-nous prévoir le départ ? Au plus tôt ? Je dois avertir la veille.

— Lundi.

— C'est vous qui allez prévenir Saïd Hajjarian ?

— Non, c'est mon ami Safir.

— Quelle est l'adresse de ce dentiste ?

— Au 28 de la rue Behjati, qui donne dans l'avenue Pirouzi, pas loin de Shohada Maidaneh. Pour atteindre l'autoroute de Qom, il faudra rejoindre le périphérique Azadegan et, à Jahad Maidaneh, tourner vers le sud. Cela peut prendre une heure.

— Vous m'avez parlé d'une seconde sortie ?

— Oui, elle donne dans la rue Kia.

— Donc la voiture devra se trouver là...

— Tout à fait.

— À propos, vous en avez trouvé une ?

Le visage de Kaveh Husseinini s'illumina.

— *Baleh, baleh !* Celle de mon cousin. C'est une Peykan, mais elle roule bien.

Les Peykan étaient la version iranienne des anciennes Hillman qui polluaient Téhéran depuis des années, mais disparaissaient peu à peu au profit de voitures plus modernes. Pas vraiment encourageant.

— Qui la conduira ?

— Moi, fit l'Iranien. Tout seul, vous risquez de vous perdre, la sortie de Téhéran est très difficile. Je la ramènerai ensuite à mon cousin Farid.

Malko résuma le projet.

— Donc, après-demain lundi, vous vous trouverez à cinq heures rue Kia avec la Peykan de votre cousin. Saïd Hajjarian entrera chez son dentiste par la rue Behjati et ressortira aussitôt. Il n'aura pas de bagage.

— C'est cela.

— Vous n'aurez aucun contact direct avec lui ?

— Aucun. Tout est prévu ainsi, sinon cela serait trop dangereux.

Malko demeura silencieux. C'était une construction à hauts risques et il le souligna à l'ancien militant du Toudeh :

— Je dois prévenir demain les responsables de cette opération. Ensuite, on ne pourra pas revenir en arrière. Ni faire une autre tentative. Nous *devons* impérativement être au rendez-vous.

— Nous y serons, affirma calmement Kaveh Husseinini. J'ai l'habitude des opérations clandestines. J'en ai fait beaucoup du temps du Chah.

Vingt-cinq ans plus tôt... Kaveh Husseinini se tut, un peu pathétique avec sa respiration sifflante. Hélas, Malko n'avait pas le choix de ses alliés.

Soudain, l'Iranien demanda :

— Vous avez un portable local ?

— Oui.

— Donnez-moi son numéro.

Malko réalisa brutalement qu'Ali Ghorroob ne lui avait pas donné !

— Je ne l'ai pas ! avoua-t-il, je peux téléphoner à...

— Non, appelez-moi. Votre numéro va s'afficher sur mon mobile.

Malko tapa le numéro que Kaveh Husseini lui dicta. Ce dernier nota celui qui s'affichait sur son mobile.

— Voilà, fit-il, votre numéro est le 0912 65296654.

Inquiet, Malko demanda :

— Vous craignez un contretemps ?

— Non, mais si Saïd Hajjarian est en retard ou que la voiture a un pépin, je veux pouvoir vous avertir.

Ils n'avaient plus rien à se dire.

— Alors, à après-demain, là-bas, conclut Malko. D'ici là, je vais repérer les lieux. Nous n'avons rien oublié ?

— Je ne pense pas, répondit l'Iranien.

Spontanément, il l'étreignit, l'embrassant trois fois, à l'iranienne. Malko sortit de la boutique et se mêla à la foule du Bazar.

Il rejoignit Chehab et lui expliqua qu'on lui avait signalé des boutiques d'antiquités dans l'avenue Pirouzi.

*

**

Malko remonta à pied l'avenue Pirouzi sur quelques centaines de mètres. Jusqu'à ce qu'il tombe sur Behjati Kuche⁽⁴⁷⁾, une petite rue sans intérêt particulier.

Le 28 était un immeuble de trois étages à la façade noircie par la pollution. Il entra dans le couloir et, sur une des boîtes aux lettres, vit une plaque de cuivre indiquant en farsi et en anglais : M. Saryan, Dentist. Il vit une porte au fond du couloir et la poussa. Elle donnait sur une cour carrée, terminée par une voûte. Il traversa la cour, s'engagea sous la voûte et déboucha dans une autre rue. L'information donnée par Kaveh Husseini était correcte. Satisfait, il regagna la voiture. Une angoisse de moins. Sa soirée était bouclée : dîner avec Ali Ghorroob.

Le lendemain, il devait absolument envoyer le signal déclenchant l'opération « Sunflower ». Donc récupérer le Thuraya et émettre d'un endroit *safe*, parc ou rue fréquentée.

— On rentre à l'hôtel, dit-il à Chehab.

De l'*Esteghlal*, il appela Yasmine Misaq. La jeune femme lui répondit, essoufflée.

— Je suis à l'aérobic.

— Demain, je n'ai rien à faire, dit Malko, nous pourrions envisager

quelque chose.

— Bonne idée ! Allons déjeuner à Darband. Je viens vous chercher vers midi.

— Non, dit Malko, je prendrai un taxi jusque chez vous.

L'Iranienne n'insista pas.

*

**

La soirée chez Ali Ghorroob avait été plutôt gaie, arrosée d'un excellent bordeaux. Le marchand de tapis avait demandé à Malko quand il comptait quitter Téhéran et celui-ci était resté évasif, mentionnant un possible déplacement à Ispahan avec une amie. Pour terminer, ils avaient vidé une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé, sûrement payée au prix de l'or.

La 405 conduite par Chehab s'arrêta devant l'immeuble de Shahin Bakravan et de Yasmine Misaq.

Celle-ci accueillit Malko, vêtue d'un gros pull et d'un jean.

— Nous allons déjeuner à Darband, annonça-t-elle, c'est plus gai.

— J'ai besoin de l'appareil qui se trouve dans le coffre, annonça Malko.

Ils gagnèrent la chambre et, après avoir ouvert le coffre, Yasmine tendit le Thuraya à Malko. Il vérifia la batterie : encore à 50 %. Cela suffisait pour une très courte émission.

— Je dois envoyer un signal, expliqua-t-il.

— Fais-le avant de partir, conseilla-t-elle sans poser de question.

— Non, avec ce téléphone satellite, on peut situer exactement le lieu d'émission, ce serait dangereux pour toi. Il me faut un lieu public.

— Après le déjeuner, nous irons visiter Saadabad, l'ancien palais du Chah, dit-elle après quelques instants de réflexion. Il y a un parc immense. Tu en as pour longtemps ?

— Quelques secondes, dès que j'aurai accroché le satellite...

— Bien, nous nous isolerons.

Elle mit le Thuraya dans son grand sac et ils gagnèrent le parking souterrain.

*

**

Mostaffa Najar continuait à travailler sur le dossier Hajjarian. Il se plongeait dans les notes qui avaient été déposées sur son bureau le matin même par ses différents services.

Il en parcourut rapidement une dizaine et s'arrêta sur celle qui l'intéressait : le compte rendu de filature de Kaveh Hussein, l'ancien militant du Toudeh. Tout de suite, quelque chose le frappa : pour la seconde fois en quelques jours, Kaveh Hussein avait échappé à ses suiveurs, deux jeunes *bassidjis* pourtant rompus à ce travail, en plongeant dans le dédale du Bazar, d'où il était ressorti deux heures

plus tard sans avoir rien acheté...

Le chef de la Division 3 regarda pensivement le rapport. Pris d'un sentiment bizarre. Son métier lui avait appris qu'il ne fallait négliger aucun fait anormal. Certes, cette disparition de deux heures pouvait avoir des causes banales. Mais Kaveh Husseini avait un lien indirect avec leur « appât », Saïd Hajjarian. Et si à la faveur de cette lacune de surveillance, il avait eu un contact dans le Bazar ?

Il décrocha son téléphone et appela la section chargée des interpellations. Pas de réponse. Rapidement, il griffonna une note demandant l'interpellation de Kaveh Husseini et la déposa sur le bureau de sa secrétaire.

Il avait hâte d'être au lendemain pour interroger lui-même le vieux militant communiste.

*

**

Malko trempa les lèvres dans son café turc amer, accompagné d'une figue confite. Ils avaient déjeuné dans une guinguette du quartier de Darband, tout en haut de la ville, étendus sur des tapis ornant de grands box à l'air libre, face à la montagne. Soupe au concombre, kebab et riz, arrosés de Vata. Les rues étroites en forte pente marquaient la limite de la ville. Des torrents coupaient la route, des meutes de gros oiseaux noirs piaillaient au-dessus de leur tête.

Autour d'eux, au restaurant, il y avait beaucoup de jeunes. Les filles étaient outrageusement maquillées, en dépit du *hijab*, et accompagnées de garçons visiblement amoureux. On ne se tenait pas par la main, mais on se frôlait en partageant le même narghileh.

— Ici, les jeunes sont beaucoup plus libres, expliqua Yasmine. Un peu plus bas, rue Ferishte, chaque vendredi c'est un carrousel de drague en voiture. La rue est en sens unique, aussi filles et garçons se draguent d'une voiture à l'autre, échantent les numéros de leurs portables.

Presque une vie normale... Les marronniers assuraient une ombre agréable sous la pub de la bière Efez. Yasmine épousseta son manteau islamique.

— Si tu veux aller à Saadabad, c'est maintenant.

Ils récupérèrent la BMW sur le petit parking et repartirent vers l'est par l'avenue Moqaddas-e-Ardebili, remontant ensuite sur Valiasr. L'entrée de l'ancien palais du Chah se trouvait avant Darband Maidaneh. Une douzaine de bâtiments perdus dans un parc immense adossé à la montagne. Il y avait peu de visiteurs.

— Les gens viennent le vendredi, expliqua Yasmine, c'est gratuit.

Malko paya la modique somme de 1 000 rials. Et ils s'engagèrent dans une des allées menant au palais Blanc. Devant le bâtiment, se dressait une gigantesque paire de bottes en bronze, de la hauteur d'un

homme. Tout ce qui restait d'une statue du Chah... Des familles se promenaient, curieuses. Des jeunes lisaient, allongés sur les pelouses. Rien n'avait bougé depuis vingt-six ans, les grandes pièces étaient protégées du public par des cordons de velours rouge. Peu de meubles et de mauvaise qualité. Le Chah préférait les tapis... Malko n'avait qu'une idée : expédier son message.

Ils ressortirent, se dirigeant vers la zone la plus boisée où deux bâtiments étaient fermés, puis s'assirent sur l'herbe. Yasmine ouvrit son sac et tendit le Thuraya à Malko. Protégés par un repli de terrain, ils étaient à l'abri des regards. Malko activa le téléphone satellite et déploya la discrète antenne, l'orientant vers le sud, l'océan Indien où se trouvait un des deux satellites. Pendant un temps qui parut très long à Malko, le cadran afficha « système GPS ». Enfin, au bout de plusieurs minutes, s'afficha : « position actuelle ». Malko appuya deux fois sur « retour » pour revenir sur « choix réseau », puis sur « enregistrement satellite ». Aussitôt l'inscription « Thuraya Iran » s'afficha. Il avait accroché le satellite ! Il composa le numéro communiqué par Malcolm Mc Laughlin, appuya sur SOS, puis sur « appel ». Coupant au bout de quelques secondes.

À des milliers de kilomètres de là, on avait capté son signal tout en l'identifiant et en le localisant.

Il désactiva le Thuraya, rentra l'antenne et le tendit à Yasmine.

— C'est déjà fini ? demanda-t-elle, étonnée. Tu n'as même pas parlé.

— Je n'avais pas à le faire, expliqua Malko. Il s'agit seulement d'un signal sonore, comme du morse.

Il avait hâte de s'éloigner et il ne respira que lorsqu'ils furent à nouveau dans la BMW. Même si les Iraniens avaient intercepté et localisé ce signal, le temps qu'ils réagissent, ce serait trop tard.

Malko regarda sa Breitling. Dans un peu plus de vingt-quatre heures, il avait rendez-vous avec le défecteur pour quitter Téhéran. Distrayant, il s'aperçut que Yasmine Misaq le ramenait chez elle. Pourquoi pas se détendre ? De toute façon, il devait récupérer le pistolet. Il avait décidé de garder le Thuraya et l'arme avec lui pour sa dernière nuit.

*

**

Un marin du *Bataan* frappa à la porte de la cabine et entra, puis tendit au lieutenant de vaisseau Matt Freeman une enveloppe cachetée.

— Sir, ce message vient d'arriver de Washington.

L'officier de marine ouvrit l'enveloppe barrée du cachet « Top Secret ». Le texte était très court : « Message reçu, opération « Sunflower » confirmée pour demain. Mise en route 9 : 00 P.M. »

C'était signé Porter Goss.

Le lieutenant de vaisseau Freeman remonta sur le pont du *Bataan*. Ils naviguaient à 100 milles des côtes iraniennes. La trajectoire du

Bataan serait modifiée au dernier moment, le lendemain, mais avant il y avait beaucoup à faire. Matt Freeman descendit au carré des officiers où il trouva des pilotes d'hélicos.

— Réunion dans une heure, en salle d'op', annonça-t-il. Je veux les dernières cartes satellite météo pour la zone survolée.

— *Yes, sir*, acquiesça le pilote. Donc, on y va ?

— On y va ! confirma le lieutenant de vaisseau. Que Dieu veille sur nous.

Il prit l'ascenseur et descendit au deuxième hangar. Il fallait que les équipes de mécaniciens procèdent aux ultimes vérifications. En mer, l'air marin rongea tout. Il n'aurait pas trop de vingt-quatre heures pour être certain que les quatre appareils étaient au point.

*

**

Malko avait mal dormi, sursautant au moindre bruit dans le couloir. Le *Thuraya* et le *Glock* dans son attaché-case représentaient un risque mortel. Contrairement à son habitude, il ne descendit pas dans la *breakfast room* mais se fit servir dans sa chambre. Le portable sonna. C'était Ali Ghorroob demandant ce qu'il faisait.

— Une de mes amies va m'emmener hors de Téhéran, annonça Malko. Je rentrerai assez tard.

Sa Breitling affichait 9 h 10. Près de huit heures à tuer.

*

**

Kaveh Husseini s'était rendu comme d'habitude à son travail à l'ambassade d'Italie. À sept heures du matin, il était allé chercher la Peykan de son cousin et avait fait le plein pour l'équivalent de 3,50 euros, vérifiant aussi les pneus. La voiture polluit, mais elle roulait ! Il l'avait garée rue Nofel-Loshato, presque en face de l'ambassade de France. La sienne, celle d'Italie, au coin de « Bobby-Sands » Street, était toute proche. Il consulta sa montre : une heure. Il avait projeté de déjeuner dans un petit restaurant où il avait ses habitudes dans l'avenue Hafez. En même temps, il leur demanderait de confectionner des sandwiches pour le voyage.

Au moment où il se préparait à sortir, le carabinier qui surveillait la porte dans sa cage en verre lui lança :

— Il y a deux types qui sont venus te demander, tout à l'heure.

Le poulx de Kaveh Husseini grimpa en flèche et il en bégaya presque.

— Que voulaient-ils ?

— Oh rien ! Juste savoir si tu travaillais aujourd'hui. Ils n'ont même pas demandé à te voir.

Le vieux militant du Toudéh sentit ses jambes se dérober sous lui. Évidemment, les membres des services iraniens n'avaient pas le droit

de pénétrer dans une ambassade... Il avait l'impression d'avoir reçu un coup de marteau sur la tête. Pourtant, il se força à grimacer un sourire.

— Ah, je vois ! Ce sont des cousins de Tabriz. J'ai oublié un paquet pour eux.

En toute hâte, il fila dans son bureau du rez-de-chaussée, aux fenêtres grillagées, dont il écarta le rideau. Il les aperçut tout de suite : deux hommes sans cravate, debout à côté d'une Peugeot 206 grise. Juste en face de l'ambassade. Le policier de garde semblait ne pas les voir, alors qu'il faisait circuler tout le monde. Kaveh Husseini fit retomber le rideau et posa ses mains à plat sur le bureau pour les empêcher de trembler. De toute façon, il allait être obligé de sortir de l'ambassade. Les Italiens ne prendraient pas sur eux de le soustraire à une enquête : les Iraniens étaient trop susceptibles...

Les pensées tournaient à toute vitesse dans sa tête. Certes, il y avait une autre sortie, sur « Bobby-Sands » Street, mais elle était fermée à clef. En plus, pour récupérer sa voiture, il était obligé de passer devant les deux agents du ministère du Renseignement. Il respira profondément, une douleur aiguë dans le côté. Demeura prostré plusieurs minutes, la tête dans ses mains. Sachant que sa vie était en train de basculer, il tenta de se raisonner. Il n'y avait rien contre lui, sauf si l'Arménien avait parlé. Pourquoi ces deux policiers étaient-ils là ? Cela pouvait être une enquête sans importance, mais une chose était certaine : il était hors de question d'accompagner Saïd Hajjarian et l'agent de la CIA dans le désert.

Il parvint à reprendre son sang-froid, se leva et passa dans le bureau voisin.

— Tu peux me prêter ton portable ? demanda-t-il à un de ses collègues, le mien est en panne.

L'autre lui tendit son téléphone. Revenu dans son bureau, Kaveh Husseini composa le numéro de l'agent de la CIA, l'estomac noué. Dès qu'il eut décroché, il annonça :

— C'est moi. Vous me reconnaissez ? Il y a un problème.

CHAPITRE XIII

Malko eut l'impression que son cœur s'arrêtait. Pourtant la voix de Kaveh Husseini était parfaitement calme.

— Quel problème ?

L'Iranien soupira.

— Je suis à l'ambassade mais des policiers m'attendent dehors... Je ne sais pas pourquoi. Je vais les voir mais je ne pourrai pas venir avec vous. Je suis désolé... J'espère que ce n'est pas grave.

Il parlait d'un ton absent, détaché. Malko recevait le ciel sur la tête. Pas de guide et, surtout, pas de voiture ! Et si on arrêtait Kaveh Husseini...

Ce dernier, comme s'il lisait dans les pensées de Malko, dit aussitôt :

— Si vous le pouvez, il faut vous rendre au rendez-vous... Je ne pense pas que cet incident soit lié à notre affaire. C'est peut-être un truc idiot qui sera réglé en une heure ou deux. Voilà. Je dois y aller.

Un truc idiot !

Au mieux, Malko se retrouvait sans voiture et sans guide pour son exfiltration. Au pire, il allait se jeter dans un piège en allant récupérer Saïd Hajjarian. Atterré, il se contenta de dire :

— Bien. Je vous souhaite bonne chance.

— À vous aussi, répondit Kaveh Husseini d'une voix pleine de tristesse. Je pense que vous pouvez aller là-bas.

La communication fut coupée. Malko s'assit sur son lit, accablé, la tête vide. C'était le pire des cas de figure. L'opération de récupération était lancée et lui avait de fortes chances de ne pas pouvoir être au rendez-vous avec les hélicos... Il essaya de regarder les choses froidement et d'envisager les différentes hypothèses. Le plus sûr était évidemment de ne pas aller au rendez-vous avec Saïd Hajjarian. De rester deux jours de plus à Téhéran et de quitter le pays.

Cela s'appelle « démonter ».

L'échec total.

L'autre solution consistait à trouver une voiture et à tenter le coup. Avec le risque de se faire arrêter. D'ailleurs, cette solution-là dépendait du moyen de transport. S'il ne résolvait pas ce problème, il revenait à la première solution. Fébrilement, il composa le numéro de Yasmine Misaq sur son portable. Répondeur. Il laissa un message d'un ton volontairement léger, lui demandant de le rappeler vite.

Yasmine Misaq était la seule à pouvoir l'aider, mais il serait obligé de lui dire la vérité.

*

**

Kaveh Husseinini sortit d'un pas tranquille de l'ambassade d'Italie mais ne parcourut pas trois mètres. Les deux hommes arrêtés à côté de la 206 s'étaient avancés et l'encadraient.

— Vous êtes en état d'arrestation, dit l'un d'eux. Venez avec nous.

L'Iranien ne discuta même pas, ne demanda pas de mandat d'arrêt. À quoi bon ? Ces hommes étaient tout-puissants. Il se casa à l'avant de la 206 qui démarra aussitôt vers le nord, sûrement pour le quartier Mehran où se trouvait le siège d'Etta'alat, l'ancien QG de la Savak. Décidément, la vie était un éternel recommencement. Ils n'allèrent pas jusque-là, tournant dans une petite rue du quartier de Narmak pour s'arrêter devant une maison aux volets fermés. Une *safe house*.

On le fit entrer au rez-de-chaussée, dans une pièce éclairée par un néon jaunâtre. Un homme, assis derrière un bureau, lui demanda ses papiers, ouvrit un dossier posé devant lui et commença à lui rappeler son passé de militant. Kaveh Husseinini attendait, ne sachant pas où son interlocuteur voulait en venir. Il avait l'habitude des interrogatoires et savait qu'il ne faut jamais aller au-devant des questions. Ayant terminé, le policier demanda d'une voix calme :

— Quelles sont vos occupations en ce moment ?

— Je travaille à l'ambassade d'Italie, répondit Kaveh Husseinini, comme traducteur. J'écris des articles et des livres.

— Vous n'avez pas d'activités illégales ?

— Non, bien sûr, répondit Kaveh Husseinini d'un ton bonhomme.

Le fonctionnaire d'Etta'alat lui jeta un long regard et reprit :

— Vous connaissez un certain Safir Moffateh ?

— Oui, c'est un vieil ami. Nous nous voyons régulièrement.

L'autre griffonna quelques mots et enchaîna :

— Safir Moffateh est également un ami proche de Saïd Hajjarian, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois, pourquoi ?

L'homme poussa un long soupir et annonça enfin la couleur :

— Il y a quelque temps, les Moudjahidin Khalq ont tenté d'approcher Hajjarian. Pour le pousser à trahir la République islamique. Cette tentative a été déjouée. Nous pensons qu'ils ont recommencé. Par votre intermédiaire...

Kaveh Husseinini réussit à sourire.

— Quest-ce qui vous fait penser cela ?

— Au cours des derniers jours, vous vous êtes rendu deux fois au Bazar et vous avez semé les gens qui vous surveillaient. Je veux savoir qui vous avez vu là-bas.

L'ancien militant du Toudéh demeura silencieux. Donc, il avait été surveillé. Mais ils ignoraient ses visites à l'Arménien. Sinon, ils lui en auraient parlé. Il avait donc une petite chance de s'en sortir.

— La première fois, dit-il, je suis allé acheter un chandail et la seconde, je cherchais un cadeau pour ma femme, mais je n'ai rien acheté, c'était trop cher. En plus, je n'ai semé personne, je ne savais pas être sous surveillance. Il y a bien longtemps que je ne fais plus de politique.

Long silence.

— Je pense que vous ne dites pas la vérité, laissa tomber le policier. J'espérais que vous seriez intelligent. Je vais vous mettre entre les mains de quelqu'un qui vous la fera dire.

Il appuya sur une sonnette et les deux hommes qui l'avaient amené encadrèrent Kaveh Hussein et le reconduisirent à la 206. Cette fois, la destination était Etta'alat. Le complexe du ministère du Renseignement ne payait pas de mine en dépit des deux grands portraits en couleur des ayatollahs Khomeiny et Khamenei accrochés à l'entrée. Les miradors en bois, les barbelés, les toits de tôle et les murs jaunâtres dégageaient une impression sinistre. La circulation était interdite autour, et il régnait un calme étrange. Kaveh Hussein fut conduit d'abord dans un bureau où on le fouilla. On lui prit ensuite sa veste et on lui passa les menottes auxquelles on accrocha une corde. Tiré comme un animal, il fut conduit dans un bâtiment à l'écart, où il se retrouva dans une petite pièce, face à un homme qui lui donna la chair de poule.

Hassodolah Lajevardi.

Surnommé dans les années 1980 le « Boucher d'Evin ». Il était le procureur de la sinistre prison et n'hésitait pas à mettre la main à la pâte pour faire avouer les suspects. Il était responsable de milliers d'exécutions... Kaveh Hussein se força à le regarder en face. Il n'avait guère changé. Le cheveu ras, le front dégarni, des lunettes fumées et un très long nez. Barbe et moustache grises.

— *Salam*, fit Lajevardi. Tu sais pourquoi tu es là ? Je hais les Moudjahidin Khalq et je sais que tu es en contact avec eux. Veux-tu me dire ce que tu sais ?

Hassodolah Lajevardi parlait d'une voix douce et posée mais Kaveh Hussein sentit son sang se glacer. Lajevardi le torturerait jusqu'à ce qu'il parle. C'était un professionnel, doublé d'un fanatique. On lui avait ôté sa montre, mais il calcula qu'il devait être un peu plus de deux heures de l'après-midi. Il fallait tenir encore deux heures, avant de lâcher une bribe d'information. S'ils interrogeaient le bijoutier arménien du Bazar, il ne tiendrait pas un quart d'heure.

— Je ne sais rien, dit calmement Kaveh Hussein, et je n'ai aucun contact avec les gens que vous mentionnez.

Hassodolah Lajevardi fit comme s'il n'avait pas entendu. Entrouvrant la porte, il appela :

— Mehdi ! Parviz !

Deux costauds, le crâne rasé, pénétrèrent dans la pièce. Sur un signe de leur chef, un des deux prit l'extrémité de la corde fixée aux menottes, réunissant les poignets de Kaveh dans son dos. Puis l'autre, monté sur une chaise, passa la corde dans une poulie scellée au plafond. Ensuite, à deux, ils se mirent à tirer sur la corde. Kaveh Husseini sentit ses bras tirés vers le haut. Il se pencha en avant, mais, comme la traction continuait, une douleur atroce lui parcourut les épaules et il se retrouva les pieds à quelques centimètres du sol. La douleur dans ses muscles était abominable, mais il savait qu'elle allait encore grandir.

Les deux hommes le saisirent chacun par une cheville et s'amuserent à le tirer vers le bas, déchirant encore un peu plus les muscles des épaules.

Désarticulé, Kaveh Husseini poussa un grognement sourd.

Hassodolah Lajevardi, assis derrière le bureau, alluma une cigarette. Ce n'était que le début.

*

**

Malko sursauta : il avait laissé son portable tout près de son oreille.

— Comment vas-tu ? C'est gentil de m'appeler, fit la voix chaleureuse de Yasmine Misaq.

Machinalement, Malko regarda sa Breitling : deux heures vingt-cinq.

— J'ai un service à te demander, fit-il.

— Si je peux. Qu'est-ce que c'est ?

— Où es-tu ?

— À l'aérobic, tu sais, à côté de l'avenue Gandhi. Tu veux me retrouver là ?

— J'arrive, dit Malko.

Il prit le sac contenant le Thuraya et le Glock et descendit. Chehab se tenait dans le hall. Malko monta dans la voiture avec un dernier regard pour l'hôtel. Normalement, il n'y reviendrait pas.

Yasmine Misaq l'attendait devant le bâtiment où elle pratiquait l'aérobic, au volant de sa BMW. Lunettes noires, détendue. À peine Malko se fut-il glissé à côté d'elle, elle lui demanda :

— Tu as un problème ?

— Ça se voit ?

— Oui. Tes yeux. Ils ne sont plus dorés, il y a plein de vert dedans et puis, je ne sais pas, tu es tendu.

— J'ai un sérieux problème, avoua Malko.

En cinq minutes, il lui eut tout dit : son appartenance à la CIA, le

but de son séjour à Téhéran, le projet d'exfiltration et le pépin final. Yasmine Misaq alluma une cigarette australienne et souffla lentement la fumée avant de dire :

— Tu veux que je te conduise là où tu as rendez-vous avec les hélicoptères ?

— C'est un risque énorme pour toi.

Elle sourit.

— Si tout se passe bien, personne ne saura qui t'a aidé.

— On risque de t'interroger. Ils sauront vite que nous nous sommes vus.

Yasmine Misaq souffla sa fumée.

— Oui, mais j'ai des amis puissants. On ne pourra pas me traiter *trop* mal. Bon, je vais faire le plein et vérifier l'huile, les pneus. Tu restes avec moi ?

— Oui, je vais avertir Chehab...

Lorsqu'il revint, il lui précisa :

— J'irai au rendez-vous avec Hajjarian seul, à pied. Toi, tu m'attendras plus loin. De toute façon, si c'est un piège, tu ne seras pas impliquée.

— Mais tu ne parles pas farsi. Comment vas-tu t'expliquer ?

*

**

Kaveh Husseini souffrait tellement de tous ses muscles étirés par le supplice qu'il n'identifia pas tout de suite une autre douleur moins violente. Des picotements dans le bras gauche, accompagnés d'une sorte de lourdeur dans l'estomac. En même temps, il commença à avoir du mal à respirer. Sans s'en rendre compte, il se mit à râler, son visage se couvrit de sueur et il resta la bouche ouverte, toujours dans sa position grotesque.

Lajevardi avait une longue espérance de la torture. Il se rendit compte immédiatement que Kaveh Husseini était en train de faire un malaise cardiaque.

— Parviz ! Détachez-le, vite !

Parviz défit le nœud de la corde passé dans l'anneau scellé au plafond et Kaveh Husseini tomba lourdement sur le sol de la cellule, le visage contre le ciment. Lajevardi était déjà au téléphone.

— Envoyez-moi un médecin avec un tonicardiaque ! ordonna-t-il.

Quand le médecin arriva, vingt minutes plus tard, Kaveh Husseini était toujours dans la même position et respirait difficilement. Le médecin l'examina, l'ausculta et leva la tête.

— Il est en train d'avoir un infarctus. Il faut le transporter immédiatement à l'hôpital.

Lorsque la civière arriva, Kaveh Husseini était allongé sur le dos, la bouche entrouverte, inconscient. Il cessa de respirer au moment où on

le mettait dans l'ambulance.

*

**

Le *Bataan* avait modifié sa course pour se rapprocher de la côte iranienne. Un Blackhawk de reconnaissance avait décollé une heure plus tôt pour inspecter l'océan Indien. Dans le deuxième pont du porte-hélicoptères, les mécaniciens procédaient aux ultimes vérifications, tandis que les pilotes prenaient un peu de repos. Ils allaient être obligés de voler près de huit heures, dans des conditions difficiles, au-dessus d'un territoire hostile, et ils étaient nerveux.

L'officier de quart pénétra dans la passerelle et salua le commandant du *Bataan*.

— *Sir*, le radar vient de repérer un navire droit devant. Il s'agit d'une frégate iranienne, qui se trouve d'habitude plus au nord. On dirait qu'elle nous observe.

Si les marins iraniens assistaient au départ des hélicos, la mission était fichue.

— Changez de cap, ordonna le pacha, éloignons-nous de la côte. Tenez-moi informé de la position de cette frégate.

Il y avait encore trois heures de jour. On ne ferait monter les Super-Stallion sur le pont qu'à la dernière minute, c'est-à-dire une demi-heure avant le décollage. À la fois pour éviter qu'un satellite russe ne les repère et à cause des embruns : l'eau de mer attaquait tout. Le commandant du *Bataan* regarda la ligne d'horizon, dans le lointain. Les heures à venir allaient être très longues. Dans le meilleur des cas, l'opération ne serait pas terminée avant cinq heures du matin.

Tant de choses pouvaient arriver entre-temps.

*

**

Il était cinq heures moins dix.

Malko se tourna vers Yasmine et lui adressa un sourire un peu forcé.

— À tout à l'heure.

La BMW était garée dans Tabriz Street, à deux cents mètres du lieu de rendez-vous avec Saïd Hajjarian. Malko avait convenu avec Yasmine Misaq que s'il n'était pas revenu un quart d'heure plus tard, elle repartait et se débarrassait ensuite du Thuraya et du pistolet qu'il avait laissés dans la voiture. Il tourna le coin de Kia Street, l'estomac noué, regardant autour de lui. Quelques passants, une vieille femme enveloppée dans son tchador noir. Il inspecta soigneusement les voitures garées : toutes étaient inoccupées. Sa tension était telle qu'il en avait mal à la tête.

Il pénétra sous la voûte menant à la cour prolongeant l'immeuble du dentiste. Une camionnette déchargeait des tapis devant un entrepôt du rez-de-chaussée. Il baissa les yeux sur sa Breitling : cinq heures pile.

Pour ne pas se faire remarquer, il resta sous la voûte donnant sur Kia Street, le regard fixé sur la porte de l'immeuble du dentiste de Saïd Hajjarian, le sang battant à ses tempes. Retenant son souffle. Il eut une pensée pour Kaveh Husseini. L'ancien militant du Toudeh avait fait tout son possible. Pourvu que cela suffise.

Devant lui, la porte donnant sur le couloir de l'immeuble du dentiste s'ouvrit sur un homme portant une veste sans cravate, les cheveux blancs en brosse. La cinquantaine. Il traversa la cour et s'engouffra sous la voûte, se heurtant presque à Malko.

— *Haroye doktor Hajjarian ?* demanda Malko à voix basse.

L'autre bredouilla « *Baleh* » en toisant Malko. Visiblement surpris, il murmura en anglais :

— Où est Kaveh ?

— Il n'a pas pu venir, répondit Malko, mais les plans ne sont pas changés. Vous êtes prêt ?

— Je suis prêt, fit l'Iranien, avec son accent traînant.

Il lui manquait une dent sur le côté, ce qui lui donnait l'air négligé. Ses traits étaient assez marqués. Il avait un nez droit, des yeux clairs et semblait un peu perdu.

— Suivez-moi, dit Malko, la voiture est un peu plus loin. Vous n'avez pas eu de problèmes ?

— Non.

Ils débouchèrent dans Kia Street et s'éloignèrent d'un pas rapide. Malko était tendu comme une corde à violon. À chaque seconde, il s'attendait à voir surgir les agents du ministère du Renseignement. Il tourna le coin de la rue Kia avec un soulagement indicible. La BMW était là, cinquante mètres plus loin. Il s'appliqua à ne pas hâter le pas, fit monter l'Iranien à l'avant et se glissa à l'arrière.

Il y eut une brève conversation en farsi entre Yasmine Misaq et le défecteur, puis l'Iranienne se retourna vers Malko.

— Je lui ai expliqué que nous partions dans le désert, que tout allait bien.

Malko se retourna.

Personne. Il avait envie de chanter.

Yasmine Misaq conduisait à l'Iranienne, se faufilant partout avec autorité. Ils croisèrent une Mercedes de la police qui tourna dans une petite rue.

La première partie – la plus dangereuse – était derrière eux. Malko se pencha vers le défecteur.

— Qu'avez-vous dit à votre famille ?

— Je n'ai pas de famille. Je vis seul.

— Pensez-vous avoir été suivi depuis chez vous ?

— Oui, je crois. Une moto avec deux *bassidjis*. Je les vois souvent.

— Vos rendez-vous durent longtemps chez le dentiste ?

— Cela dépend. Une heure, une heure et demie...

Donc, cela leur donnait une certaine avance. En plus, la police ne pouvait pas inspecter les milliers de voitures quittant Téhéran tous les soirs. Malko, pour la première fois depuis le coup de fil de Kaveh Husseini, sentit ses brûlures d'estomac se calmer.

*

**

Perplexe, Mostaffa Najar écouta le compte rendu d'Hassodolah Lajevardi. La mort accidentelle de Kaveh Husseini les privait d'une source de renseignement précieuse.

— Du côté de Hajjarian, demanda-t-il, rien de spécial ?

— Non. Il était chez lui en début d'après-midi et il est surveillé en permanence par les *bassidjis*. Il a téléphoné hier pour prendre rendez-vous chez son dentiste.

— Parfait. Continuez à le surveiller. Interrogez Safir Moffateh aussi. Et la famille de ce Kaveh Husseini.

Resté seul, Mostaffa Najar se demanda s'il n'avait pas fait fausse route depuis le début. De toute façon, si cela avait abouti à la mort d'un ancien Toudeh, c'était déjà positif. Il fit une note pour demander l'examen du portable de Kaveh Husseini.

*

**

Engluée dans une circulation démente, la BMW était en train de tourner autour de Jihad Square, entre une camionnette chargée de pastèques et un taxi collectif jaune. Malko regarda sa Breitling pour la centième fois. Ils roulaient depuis une heure déjà et n'était même pas sortis de la ville ! Il avait fallu filer vers l'ouest par le périphérique. Dans le lointain, il aperçut des minarets : le mausolée de l'imam Khomeyni. On roulait à dix à l'heure et cela devenait angoissant.

— Tu crois que cela va s'arranger ? demanda-t-il à Yasmine.

L'Irannienne alluma une cigarette.

— Pas avant l'embranchement pour Imam-Khomeiny Airport.

Et ils avaient plus de 460 kilomètres à faire !

À l'avant, le déflecteur somnolait. En tout cas, les embouteillages sécurisaient leur cavale. Pas un policier en vue. Peu à peu, la circulation devint un peu plus fluide. Penché sur la carte, Malko vérifiait l'itinéraire. Tant qu'ils seraient sur l'autoroute, il n'y avait aucun risque de se perdre. Ensuite... Soudain, il sursauta : droit devant eux, deux voitures de police, bleu et blanc, étaient arrêtées sur le bas-côté du freeway. Un policier, debout au bord de la chaussée, faisait signe à certaines voitures de s'arrêter.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko, le poulx tout d'un coup à 200.

— Je ne sais pas, avoua Yasmine Misaq d'une voix blanche.

L'alerte avait déjà pu être donnée. Malko se demanda si les Iraniens avaient pu savoir qu'ils se trouvaient dans une BMW. L'exfiltration risquait de s'arrêter là. Un peu plus loin, sur la gauche, les quatre minarets du mausolée de Khomeyni semblaient le narguer. Malko regarda le Glock posé sur la banquette. S'il était obligé de tirer sur des policiers, leur aventure devenait désespérée.

CHAPITRE XIV

Mostaffa Najar s'apprêtait à quitter son bureau d'Etta'alat lorsque son adjoint, Parviz Amer, entra en coup de vent après avoir frappé et lança :

— Saïd Hajjarian a disparu.

Le patron de la Division 3 sursauta.

— Disparu ? Mais je croyais qu'il était surveillé par des *bassidjis* !

— Il avait rendez-vous chez son dentiste. Il l'ont suivi jusque-là. Ne le voyant pas ressortir, ils sont montés chez le dentiste qui a déclaré ne pas avoir vu Saïd Hajjarian et ont découvert que l'immeuble possédait une autre sortie dans la rue voisine. Hajjarian n'est toujours pas revenu chez lui. Nous avons prévenu les pasdarans et les aéroports.

Mostaffa Najar avait du mal à contenir sa fureur. Ainsi, ce qu'il avait subodoré venait de se produire. Sous son nez ! Donc, ses soupçons à l'égard de Kaveh Husseini étaient bien justifiés.

— Arrêtez tous ceux qui sont en contact avec Hajjarian. Surtout Safir Moffateh. Son téléphone était sur écoutes ?

— Oui, bien sûr, nous n'avons relevé aucun appel suspect.

— Bien. Surveillez la gare aussi et les bus en direction du Kurdistan.

Mostaffa Najar alluma une cigarette pour réfléchir. Peu de chances que le défecteur parte par un aéroport. S'il avait été récupéré par un réseau clandestin à Téhéran, il y avait deux façons de le faire sortir du pays. Soit par le Kurdistan, où la frontière était poreuse, soit par la province du Sud, où les Britanniques avaient des gens à eux. Car cela ressemblait à une opération des Britanniques, les seuls à avoir un Service efficace sur place à Téhéran. Or, ils étaient très proches des Américains... À moins qu'Hajjarian se soit réfugié à leur ambassade, qui s'occuperait de le faire exfiltrer plus tard.

Le patron de la Division 3 commença à écrire la liste de mesures à prendre : interroger les policiers en faction devant l'ambassade britannique, diffuser les photos du fugitif, sensibiliser les patrouilles volantes de pasdarans et de *bassidjis*, voir du côté de sa femme à Vienne. S'il était encore en Iran, il fallait le retrouver. S'il avait réussi à partir à l'étranger, il fallait le liquider d'urgence, où qu'il soit.

*

**

Yasmine Misaq ralentit. La silhouette du policier grandissait dans le

pare-brise. Alors que la BMW n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Il leur adressa un petit geste de la main, signalant qu'ils pouvaient passer, mais arrêta la camionnette qui les suivait.

La tension retomba brutalement dans la BMW.

— Ils cherchent ceux qui n'ont pas payer leurs taxes ! expliqua Yasmine Misaq, soulagée.

La circulation était beaucoup plus fluide. Malko baissa les yeux sur sa Breitling. 6 h 10. Ils étaient dans les temps. Le jour commençait à baisser. Il s'absorba dans l'étude de la carte.

Ils allaient passer par Qom, Kachan, Natanz et Naim, suivant l'autoroute qui bordait le grand désert du Dacht-e Kav. Ensuite, quelque part après Natanz, il faudrait trouver la piste pas forcément bien indiquée qui s'enfonçait vers l'est et rejoignait Posht-Badam, le terrain d'aviation désaffecté. Or, il ferait nuit noire et il valait mieux ne pas demander trop d'informations. Seul point de repère : une voie ferrée parallèle à l'autoroute qu'ils devaient obligatoirement franchir pour être dans la bonne direction.

Bercé par le ronronnement du moteur, Malko ferma les yeux. Le paysage était à la fois monotone et magnifique : à gauche, un désert ocre à perte de vue, à droite, des montagnes aux crêtes aiguës sans la moindre végétation. L'autoroute était presque vide : trop chère... Sur leur droite, le disque rouge du soleil disparut derrière les montagnes. Malko fut soulagé de se retrouver dans l'obscurité. Plus un policier en vue. Sans doute faute d'effectifs. On avait placé sur le bord de l'autoroute, à intervalles réguliers, des voitures de police en carton, la vitesse étant limitée à cent.

*

**

Le *Bataan* naviguait parallèlement à la côte iranienne, à une soixantaine de milles. Toujours suivi par l'*Alvand*, la frégate de la marine iranienne, distante d'une dizaine de milles. Le pacha du porte-hélicoptères regarda sa montre. 8 h 30. Normalement, il aurait dû changer de cap pour remonter vers les côtes de l'Iran, afin de raccourcir au maximum le trajet des quatre hélicoptères.

C'était impossible pour le moment.

Rongéant son frein, il se demanda si les Iraniens n'avaient pas eu vent de l'opération « Sunflower », ce qui expliquerait l'obstination de cette frégate à suivre le *Bataan*.

Pour tromper son anxiété, il descendit à la salle d'op' rejoindre le lieutenant de vaisseau Freeman. Les hélicoptères étaient toujours dans l'entrepont, à la fois pour se protéger des embruns et éviter d'être repérés.

*

**

Les phares de la BMW éclairaient la chaussée pratiquement déserte de l'autoroute. Ils venaient de passer l'embranchement pour Qom. Les seuls ralentissements étaient dus aux péages, espacés d'une cinquantaine de kilomètres.

Malko avait du mal à ne pas somnoler, tant le trajet était monotone. À l'avant, Saïd Hajjarian dormait, la tête de travers, retenu par sa ceinture de sécurité. À gauche comme à droite, c'était l'obscurité absolue, piquetée de temps à autre de rares lumières. Il baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling : 9 heures pile. Les hélicoptères de « Sunflower » devaient être en route.

*

**

— Commandant, la frégate iranienne a décroché !

L'officier de quart venait de surgir dans la dunette du *Bataan*.

— Nous avons intercepté des messages radio : ils se dirigent vers Abadan.

Le pacha du *Bataan* regarda sa montre : 9 h 10. Même en changeant de cap tout de suite, il leur faudrait encore vingt minutes pour atteindre le point de décollage des Super-Stallion.

— Faites monter les hélicoptères sur le pont, ordonna-t-il. Qu'ils se positionnent sur les spots 1, 2 et 3. Décollage dans trente minutes. H + 40. Prenez le cap prévu à la vitesse maximum pour « mettre du vent ».

Le *Bataan* ne dépassait pas 22 nœuds.

De la dunette, il observa la mise en place et le ravitaillement en fuel des Super-Stallion montés un à un par les ascenseurs. Un quart d'heure plus tard, les quatre gros hélicoptères étaient alignés à l'arrière, équipages à bord, et leurs rotors tournaient. Le pacha entra en contact avec le porte-avions *Nimitz* d'où allait décoller le E2-C Hawkeye qui abriterait le *mission command*, prenant en charge le brouillage éventuel des radars iraniens, et les communications.

Sur le pont, le vacarme des énormes rotors était effroyable. Les minutes s'écoulaient dans une tension croissante.

Enfin, le premier Super-Stallion s'éleva au-dessus du pont, suivi des trois autres. La gorge serrée, le pacha du *Bataan* contemplait les quatre grosses machines presque invisibles dans l'obscurité, feux éteints. Il ne fermerait pas l'œil tant qu'ils ne seraient pas rentrés.

Le dernier appareil parti, le *Bataan* amorça un changement de cap pour s'éloigner de la côte iranienne. Espacés de cent mètres et étagés en hauteur sur une trentaine de mètres, les quatre Super-Stallion se noyèrent dans l'obscurité.

Le pacha remonta dans la dunette, rejoint par le lieutenant de vaisseau Freeman.

Quelques minutes plus tard, un marin apporta un message d'un seul

mot en provenance de « Wild Goose 1 », le Super-Stallion de tête : « Dry⁽⁴⁸⁾ ». Les hélicos venaient de franchir la côte iranienne à 9 h 42. Avec presque trois quarts d'heure de retard sur l'horaire prévu. Le commandant redescendit dans la salle d'op' et se planta devant la carte d'Iran matérialisant le trajet de ses hélicos. Il en eut le cœur serré : ils avaient un sacré bout de chemin à parcourir. De nuit, au-dessus d'un territoire hostile, sans autre protection que leur très basse altitude. Aucun hélico ne possédait de système de brouillage actif. Pendant la mission, les appareils devaient communiquer entre eux en UHF crypté, qui ne portait pas au-delà de quelques dizaines de kilomètres et ne pouvait donc être intercepté. En cas d'urgence, ils étaient en liaison avec le *mission command* en Satcom.

Les contraintes du vol étaient très strictes : vol à 300 pieds et impossible de prendre de l'altitude, à cause des radars iraniens, et pas question de faire un détour, à cause du kérosène. Et surtout, presque sept heures de vol en équipement de vision nocturne, ce qui générait un stress permanent.

*

**

Le faisceau des phares éclaira le panneau vert indiquant la sortie de Kachan. Bizarrement, la signalisation était exactement la même qu'aux États-Unis. Héritage probable du Chah. En dépit de la circulation presque inexistante, Yasmine Misaq ne dépassait pas la vitesse limite, au cas improbable d'un contrôle. La radio de la BMW diffusait de la musique. Sur leur gauche, il n'y avait pas une lumière : ils longeaient le Dacht-e Kav, le grand désert occupant le centre de l'Iran.

Personne ne parlait dans la voiture. Yasmine, concentrée sur la conduite, le défecteur, somnolent, et Malko, tendu, pensant aux hélicos qui volaient en ce moment vers eux. Cela paraissait d'une facilité déconcertante, après les émotions de l'après-midi.

Pour tromper son anxiété, il se pencha à nouveau sur la carte. Il ne fallait surtout pas rater l'embranchement de la piste menant à l'aéroport désaffecté de Posht-Badam et il risquait de ne pas être signalé, ou très mal. Yasmine ralentit : les lumières du péage étaient en vue. Ils alternaient : à l'un, on réglait deux ou trois mille rials, au suivant, on donnait le ticket remis par le premier. La jeune femme ralentit à peine et redémarra. Quelques véhicules stationnaient de l'autre côté du péage, tous feux éteints.

— Vous n'êtes pas fatiguée ? demanda Malko.

— Non, merci, ça va, répondit Yasmine Misaq.

C'est elle qui avait insisté pour conduire, au cas où ils auraient été stoppés par un contrôle routier. La voiture lui appartenait et elle pouvait s'expliquer en farsi, ce qui n'était pas le cas de Malko...

Saïd Hajjarian s'ébroua.

— C'est encore loin ? demanda-t-il de sa voix traînante. Je suis fatigué.

— Encore deux heures de route, répondit Yasmine Misaq.

Au minimum.

Malko se posait des questions sur le sort de Kaveh Hussein. Cela semblait déjà sur une autre planète. Yasmine Misaq fit un brusque écart pour éviter un renard qui traversait, puis la routine reprit.

Le ciel s'était couvert, mais la nuit était quand même assez claire. Ils avaient pris de l'essence, juste après Qom, et n'auraient plus à se ravitailler avant « Desert One ».

Malko examina à nouveau la carte étalée sur ses genoux. Les hélicoptères, partis de l'océan Indien, avaient à parcourir entre 700 et 800 kilomètres, selon le point de départ. Avec le retour, cela faisait beaucoup... Les pilotes allaient arriver épuisés.

Il regarda le ciel : presque pas d'étoiles.

*

**

— *Main gearbox low pressure*⁽⁴⁹⁾, annonça d'une voix calme un des deux mécaniciens du Super-Stallion « Wild Goose 2 ».

Un voyant rouge s'était mis à clignoter sur son tableau des systèmes hydrauliques. Ils volaient déjà depuis près de deux heures sans incident.

— Vérifiez le manomètre, demanda le pilote.

Le gros hélico filait à 180 miles à l'heure dans une nuit claire, avec un vent faible. À cent mètres devant, légèrement plus bas, on distinguait la silhouette du « Wild Gosse 1 ». Au-dessus, c'était l'obscurité totale.

Le mécanicien s'activa une dizaine de minutes et finit par annoncer :

— Le circuit manomètre et le circuit voyant sont cohérents. Il y a une fuite. Nous sommes obligés d'atterrir.

— Nous pouvons voler encore combien de temps ? interrogea le pilote, qui connaissait déjà la réponse.

— Entre quinze et trente minutes, sir.

Au-delà, c'était l'explosion du rotor. Le pilote prit rapidement sa décision et annonça au radio :

— Nous nous posons, avertissez « Wild Goose 1 » qu'il nous récupère. Les deux autres attendront en l'air.

Il commença à amorcer sa descente. Heureusement qu'il survolait une région inhabitée. Fiévreusement, le navigateur calculait les coordonnées du *touch down*, pour les communiquer à *mission command*. Le lourd Super-Stallion balançait ses vingt tonnes comme un gros animal maladroit. Les quatre membres de l'équipage scrutaient l'obscurité à travers leurs lunettes de vision nocturne, l'estomac noué.

Au mieux, ils allaient perdre une quinzaine de minutes. Ce qui

faisait une heure avec le retard initial. Ils n'atteindraient « Desert One » qu'à 1 heure A.M.

*

**

De nombreux bureaux du ministère du Renseignement étaient encore allumés après minuit. La disparition de Saïd Hajjarian était une affaire d'État et les pasdarans commençaient à accuser leurs homologues d'être des incapables. Du coup, Mostaffa Najar avait décidé de passer la nuit à son bureau. Le Guide avait été prévenu et il avait ordonné que tout soit mis en œuvre pour retrouver le fugitif.

Le cadavre de Kaveh Husseini se trouvait à la morgue de l'hôpital Firouzgar et sa femme était interrogée sans relâche. Hélas, elle prétendait ne rien savoir des activités de son mari.

Safir Moffateh, lui, était introuvable. Était-il parti aussi ? L'examen du portable de Kaveh Husseini n'avait pas donné grand-chose. À part un appel de la femme d'un *bazari* qui n'avait duré que quelques secondes. Probablement une erreur. Elle serait interrogée le lendemain.

Mostaffa Najar était persuadé que le fugitif se cachait quelque part à Téhéran en attendant que les choses se calment. Les Moudjahidin du Peuple avaient encore quelques planques.

*

**

Un marin du *Bataan* colla une pastille rouge sur la carte d'Iran où le trajet des Super-Stallion était matérialisé par des traits bleus.

Les trois hélicos restants avaient encore une heure dix environ de vol avant d'arriver à « Désert One ». Le Super-Stallion en difficulté avait été abandonné intact, dans une zone heureusement désertique. Il y avait peu de probabilités qu'il soit découvert avant le jour.

Le lieutenant de vaisseau Freeman prit un café à la machine et se rassit, fixant la carte. Jusqu'ici, le E2-C Hawkeye n'avait décelé aucune réaction iranienne. La perte d'un appareil ne mettait pas en péril la mission. Même si sa découverte par les Iraniens risquait de faire du bruit.

Un officier radio pénétra dans la pièce et tendit un message au lieutenant de vaisseau Freeman, accompagné d'une photo satellite.

— *Sir*, une perturbation est en train de se former au nord de Kachan. Un vent de sable qui monte jusqu'à 3 000 pieds. Elle se dirige vers le sud à une vitesse de 40 miles environ.

L'officier regarda la carte : la perturbation allait droit sur la zone où les Super-Stallion devaient atterrir.

Brutalement noué, il questionna :

— C'était imprévisible ?

— *Yes, sir*. Ces vents de sable se forment très vite.

— Bien. Tenez-moi au courant de son évolution.

Il se rassit et but un peu de café froid. Priant le ciel pour que la perturbation change de route. Certes, les hélicos pouvaient la traverser, en volant aux instruments, bien que le sable en suspension puisse provoquer des avaries, mais dans un vent de sable, il n'était pas question d'atterrir ou de décoller, la visibilité étant nulle.

*

**

Depuis une demi-heure, Yasmine Misaq avait encore ralenti son allure. Scrutant la gauche de l'autoroute et les rares panneaux indicateurs, à la recherche d'une piste menant à Anarak, la localité la plus proche de l'ancien aérodrome de Posht-Badam.

Sans rien voir. Pas le moindre embranchement.

Ils étaient déjà à près de 1 500 mètres d'altitude et les montagnes étaient toutes proches. Dans un silence pesant, ils roulèrent encore une vingtaine de minutes, puis les phares éclairèrent un panneau indiquant Yazd à 40 kilomètres...

— Nous avons été trop loin ! s'écria Malko.

Yasmine Misaq lança une exclamation furieuse.

— Évidemment ! Cette piste doit partir de l'autre voie de l'autoroute, celle qui longe le désert.

Elle franchit le terre-plein central, réduit à sa plus simple expression, et faillit se faire emboutir par un camion-citerne filant vers Téhéran, dont le conducteur ne ralentit même pas. Ils repartirent en sens inverse, à petite allure. Malko, placé du bon côté, écarquillait les yeux, de plus en plus inquiet. Il n'aurait jamais pensé que ce soit si difficile de trouver cet embranchement.

Il regarda pour la centième fois les aiguilles lumineuses de sa Breitling. 11 h 10. Il n'avaient plus que cinquante minutes pour rejoindre « Desert One ». Soudain, les phares éclairèrent un panneau de bois, presque au ras du sol, indiquant : Chah Malek.

— Arrêtez ! lança-t-il à Yasmine.

Il consulta la carte et poussa une exclamation de soulagement.

— C'est la bonne direction ! Anarak est juste avant.

Ensuite, il faudrait encore trouver l'emplacement exact de l'ancien aérodrome, qui ne figurait pas sur la carte ; et dans le coin, les villages étaient rares.

Ils repartirent. Quelques kilomètres plus loin, un passage à niveau non gardé apparut.

— C'est la voie ferrée qui est indiquée sur la carte, annonça Malko. Nous sommes bons.

Normalement, ils ne se trouvaient plus qu'à une quarantaine de kilomètres de « Desert One ». C'était presque gagné.

*

Le pilote de « Wild Goose 3 » aperçut dans ses lunettes de vision nocturne une série de traits blancs qui venaient vers lui. Ils disparurent très vite, mais quelques minutes plus tard, l'hélico se mit à vibrer et les commandes devinrent plus dures. Il réalisa alors qu'il venait de croiser un vol de gros oiseaux migrateurs. L'un d'eux avait sûrement heurté et endommagé une pale du rotor. Le pilote réduisit immédiatement les tours, mais la vibration persista.

— *We go down !* lança-t-il.

L'hélico vibrait de plus en plus. Si la pale endommagée se détachait, l'appareil serait désintégré en quelques secondes. La descente, pourtant très courte, lui parut durer une éternité. Le choc avec le sol fut brutal, mais jamais le pilote n'avait été aussi content de se poser.

*

**

Atterré, le lieutenant de vaisseau Freeman regardait un marin en train de coller une pastille rouge à l'endroit où « Wild Goose 3 » venait d'effectuer un atterrissage forcé. À une demi-heure de vol de « Désert One ». Une fois de plus, on avait perdu un quart d'heure pour récupérer les autres hommes d'équipage. Le pacha du *Bataan*, prévenu, déboula dans la salle d'op'.

— Vous pouvez continuer ? demanda-t-il.

L'officier secoua la tête affirmativement.

— Oui, mais nous n'avons plus aucune marge de sécurité. Une fois que les pleins auront été refaits à « Désert One », les deux appareils auront juste de quoi rentrer.

Le commandant, accablé, laissa tomber :

— Nous allons semer l'Iran d'hélicoptères. Je vais demander à Djibouti l'autorisation d'envoyer dès l'aube des Tomcats pour les détruire.

— Appelez « Esquire » sur la fréquence *Emergency*, demanda le lieutenant de vaisseau Freeman. Avertissez-le du retard.

L'officier de transmission sortit pour revenir quelques minutes plus tard.

— *Sir*, nous n'avons pas pu joindre « Esquire ». Son *Thuraya* n'est pas en service.

— Continuez jusqu'à ce que vous ayez le contact, ordonna Freeman.

Il ne manquerait plus qu'« Esquire » manque le rendez-vous...

*

**

La BMW cahotait sur une piste défoncée, dans une obscurité totale. On se serait cru au fond d'un encrier. Pas une lumière à part quelques étoiles. Ils avaient quitté l'autoroute depuis vingt minutes sans rencontrer un chat. Au moins, l'endroit avait été bien choisi...

Soudain, des mesures en pierres sèches apparurent, un village. Ils le traversèrent rapidement.

— Ça doit être Chah Malek, dit Malko. Nous ne sommes plus loin...

Ils continuèrent et soudain, la route devint encore plus étroite, et disparu définitivement dans un champ de maïs !

Ils étaient perdus.

Malko avait beau scruter la carte, il ne comprenait pas.

Yasmine faisait déjà demi-tour en direction de la localité qu'ils avaient traversée. Là, ils découvrirent au milieu du village, une piste partant vers l'est, presque invisible... Encore pire que la précédente, défoncée par les tracteurs. Encore dix kilomètres et un nouveau village apparut, avec, cette fois, quelques lumières. Et un écriteau en farsi. Yasmine poussa une exclamation ravie.

— C'est Anarak !

Ils étaient sur la bonne piste. Il n'y avait plus qu'à trouver « Desert One », à une quinzaine de kilomètres au nord-est, selon le document de la CIA. Yasmine choisit la piste qui semblait se diriger dans cette direction. Ils avaient complètement oublié leurs éventuels poursuivants, concentrés sur la recherche du point de rendez-vous. Soudain, une lumière apparut sur leur droite, se déplaçant perpendiculairement à eux. Une voiture. Dans ce lieu perdu, bien qu'il ne soit pas très tard, c'était étonnant...

Cinq minutes plus tard, ils débouchaient sur une route goudronnée orientée nord-sud. La voiture qu'ils avaient aperçue passa devant eux, un pick-up chargé de pastèques.

— C'est la route qui va de Naim à Kachan, dit Yasmine, nous aurions dû la prendre, elle est bien meilleure.

Ils la suivirent pendant quelques kilomètres, guettant un embranchement ou un panneau. Puis Yasmine stoppa, découragée.

— Nous sommes perdus ! dit-elle. On ne va jamais trouver... Cet aérodrome désaffecté peut être n'importe où, à l'écart de cette route.

Malko baissa les yeux sur son poignet : minuit moins cinq. Il leur restait cinq minutes pour trouver un endroit sans point de repère, en pleine nuit, dans une région inconnue.

Ils n'y arriveraient jamais.

CHAPITRE XV

Roulant très lentement, Yasmine Misaq scrutait le côté droit de la route, prête à s'engager dans n'importe quelle bifurcation. À l'arrière de la BMW, Malko, la gorge nouée, en faisant autant. Avoir réussi à quitter Téhéran sans encombre et ne pas trouver le lieu de rendez-vous, c'était rageant... Soudain, une lumière apparut devant eux. Il pensèrent d'abord qu'il s'agissait d'un village, mais en se rapprochant ils distinguèrent un tracteur, roulant sur le bas-côté de la route.

Ils le rattrapèrent facilement et Yasmine Misaq s'arrêta à sa hauteur. Le conducteur du tracteur en fit autant. Elle descendit et alla lui parler.

— C'est un miracle ! lança-t-elle en revenant. Il habite un village à une dizaine de kilomètres et son tracteur était en panne. Il connaît l'ancien aérodrome de Posht-Badam. Il faut faire demi-tour et prendre la seconde piste sur notre gauche. Il n'y a aucune signalisation. C'est à cinq kilomètres.

— Il n'a pas été étonné ? demanda Malko.

— Je lui ai dit que j'allais plus loin et qu'on m'avait donné Posht-Badam comme point de repère. Et puis, c'est un paysan, il s'en moque.

Ils repartirent en sens inverse et découvrirent l'embranchement indiqué. De nouveau, ce furent les cahots... Autour d'eux, c'était le désert, avec une végétation rabougrie d'épineux, à perte de vue. Et pourtant, la grande route paraissait assez fréquentée. Pourvu que les hélicoptères américains ne se fassent pas repérer. Tendus, aux aguets, ils comptèrent les kilomètres. Encore un embranchement presque invisible sur leur droite. Une piste étroite où la voiture pouvait à peine passer. Enfin, après un kilomètre, les phares éclairèrent d'abord une clôture en piteux état, puis un bâtiment au toit arraché, visiblement abandonné, face à une esplanade en ciment envahie de touffes d'épineux qui se confondait avec le désert environnant.

Yasmine Misaq arrêta la voiture en face du bâtiment et ils descendirent, laissant Saïd Hajjarian assoupi. La jeune femme et Malko parcoururent une centaine de mètres dans l'obscurité, jusqu'à sentir soudain sous leurs pieds du ciment. Une ancienne piste d'atterrissage.

Ils avaient enfin trouvé « Desert One ».

Revenant sur leurs pas, ils regagnèrent la voiture. Le silence était

absolu, à part le vent. Malko, l'estomac noué, consulta la Breitling qui indiquaient minuit vingt. Ou les hélicos étaient en retard ou il avaient eu un pépin. Prenant le Thuraya dans la BMW, il l'activa, sortit l'antenne et se mit à chercher le satellite. Dans cet espace découvert, ce fut plus rapide qu'à Téhéran. L'icône signalant un message vocal reçu apparut aussitôt.

Fou d'angoisse, Malko composa le numéro *Emergency*.

Une voix d'homme décrocha et fit « allô ». Il annonça aussitôt :

— Ici, « Esquire ». À vous.

— Êtes-vous au point de rendez-vous ? demanda son interlocuteur.

— Affirmatif.

— Le rendez-vous vous a été retardé de cinquante minutes environ.

Confirmez.

— Je confirme, dit Malko. Rendez-vous décalé de cinquante minutes. *Over*.

Il se tourna vers Yasmine.

— Ils arrivent !

Tassé sur son siège, Saïd Hajjarian semblait dormir. Yasmine alla le mettre au courant. Un vent assez fort souffait du nord, mais la température était supportable. Enfin détendu, Malko demanda à Yasmine Misaq :

— Tu ne veux pas venir avec nous ?

— Ma vie est à Téhéran, dit la jeune femme.

— J'espère que tout se passera bien à ton retour. Personne ne sait que tu nous a accompagnés.

Elle eut un geste insouciant.

— Dès que vous aurez embarqué, je reprends la route. *Inch'Allah*, je serai à Téhéran avant l'aube et je me coucherai. Si on m'interroge, je dirai que je n'ai pas bougé de mon lit. Je suis une femme, ils n'oseront pas trop me brusquer et ils n'auront aucune preuve. Évidemment, il ne faudrait pas que je tombe en panne.

Ils se turent. Malko tendit l'oreille. Toujours le silence. Il lui sembla que le vent avait forci.

— Qu'est-ce qu'il font ? grommela-t-il.

Soudain, il entendit un bruit inattendu, comme un éboulement. Cela venait du bâtiment abandonné. Le poulx à 200, il regarda Yasmine.

— On dirait qu'il y a quelqu'un !

— Non, ce doit être un animal. Allons voir.

Il la suivit, sans même penser à prendre le Glock sur le siège arrière de la BMW. Au moment où ils atteignaient le coin, il y eut un nouveau bruit et un animal leur fila pratiquement entre les jambes.

Un renard.

Yasmine éclata de rire.

Rassuré, Malko tendit l'oreille de nouveau. Rien. Il se rassura en se

persuadant que les hélicos n'étaient pas très bruyants.

— Ne sois pas nerveux, fit tendrement Yasmine. Profite de tes derniers instants en Iran.

À cause de l'obscurité, il distinguait à peine son visage. Mais quand il sentit sa bouche chaude se poser sur la sienne, il n'eut pas besoin de la voir. Leur baiser se transforma vite en étreinte violente, passionnée. Pendant quelques instants, Malko oublia les hélicoptères de la CIA, s'attaquant brutalement à la longue jupe de Yasmine. Celle-ci, appuyée au mur à moitié écroulé, l'aidait de son mieux. Elle le libéra et l'entoura de sa main nue.

— Viens, souffla-t-elle.

Ils avaient oublié Saïd Hajjarian, toujours dans la BMW. C'est elle qui se débarrassa fébrilement de sa culotte, puis, se retournant, s'appuya au mur. Malko l'investit par-derrière, les mains solidement crochées dans ses hanches, et il la pilonna sans douceur jusqu'à ce qu'il explose avec un cri sauvage. Il avait l'impression de revivre. Comme toujours, l'adrénaline était un puissant aphrodisiaque.

Essoufflé, heureux, il resta collé à la croupe qu'il pénétrait encore.

Soudain, il eut l'impression de respirer du sable, une rafale de vent les balaya, une sorte de poussière granuleuse et chaude. Il se retourna et eut un choc. La forme plus claire de la BMW semblait s'être dissoute dans une obscurité encore plus opaque. Il recula et Yasmine se retourna.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Il leva la tête : les étoiles avaient disparu, comme gommées.

— C'est le *haboub*, dit Yasmine. Le vent de sable.

*

**

Un soleil radieux brillait sur Washington, déjà bas sur l'horizon. Un été indien prolongé qui rendait la Virginie toute pimpante. Ted Boteler se trouvait à son bureau depuis huit heures du matin et avait dû avaler un litre de café. Tenu au courant en temps réel de l'opération « Sunflower », il en avait suivi tous les contretemps, depuis le retard au décollage du *Bataan*, provoqué par la présence de la frégate iranienne, jusqu'à l'atterrissage en catastrophe des deux Super-Stallion pour des raisons techniques faisant partie des aléas de ce genre de mission. Il attendait impatiemment que les deux hélicos restants se posent à « Désert One », embarquent Malko et Saïd Hajjarian et refassent le plein avant de repartir. Il devait recevoir une confirmation du redécollage des Super-Stallion qu'il transmettrait immédiatement à Porter Goss.

Ce qui voulait dire qu'il était rivé à son bureau jusqu'à neuf heures du soir.

En tout cas, les hélicos avaient trompé la vigilance des radars et des

détecteurs électroniques iraniens. L'E2-C Hawkeye qui coordonnait la mission ne signalait rien de fâcheux. Il croisa les doigts mentalement. Les deux hélicos avaient encore trois heures de vol au-dessus du territoire iranien avant de retrouver le *Bataan*. Leurs équipages devaient être épuisés... Il allait se servir un autre café quand son adjoint entra dans le bureau, le visage sombre, une photo à la main.

— *We got a problem !* annonça-t-il en lui tendant le document.

Ted Boteler l'examina. C'était une carte météo prise par un satellite une demi-heure plus tôt, englobant la zone où opéraient les hélicoptères. Une tache sombre de forme oblongue la recouvrait sur près de trois cents kilomètres. Des flèches sur la carte indiquaient que cette perturbation se déplaçait vers le sud, à une vitesse de vingt miles à l'heure.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ted Boteler.

— Un vent de sable, *sir*. Le *Bataan* est déjà au courant.

— Appelez-le-moi, ordonna Ted Boteler, de nouveau étreint pas l'angoisse.

Sans être un expert, il savait que ce phénomène atmosphérique était très dangereux pour des hélicoptères.

*

**

Le pilote du « Wild Goose 1 » crut d'abord qu'il traversait une nappe de brouillard. Des écharpes opaques glissaient le long du pare-brise du cockpit. Puis, de minuscules grains de sable crépitèrent sur le verre blindé. Et, d'un coup, il eut l'impression d'être plongé dans une bouteille d'encre noire ! Plus aucun point de repère. Le Super-Stallion continuait à voler à 180 miles, à 300 pieds du sol, d'après les instruments. Seulement, les lunettes de vision nocturne ne servaient plus à rien.

Angoissant.

Ausitôt le pilote prit de l'altitude.

— Perte de visuel. Je monte à 800 pieds, lança-t-il dans son UHF, à l'intention de « Wild Goose 4 ».

À 800, puis à 1 100 pieds, c'était pareil. Il grimpa encore de 200 pieds. Sans amélioration. Il n'y avait plus qu'une chose à faire. Il appela le chef de mission sur sa fréquence sécurisée Satcom, rendit compte et demanda des instructions, précisant :

— Nous sommes à 60 miles de « Desert One » et j'ai seulement une demi-heure de pétrole.

Déjà fatigué par son long vol, il était à la limite de la panique. Un silence de mort régnait dans le cockpit.

*

**

Tous les officiers impliqués dans « Sunflower » étaient réunis dans

la salle d'op' du *Bataan*. L'officier météo prit la parole, s'adressant en particulier au lieutenant de vaisseau Freeman.

— *Sir*, nous sommes confrontés à un problème très sérieux. Ce vent de sable recouvre la zone où se trouve « Desert One ». Les appareils ne pourront pas s'y poser. En plus, il leur reste une demi-heure de carburant.

— Que conseillez-vous ? demanda Freeman.

— Les deux appareils doivent faire demi-tour immédiatement, afin de se retrouver dans une zone non encore atteinte par le vent de sable. Ils sont obligés de se poser pour refaire le plein.

— En auront-ils le temps avant d'être rejoints par cette perturbation ?

— S'ils font demi-tour immédiatement, je pense que oui, mais ce sera juste.

— Ils n'ont vraiment *aucune* chance de se poser à « Désert One » ? insista Freeman. Ils pourraient faire le plein et attendre que la perturbation soit passée.

L'officier météo secoua la tête.

— Elle est prévue pour durer jusqu'à demain. Même s'ils pouvaient atterrir, ce serait faire prendre un risque énorme aux équipages que de les laisser stationner *de jour* à « Désert One ». De toute façon, nous devons prendre une décision dans les minutes qui viennent. Sinon, nous risquons de perdre les deux appareils. Ils seront obligés de se poser pour ravitailler, en plein vent de sable.

Un silence pesant s'établit, qui dura plusieurs secondes, rompu par la voix blanche du lieutenant de vaisseau Freeman.

— *Abort*⁽⁵⁰⁾. Qu'ils fassent demi-tour. Dès qu'ils seront sortis de la perturbation, qu'ils se posent. Un seul appareil sera « refuelé » et emmènera le second équipage. Prévenez « Esquire ».

*

**

Abrités par un mur du bâtiment abandonné, Yasmine Misaq et Malko essayaient de ne pas avaler trop de sable. C'était effrayant ! On ne voyait plus à un mètre et cela semblait sans fin.

— Ça dure longtemps ? demanda Malko.

— Plusieurs jours quelquefois, dit Yasmine. Les avions ne volent plus.

Malko pensa immédiatement aux hélicos. Ils ne devaient plus être loin. Est-ce qu'ils allaient les trouver dans cette purée de pois, pire qu'un *fog* londonien ?

Son Thuraya, qu'il avait laissé allumé, se mit à sonner et il répondit.

— « Esquire » ? Ici « Sunflower ». Vous me recevez ?

— Cinq sur cinq.

— La mission est annulée, annonça la voix anonyme. Je répète, la

mission est annulée.

Malko, atterré, n'en croyait pas ses oreilles.

— Annulée ! répéta-t-il. Qu'est-ce...

— Agissez en conséquence, conclut la voix anonyme.

La communication fut coupée.

Pétrifié, il se tourna vers Yasmine Misaq et annonça d'une voix blanche :

— Ils ne viennent plus !

Ils se retrouvaient en plein désert, coupés du monde. S'ils revenaient à Téhéran, les services iraniens allaient les y cueillir. C'était la fin.

CHAPITRE XVI

Assommés par la nouvelle, Yasmine Misaq et Malko restèrent sans réagir. Noyés dans le brouillard opaque. Les étoiles avaient disparu comme les contours des objets proches, avalés par cette masse cotonneuse et mouvante agitée de brusques rafales. Malko réalisa pourquoi les hélicoptères avaient fait demi-tour. Même aux instruments, c'eût été extrêmement risqué de se poser, avec cette visibilité nulle.

Il était assommé, ayant tout prévu sauf cela. L'idée que les hélicos venus les chercher étaient en train de voler vers l'océan Indien, sans aucune chance de retour, lui était insupportable.

— Que veux-tu faire ? demanda Yasmine.

Elle n'avait pas perdu son sang-froid. Malko n'eut pas le temps de lui répondre : une silhouette avait surgi de la purée de pois. Saïd Hajjarian, sorti de la BMW, venait aux nouvelles.

— Ils ne sont pas encore là ? demanda-t-il de sa voix traînante.

C'est Malko qui répondit.

— Non, il y a un problème à cause du vent de sable.

— Ah bon, fit l'Iranien. Ils viennent quand, alors ?

Malko précisa après un court silence :

— Ils ne viennent pas du tout, *haroye* Hajjarian. Nous devons modifier nos plans.

L'Iranien tituba comme si on l'avait frappé. D'une voix nouée par l'angoisse, il insista :

— Mais qu'est-ce qu'on va faire ? On ne peut pas rester ici.

— C'est la question que nous sommes en train de nous poser, répondit Malko.

Il baissa les yeux sur sa Breitling : minuit quarante-cinq. Avec cette météo, combien de temps mettraient-ils pour regagner Téhéran ? S'ils y retournaient... Peu à peu, son cerveau, tétanisé par l'annulation de leur exfiltration, se remettait à fonctionner. Il se tourna vers Yasmine.

— Nous sommes à mi-chemin de la frontière irakienne. Y a-t-il une chance de la franchir clandestinement ?

Elle secoua la tête.

— Nous n'y arriverons pas. C'est une zone très surveillée, à cause de la minorité arabe et des infiltrations britanniques. Si nous sommes interceptés, c'est fichu. Et puis, c'est quand même très loin.

Si seulement la CIA avait pensé à établir un plan B avec les Britanniques !

Hélas, il était trop tard pour se lamenter...

— Vous n'avez pas d'idée ? demanda-t-il à Saïd Hajjarian.

L'Iranien secoua la tête.

— Non, mais je ne veux pas retourner à Téhéran.

— Que voulez-vous faire ?

— Je ne sais pas. Si je retourne à Téhéran, ils vont me torturer et me tuer.

Yasmine Misaq lui adressa la parole en farsi. La conversation fut assez longue. Ensuite, l'Iranien repartit vers la voiture, avalé par le vent de sable. Yasmine soupira.

— Il a peur et m'a demandé si je pouvais le cacher chez moi. Mais c'est impossible.

Malko était accablé. Lâché dans la nature, le vieil homme était une bombe à retardement. Lui seul pouvait faire le lien entre le plan de la CIA et Malko.

Le vent continuait à souffler et le sable était de plus en plus violent.

— Je pense que de toute façon, nous devons prendre la route de Téhéran, suggéra Malko. Nous réfléchirons durant le trajet.

Yasmine allait répondre lorsqu'une détonation sèche les fit sursauter. Cela venait de la voiture. Ils y coururent, courbés contre le vent. La portière était ouverte, des jambes dépassaient à l'extérieur. Malko, arrivé le premier près de la BMW, découvrit Saïd Hajjarian affalé en biais sur le siège avant. Sa tête était rejetée en arrière, comme collée au dossier, et sa main droite pendait à l'extérieur, serrant encore le pistolet oublié par Malko dans la voiture. L'odeur fade du sang frappa ses narines. Saïd Hajjarian s'était tiré une balle dans la bouche.

Yasmine Misaq poussa une exclamation étouffée. Horrifiée.

Malko n'arrivait pas à détacher son regard du mort, première victime collatérale de l'annulation de « Sunflower ». L'échec était total...

Frissonnant à cause du vent – ils étaient à plus de 1 500 mètres d'altitude –, il se tourna vers Yasmine.

— Je vais le sortir de la voiture.

Surmontant sa répugnance, il ôta d'abord le Glock des doigts du mort, puis, saisissant celui-ci sous les aisselles, il parvint à le faire basculer sur le sol.

Yasmine Misaq avait allumé une cigarette et semblait paralysée. Une énorme tâche de sang s'étalait sur le dossier du siège, mêlée à des éclats d'os et de cervelle.

— J'ai des chiffons dans le coffre, fit Yasmine.

Malko alla l'ouvrir et tant bien que mal nettoya le dossier, où ne subsista qu'une tâche sombre. Ensuite, il étala la couverture dessus

pour la dissimuler. Puis, agrippant à nouveau le mort sous les aisselles, il parvint malgré les rafales de sable à le traîner jusqu'au bâtiment abandonné, et le cacha derrière un pan de mur. Avec un peu de chance, il ne serait pas découvert avant un bon moment. Yasmine Misaq, assise dans la voiture, continuait à fumer, livide. Sa tâche macabre accomplie, Malko retourna à la BMW, prit le pistolet et alla le jeter dans les ruines. Après une hésitation, il se débarrassa aussi du Thuraya.

De nouveau, il n'était plus qu'un businessman en voyage d'affaires. Il rejoignit Yasmine.

— Allons-y, dit-il simplement.

Il agissait comme un automate, essayant de ne pas penser. Yasmine se remit au volant, avec une grimace. Malko s'installa à la place du mort. Heureusement, la couverture était assez épaisse. Même pleins phares, le faisceau lumineux ne perceait l'opacité du vent de sable que sur deux mètres. Il fallait garder le nez sur la piste pour ne pas s'en écarter.

Malko se retourna : l'ancienne base désaffectée avait été avalée par la tempête de sable. Il se força à appuyer la tête sur le dossier et regarda le halo blanchâtre devant la voiture.

Fatigué. Très fatigué.

*

**

« Wild Goose 4 » atteignit la côte iranienne à 3 h 10. Envoyant le message « Wet⁽⁵¹⁾ » signifiant qu'ils survolaient désormais l'océan. Épuisés, les deux pilotes se relayaient toutes les demi-heures. Dans l'énorme cabine, les hommes du *platoon* de Marines et les équipages des trois autres appareils somnolaient.

Parvenu au-dessus de l'océan Indien, l'appareil prit de l'altitude pour pouvoir communiquer avec le *Bataan*. Celui-ci s'était rapproché au maximum de la côte. Dès que son radar eut « acquis » l'hélicoptère, il manœuvra pour se rapprocher encore. Et enfin, après avoir rallumé ses feux, le Super-Stallion toucha le pont du porte-hélicoptères. Des marins l'entourèrent aussitôt et commencèrent à aider ses occupants, sonnés par le long voyage, à sortir.

Le pilote, après s'être extrait du cockpit et avoir arraché ses lunettes de vision nocturne, fit quelques pas sur le pont et chancela, ivre de fatigue.

Le lieutenant de vaisseau Freeman avait les larmes aux yeux. Seule consolation : ils n'avaient pas à déplorer de pertes humaines ; mais ils avaient « semé » trois hélicoptères en Iran. Il s'approcha du pilote et dit simplement :

— *You did a wonderful job.*

*

**

Ted Boteler était sorti livide du bureau de Porter Goss. Bien qu'il soit neuf heures du soir, il n'avait pas envie de rentrer chez lui. « Sunflower » était un fiasco complet et personne n'était vraiment à blâmer.

Tough luck.

Les pilotes des Super-Stallion s'étaient surpassés. Mis au courant de l'échec de la mission, le Président avait refusé que l'on envoie des Tomcats détruire les trois hélicoptères abandonnés.

À quoi bon ?

Ted Boteler s'ébroua. Pour les Marines, c'était terminé. Pas pour lui. Son premier devoir était de reprendre contact avec Malko et d'essayer d'échafauder un plan B dont il n'avait pour l'instant pas la moindre idée. Son adjoint, George Orwell, entra dans le bureau, l'air catastrophé.

— Impossible d'entrer en contact avec « Esquire », son Thuraya est coupé.

— Continuez toutes les heures, ordonna le directeur des Opérations. Vous avez prévenu les Cousins⁽⁵²⁾ ?

— Oui.

— Que disent-ils ?

— Ils sont désolés. Pour eux, c'est terminé.

Ted Boteler étouffa un juron. Le MI6 ne voulait évidemment pas griller son agent pour venir en aide à un clandestin de la CIA, peut-être déjà pris en charge par les services iraniens. La défaite est orpheline... Ted Boteler comprit qu'il ne pouvait compter que sur l'Agence.

— Nous avons quelqu'un qui pourrait partir là-bas ?

George Orwell fit la moue.

— Oui. Un type qui nous donne quelques informations. Un Iranien qui magouille dans le caviar. Djangurz Rirhi.

— Où est-il ?

— En Allemagne ou en France.

— Trouvez-le et expédiez-le à Téhéran, ordonna Ted Boteler. Donnez-lui la fausse identité de Malko. Qu'il prenne contact avec lui. Donnez-lui le code « Esquire ». Qu'il revienne ensuite dare-dare nous dire ce qu'il en est.

— C'est un sacré risque de sécurité, objecta George Orwell, cet Iranien n'est pas fiable à 100 %.

— Même s'il est à 10 %, on s'en contentera ! trancha Ted Boteler. On ne peut pas laisser tomber Malko. Qu'il sache au moins qu'on s'occupe de lui.

*

**

Yasmine Misaq avait du mal à garder les yeux ouverts. Malko avait pris le volant. Ils avaient quitté le site de « Désert One » depuis une

heure et demie. Or, ils venaient seulement de franchir la voie de chemin de fer parallèle à l'autoroute. Le vent de sable était toujours aussi violent et il roulait à vingt à l'heure, le nez collé au pare-brise. Tout en conduisant, il ruminait de sombres pensées. Tant qu'ils n'auraient pas rejoint Téhéran, il ne connaîtrait pas l'étendue des dégâts. Tout dépendait de Kaveh Husseini. Si l'ancien militant du Toudeh n'avait pas parlé, Malko était à l'abri. Il n'y avait strictement aucun lien entre lui et la disparition de Saïd Hajjarian.

Dans le cas contraire, il était mal. Très mal.

Un cahot plus fort réveilla Yasmine.

— Nous sommes où ? demanda-t-elle.

— Nous allons bientôt retrouver l'autoroute, annonça Malko, mais cela ne se lève pas.

À ce train-là, ils atteindraient Téhéran dans l'après-midi...

*

**

Mostaffa Najar commençait à se faire une idée plus claire de l'affaire Hajjarian. Vers une heure du matin, un chauffeur de camion allant à Yazd avait assisté à l'atterrissage de deux énormes hélicoptères non loin de l'autoroute. Un seul était reparti. La police, prévenue, avait envoyé des pasdarans qui avaient identifié un Super-Stallion américain en parfait état ! Ils avaient saisi une flopée de documents à présent en route pour Téhéran.

C'était incroyable : deux hélicos américains s'étaient profondément enfoncés dans l'espace aérien iranien sans déclencher aucune alerte !

Le directeur de la Division 3 était sans illusions. Saïd Hajjarian se trouvait dans l'hélicoptère qui avait redécollé. Mais, même s'il était hors de portée, lui devait retrouver ses complices restés en Iran. Sans beaucoup d'éléments. Kaveh Husseini était mort, Safir Moffateh, retrouvé en début de soirée dans un café, jurait n'être au courant de rien. Or, Mostaffa Najar avait besoin d'un nom : l'homme qui avait été en contact avec Kaveh Husseini, le lien avec les Américains.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

L'interrogatoire de Safir Moffateh était mené à la prison d'Evin, dans le quartier 209 géré directement par Etta'alat. Bien qu'il soit plus de deux heures du matin, Mostaffa Najar décida de s'y rendre.

*

**

Hassodolah Lajevardi était en train de fumer une cigarette devant la salle où était interrogé Safir Moffateh. Il se leva vivement en voyant le chef de la Division 3.

— Moffateh continue à prétendre qu'il ne sait rien, annonça-t-il.

— Tu t'y es mal pris ! lança Mostaffa Najar. Je vais te montrer.

Pour lui, si un suspect n'avouait pas, c'est que l'interrogateur était

mauvais. Ils entrèrent dans la cellule. Le prisonnier était suspendu par les bras, ses pieds à dix centimètres du sol, torse nu. La peau marquée de plusieurs tâches brunes et rondes : des brûlures de cigarette. Inconscient.

— Descends-le ! ordonna Mostaffa Najar.

Pendant que son subordonné dénouait la corde maintenant le prisonnier suspendu, il alla au fond de la pièce et souleva une toile qui dissimulait un établi de menuisier équipé d'un gros étau. Jadis, cette pièce servait à l'entretien des bâtiments. L'Iranien tourna le levier, écartant au maximum les mâchoires de l'étau, puis se retourna et lança :

— Amène-le.

Hassodolah Lajevardi traîna le prisonnier jusqu'à l'établi. À deux, ils réussirent à placer sa tête entre les deux mâchoires de l'étau. Ils durent forcer, ce qui arracha le prisonnier à sa torpeur. À demi couché sur l'établi, les mains toujours menottées derrière le dos, il poussa un cri déchirant lorsque les deux mâchoires commencèrent à écraser les cartilages de ses oreilles. Mostaffa Najar se pencha vers lui et dit calmement :

— Je sais que tu mens. Tu vas me dire qui est l'homme qui devait emmener Hajjarian hors du pays et tu auras la paix. Je suis pressé.

— Je ne le sais pas. Je le jure sur le Saint Coran ! bredouilla Safir Moffateh.

D'une main ferme, son bourreau fit pivoter la tige d'acier réglant l'écartement des mâchoires d'un quart de tour. Déclenchant un cri inhumain qui mourut sur les briques nues de la cellule. Hassodolah Lajevardi regardait avec intérêt et sans illusions : lui aussi avait déjà utilisé l'étau, mais il n'y croyait pas trop. Cela servait plus à impressionner qu'à faire avouer. Ou on se contentait d'écraser les oreilles et cela ne servait pas à grand-chose, ou on continuait et la victime mourait. Mais Mostaffa Najar était son chef et il avait tous les droits. Celui-ci tourna encore un peu la tige d'acier.

Le prisonnier poussa un cri atroce et faillit s'arracher à l'étreinte des mâchoires d'acier. Faisant du zèle, Lajevardi lui expédia par-derrière un coup de pied entre les jambes qui lui arracha un couinement. Puis il se mit à gémir sans interruption, si bas que Mostaffa Najar dut se pencher pour entendre ce qu'il disait.

— *Na na*, je ne sais pas... sur le Saint Coran...

Il reprit sa pression, tournant la tige d'acier centimètre par centimètre. La douleur devait être effroyable. Du sang commença à couler des narines de Safir Moffateh. Il battait des jambes, secoué de spasmes, la bouche grande ouverte, bavant, puis se mit à vomir à longs jets.

Avec une grimace de dégoût, Mostaffa Najar, bandant ses muscles,

décida que cela suffisait. Il tourna la tige d'un quart de tour...

La boîte crânienne du prisonnier céda avec un craquement insupportable. Le hurlement s'acheva en gargouillis. Deux jets de sang jaillirent de ses narines, giclant jusqu'au sol. Les mâchoires d'acier avaient pénétré dans le crâne de deux centimètres de chaque côté, faisant éclater la boîte crânienne comme une noix. Du sang et de la matière cervicale suintaient des fractures, à travers les cheveux. Le prisonnier cessa de crier. Les yeux déjà fixes, il agonisa, puis cessa de respirer après un dernier spasme.

Mostaffa Najar se redressa, satisfait en un sens. C'était une piste explorée jusqu'au bout. Safir Moffateh ne savait pas qui était le mystérieux contact, sinon il aurait avoué. Il lui restait un seul élément pour continuer son enquête. Le relevé du portable de Kaveh Husseini avait révélé un seul appel encore inexpliqué. Celui de la femme d'un *bazari* qui, à première vue, n'avait aucun lien avec lui.

C'était mince mais il fallait fermer aussi cette porte-là.

*

**

Malko n'en pouvait plus. Quatre heures du matin et ils se trouvaient encore à 150 kilomètres de Téhéran. Le vent de sable se déplaçait vers le sud et la visibilité était meilleure. Effondrée à côté de lui, Yasmine Misaq s'était endormie. Il conduisait comme un automate, n'ayant qu'une idée : arriver. Il rêvait à un lit, comme un chien rêve à un os, ne sentant même plus la faim. Peu lui importait ce qu'il allait trouver à Téhéran.

Les lumières d'un grand caravansérail apparurent dans la nuit. Encore une heure et il ferait jour. Il dut stopper à un péage, tendit 2 000 rials et Yasmine se réveilla.

— Où sommes-nous ?

— Encore une heure et demie.

— Tout va bien ?

— Oui, ça va.

Elle alluma une cigarette, émergeant à grand-peine. Le vent de sable qui avait tout fait rater était derrière eux maintenant. Les montagnes se découpaient nettement dans les premières lueurs de l'aube. Malko recommença à réfléchir. Désormais, son seul problème était de quitter l'Iran au plus vite, mais avant de se présenter à une frontière, il devait être sûr que les Iraniens n'étaient pas remontés jusqu'à lui...

Dès son retour, il essaierait de contacter Malcolm Mc Laughlin. Peut-être le Britannique saurait-il quelque chose. Il se mit à récapituler d'où pouvait venir le danger. Le bijoutier arménien du Bazar l'avait vu, mais ignorait son nom. S'il avait été arrêté, les Iraniens remonteraient probablement jusqu'à lui. Grâce à sa description physique... Peu à peu, les kilomètres s'ajoutant aux kilomètres, la circulation était moins

fluide, avec beaucoup de camions. Bientôt, ils roulèrent à 40 à l'heure. Ils approchaient de Téhéran.

— Je vais reprendre le volant, suggéra Yasmine. On ne sait jamais.

Ils en profitèrent pour prendre de l'essence. Malko souleva la couverture du siège avant : la tache de sang était toujours là, signe tangible de leur triste épopée.

Quand ils repartirent, Malko était totalement lucide et le jour se levait. L'angoisse le reprit. Qu'allait-il trouver à Téhéran ? Les agents des services iraniens pouvaient très bien l'attendre à l'*Esteghlal* et l'embarquer, direction « Nuit et brouillard ». Hélas, il n'avait pas d'autre solution. Foncer droit à l'aéroport eût été encore plus dangereux. Un écriteau annonçant « Téhéran 12 kilomètres » apparut sur la droite. Il allait se jeter dans la gueule du loup.

CHAPITRE XVII

La BMW tournait lentement autour du terre-plein de Jihad Maidaneh, au sud de Téhéran. Malko regarda sa Breitling : sept heures et quart. Quatorze heures qu'ils étaient partis ! Yasmine Misaq se tourna vers lui.

— Viens chez moi, proposa-t-elle. Tu te reposeras et cela nous donnera le temps de réfléchir. Si tu étais contrôlé, nous pourrions dire que tu as dormi chez moi...

— Merci, dit Malko, soulagé.

Il ne se sentait pas le courage de se battre, regrettant finalement de ne pas avoir conservé le pistolet avec lequel Saïd Hajjarian s'était suicidé. Ils mirent encore une heure pour arriver à Darakieh. Enfin, la BMW s'engouffra dans le parking souterrain de Yasmine et ils gagnèrent son appartement directement par l'ascenseur.

— Je suis contente d'être rentrée, soupira Yasmine Misaq.

Elle gagna la chambre, où elle se déshabilla mécaniquement. Imitée par Malko. Cinq minutes plus tard, il dormait.

*

**

Nassira Ghorroob fixa avec inquiétude les deux hommes qui venaient de sonner à son appartement.

— *Ghanome*⁽⁵³⁾ Ghorroob ? demanda l'un d'eux.

— *Baleh*.

— Etta'alat.

Sans lui demander la permission, ils entrèrent et s'installèrent dans un canapé, en face d'un grand Sony à écran plat. Nassira Ghorroob les suivit, tordue d'angoisse.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle. Mon mari n'est pas là.

L'un des hommes lui jeta un regard gourmand. Sans *hijab*, moulée par un pull vert et un jean collant, déjà maquillée, elle était très excitante.

— Vous avez un portable dont le numéro est 912 652 8765 ? demanda-t-il.

— Oui.

— Vous connaissez un certain Kaveh Husseini ?

— Non, pourquoi ?

— Pourtant vous lui avez téléphoné, insista le policier. (Il sortit un

carnet :) Le 29 septembre, à 1 h 10. Une conversation très courte.

Nassira Ghorroob ne cilla pas.

— Je n'ai jamais téléphoné à cet homme. Pourquoi me posez-vous ces questions ?

— Cet homme est un ennemi de la révolution islamique, lança d'un ton agressif l'autre policier. Il est recherché pour des faits très graves.

La jeune femme alluma une cigarette et ouvrit son sac, montrant un portable Samsung tout neuf.

— Voilà celui dont je me sers, l'autre, je ne m'en sers plus. Je ne sais même pas où il se trouve. Vous pouvez vérifier, toutes mes communications sont données de celui-ci : 912 987 5412.

Les policiers prirent note, dépités.

— Si vous voulez, vous pouvez aller voir mon mari, ajouta Nassira Ghorroob. Il est à son bureau.

*

**

Ali Ghorroob était en train de discuter au téléphone avec une de ses boutiques en Italie, quand sa secrétaire lui annonça l'arrivée de deux policiers, qui refusaient de dire pourquoi ils venaient.

— Qu'ils entrent, fit-il.

Il détestait le régime mais était prudent. Avec les gens d'Etta'alat, il fallait se méfier. Dès qu'ils entrèrent, il les accueillit chaleureusement, les fit asseoir et leur offrit du thé.

Eux s'étaient renseignés. Ali Ghorroob était un *bazari* puissant et on ne pouvait pas trop le brusquer. Les mollahs tenaient à être en bons termes avec le Bazar. Poliment, un des policiers expliqua l'appel du portable, obtenant la même réponse.

— Je ne connais personne qui se nomme Kaveh Husseini, affirma Ali Ghorroob.

— Votre femme dit avoir perdu ce portable, insista un des policiers.

Ali Ghorroob ne se troubla pas, sachant pertinemment que le portable était utilisé par son client, Otto Gruber. Or, il ne voulait pas lui attirer d'ennuis et il fallait, avant tout, le prévenir.

Il adressa à ses visiteurs un sourire plein d'innocence.

— Je n'en sais rien. Je l'ai emprunté à ma femme un jour où le mien était tombé en panne, je m'en suis servi quelques jours, puis je l'ai posé quelque part. Peut-être même ici, dans ce bureau. Si c'est important, je vais essayer de le retrouver. Laissez-moi un téléphone, je vais interroger mes employés.

Une fois qu'ils furent repartis, Ali Ghorroob se dit qu'il fallait parer au plus pressé... Il alla chercher Chehab, dans le bureau voisin, et lui tendit un portable tout neuf.

— Va à l'*Esteghlal*, fit-il, et donne à *Haroye* Otto ce portable, et qu'il te rende celui que je lui ai prêté. Ma femme en a besoin.

Ensuite, il ne resterait plus qu'à « retrouver » l'autre portable. Que son acheteur autrichien ait eu de « mauvais » contacts ne le concernait pas, mais il devait être prudent. À leur prochaine rencontre, il l'avertirait.

*

**

— Saïd Hajjarian a été retrouvé. Mort. Sur une ancienne base aérienne, à Posht-Badam.

Mostaffa Najar leva la tête, incrédule. Ce que son adjoint lui apprenait était la dernière information d'une série stupéfiante. Le vent de sable s'étant dissipé, le jour une fois levé, on avait découvert deux autres hélicoptères américains abandonnés, en parfait état apparent ! Et maintenant, Saïd Hajjarian !

— Comment l'a-t-on retrouvé ?

— Dans un des hélicoptères, les pasdarans ont trouvé des documents, dont des cartes désignant un point au nom de code « Desert one ». C'était Posht-Badam. C'est là qu'on a découvert le cadavre et l'arme qui l'a tué, un pistolet automatique.

Mostaffa Najar congédia son collaborateur. Soulagé d'un côté que le défecteur soit mort. Il n'avait pas encore tout reconstitué, mais une chose paraissait certaine : l'opération américaine pour récupérer Saïd Hajjarian avait échoué. Et ça, c'était une très bonne nouvelle.

Seulement, le défecteur n'était pas arrivé tout seul à Posht-Badam, perdu en plein désert. Ceux qui l'y avaient conduit devaient toujours se trouver en Iran, peut-être même à Téhéran. Donc, il avait une chance de les identifier.

*

**

Malko n'en crut pas ses yeux : sa Breitling indiquait trois heures ! Le lit était vide, mais Yasmine surgit de la salle de bains, déjà habillée, et lui sourit.

— Tu as récupéré ?

Il se leva, encore groggy, revoyant les événements de la nuit précédente.

— Il faut que j'aille à l'hôtel ! dit-il. Je ne peux pas rester ici.

— Je vais d'abord y faire un saut, conseilla l'Iranienne. Voir si je ne remarque rien de suspect. C'est plus sûr. Pendant ce temps, prépare-toi.

Sous la douche, ses pensées se remirent en ordre. Il n'avait plus qu'un seul objectif, modeste : sortir d'Iran. Sans même recontacter les Cousins. On démontait. Il était en train de se rhabiller lorsque le portable prêté par Ali Ghorroob sonna. Le marchand de tapis devait s'inquiéter. Il répondit. Une voix dit quelque chose en persan et Malko répondit en anglais.

— *Sorry, this is not my phone...*

La communication fut coupée, et il avait déjà oublié l'incident lorsque Yasmine Misaq revint. Plutôt optimiste.

— Je n'ai rien vu d'inquiétant, annonça-t-elle. Ton chauffeur t'attend. Je pense que tu peux y aller. À propos, ce soir il y a un dîner chez Bijan. Tu es invité.

— Je vais voir si je peux prendre un avion dès ce soir, répliqua Malko. Après ce qui s'est passé, je ne veux pas faire de vieux os à Téhéran. Mais si je ne trouve pas de place, je viendrai. Ne bouge pas, je prendrai un taxi.

— Ici, il n'y en a pas, sourit-elle. Je t'accompagne.

*

**

Chehab marcha vers Malko avec un large sourire.

— *Mister Ali* était inquiet !

— Je suis allé à Ispahan avec une amie, expliqua Malko. Et je pense que je vais très vite repartir en Europe.

— *Mister Ali* m'a donné ce téléphone pour vous, annonça l'Iranien. Il a besoin du vôtre.

Ils étaient en train de procéder à l'échange des portables lorsque celui de Chehab sonna. Il tendit aussitôt l'appareil à Malko. C'était Ali Ghorroob, toujours aussi chaleureux. Après quelques échanges banals, il annonça :

— Je vous ai donné un autre téléphone, ma femme a besoin de celui-ci. Vous avez reçu des appels pour elle ?

— J'ai eu un appel tout à l'heure, dit Malko. Un homme qui ne parlait que farsi. Il a raccroché.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil. Puis, le marchand dit d'une voix changée :

— Venez déjeuner avec moi, je viens de recevoir des merveilles de Tabriz. Des tapis de plus de cinquante ans.

Bizarrement, Malko eut l'impression qu'il ne s'agissait pas de lui vendre des tapis... Avant de quitter l'hôtel, il fonça à l'agence de voyages installée en face de la réception. Une jeune Iranienne lui apprit qu'il n'y avait pas de vol pour Vienne avant le lendemain. Il prit une réservation en business, avant de rejoindre Chehab. Tandis qu'ils descendaient vers le centre, il repensa aux événements de la nuit précédente. La chance n'était vraiment pas de son côté...

Ali Ghorroob l'accueillit avec un sourire éblouissant, qui s'effaça quand Malko annonça son intention de repartir le lendemain.

— Je ne vous ai presque pas vu, protesta l'Iranien.

— Je reviendrai ! promit Malko.

On leur apporta l'habituel thé et, dès qu'ils furent seuls, l'Iranien demanda :

— *Mister Otto*, l'homme qui a appelé ce matin n'a rien dit ?

— Je n'ai pas compris, avoua Malko, pourquoi ?

Ali Ghorroob baissa la voix.

— *Mister Otto*, j'ai reçu la visite de deux policiers du ministère Etta'alat. Ils voulaient savoir où se trouvait le portable que je vous ai prêté.

— Pourquoi ? demanda Malko, son poulx grimpant en flèche.

— Ils m'ont parlé d'un homme que je ne connais pas, Kaveh Husseini. Un opposant au régime, d'après eux. Il aurait été appelé de ce portable.

Malko se revit en un éclair appelant le portable de Kaveh Husseini pour identifier le numéro du sien...

L'accroc bête.

— Je ne connais personne de ce nom, affirma-t-il, mais à plusieurs reprises, j'ai reçu des appels d'hommes et de femmes qui coupaient dès qu'ils entendaient une voix étrangère...

Ali Ghorroob parut nettement soulagé par sa réponse et son sourire réapparut.

— Il ne faut pas avoir d'histoires avec ces gens, dit-il. Ils sont très dangereux. Je vais les appeler pour leur dire que j'ai retrouvé le portable. Comme ça, l'affaire sera réglée.

— Parfait, approuva Malko, l'adrénaline bouillant dans ses veines.

Si les Iraniens établissaient un lien entre Kaveh Husseini et lui, il était très mal... Cette requête prouvait au moins que l'ancien militant du Toudéh n'avait pas parlé. Mais il était temps de quitter Téhéran.

Malko se leva.

— Bien, je vais faire quelques courses.

Dès qu'il se retrouva dans la vieille 405, l'angoisse le reprit. Les agents iraniens risquaient de découvrir ses liens avec Ali Ghorroob... Donc, sa sécurité reposait sur la capacité du marchand de tapis à ne pas révéler le prêt du portable. Plus que jamais, il devait quitter l'Iran. Il décida de remonter à l'*Esteghlal*.

Totalement noué, son sixième sens lui disant qu'un piège était en train de se refermer. Il ne voulait pas attendre le soir pour mettre Yasmine Misaq au courant des derniers développements. Les services iraniens, s'ils enquêtaient sur lui, découvriraient très vite qu'ils avaient été en contact. Il décida de l'appeler. Un coup de fil de plus ou de moins ne changerait pas grand-chose.

*

**

Yasmine Misaq avait écouté le récit de Malko en sirotant un Coca-Cola. Ils s'étaient donné rendez-vous dans un endroit récemment ouvert, au coin de l'avenue Valiasr et de la rue Taheri, le *Jaam-e-Jam*, une galerie commerciale avec, au premier, plusieurs restaurants à la

cuisine infâme, filet de veau enrobé dans une crêpe ou viande imprégnée de fromage. Heureusement, les boissons étaient normales...

— La CIA ne peut plus rien pour moi, expliqua Malko. Je dois quitter l'Iran avant que les services iraniens ne remontent jusqu'à moi. Seulement, j'ignore *quand* cela arrivera. Si je me présente à l'aéroport demain soir et qu'ils m'ont déjà repéré, ils me cueilleront sans problème. Vois-tu une autre solution pour quitter l'Iran ?

Yasmine Misaq tira longuement sur sa cigarette.

— Non. Il y a très peu d'étrangers dans notre pays et les frontières sont bien gardées. J'ai peut-être une meilleure idée. Ce soir, chez Bijan, il y aura quelqu'un qui peut peut-être t'aider. D'ailleurs, tu l'as déjà rencontré, Cyrus Gorgan.

— Ah oui, l'homme aux grosses lunettes d'écaille. Celui qui travaille dans la police.

— C'est *aussi* mon cousin le plus proche. Quelqu'un en qui j'ai une totale confiance.

— Tu es sûre ?

— Il appartient au clan Khatami, expliqua la jeune femme. On l'a laissé à ce poste parce que l'Intérieur n'a pas de vrai pouvoir. Ce ministère n'a jamais été mêlé à la répression. Et mon cousin déteste le Guide. Tu peux avoir confiance en lui. En plus, en ce moment, il est particulièrement remonté contre les radicaux, à cause d'une affaire horrible. Tu te souviens, le soir où nous étions chez moi et où nous avons entendu une discussion violente dans la rue ?

— Oui.

— C'était deux *bassidjis* qui interpellaient un jeune couple en voiture. Le garçon avait bu et la fille était très maquillée. Le contrôle a mal tourné et un des *bassidjis* a jeté du vitriol sur la jeune fille qui est défigurée à vie. Or, son fiancé, qui se trouvait dans la voiture avec elle, est le neveu d'un des meilleurs amis de Cyrus Gorgan, Ayman Daneschou. Le nom te dit quelque chose ?

— Non, avoua Malko.

— C'est un des principaux responsables du programme nucléaire militaire de l'Iran.

Malko sentit son poulx s'emballer. On revenait au sujet qui l'avait amené en Iran. Par un biais inattendu.

— Un pasdaran ? demanda-t-il.

— Non, un scientifique très religieux qui a toujours eu l'oreille du Guide à cause de sa vie exemplaire. Il avait déjà travaillé dans le nucléaire militaire pour le Chah qui l'avait envoyé en Afrique du Sud. C'est lui qui coordonne la partie balistique et la partie nucléaire de ce programme. D'ailleurs, le Guide l'envoie souvent à l'AIEA à Vienne, pour aider les négociateurs officiels et leur donner la « ligne » à suivre. C'est un personnage très important.

— Je vois, dit Malko, ne comprenant pas où elle voulait en venir.

Yasmine Misaq l'éclaira aussitôt.

— Bijan avait prévu de t'inviter ce soir *de toute façon* pour que tu revoies Cyrus Gorgan. Celui-ci voulait te parler d'un projet très important.

— Il sait *qui* je suis ?

— Oui, avoua Yasmine, mais tu ne risques rien.

— De quoi veut me parler ton cousin ? demanda Malko, quand même sur ses gardes.

— Depuis des mois, précisa l'Iranienne, Ayman Daneschou est en opposition avec les pasdarans. Eux veulent, coûte que coûte, fabriquer des engins nucléaires. Lui pense, avec des modérés comme Khatami, qu'il suffit d'en avoir la capacité pour sécuriser l'Iran. Que ce serait une erreur stratégique de se brouiller avec le monde entier. Aussi, après une longue conversation avec l'ex-président Khatami, il a décidé de tout faire pour bloquer le développement de l'arme nucléaire.

— Mais les pasdarans vont l'éliminer.

— S'il demeurerait en Iran, sûrement. Mais Ayman Daneschou doit se rendre prochainement en Europe, à Vienne, pour une assemblée générale de l'AIEA. Il a choisi de ne pas retourner en Iran et de dévoiler assez de secrets pour bloquer le programme nucléaire.

Malko n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit tout cela *avant* ? Je n'avais plus besoin d'exfiltrer Saïd Hajjarian.

— Je l'ai su juste avant notre départ. Je pensais que tu ne reviendrais jamais à Téhéran.

Malko avait la tête qui tournait. C'était trop beau.

— Mais en quoi ce Daneschou a-t-il besoin de moi ? objecta-t-il. Puisqu'il va de toute façon en Autriche ?

— Lorsqu'il se rend à l'étranger, il est extrêmement surveillé. Il a besoin d'une aide extérieure pour choisir la liberté.

— Il faudrait déjà que je puisse moi-même quitter l'Iran...

Yasmine Misaq posa sa main sur la sienne.

— Je pense que mon cousin pourra t'aider. Pour que tu puisses, ensuite, assister son ami Daneschou à fausser compagnie à ceux qui le surveillent.

Malko en avait le tournis. Sortir d'Iran avec l'aide du chef de la police ! C'était le miracle. Ou alors encore une de ces combines tortueuses et mortelles où les Iraniens excellaient. Il fixa Yasmine dans les yeux, se demandant s'il pouvait vraiment la croire. Se souvenant de l'avertissement de Malcolm Mc Laughlin : « Tous les partisans de l'ancien régime ont été retournés. »

CHAPITRE XVIII

Mostaffa Najar contemplait pensivement le portable posé sur son bureau. Un heure plus tôt, Ali Ghorroob l'avait remis à un agent d'Etta'alat, après l'avoir retrouvé, avec mille excuses.

Le chef de la Division 3 était tenté de croire à la bonne foi du *bazari*. Ce portable n'avait jamais émis d'appels pendant les derniers jours, en ayant reçu seulement une demi-douzaine, toujours très courts, quelques secondes. À part Kaveh Husseini, les propriétaires des numéros en mémoire étaient des gens sans histoire.

Seulement, il y avait un hic. À trois heures, un de ses hommes avait appelé ce portable et quelqu'un avait répondu. En anglais... Donc, le portable ne se trouvait pas au fond d'un tiroir... L'enquête d'environnement sur Ali Ghorroob avait révélé qu'il était en contact depuis plusieurs jours avec un de ses acheteurs venu d'Autriche, un certain Otto Gruber, négociant en tapis autrichien. Etta'alat, bien entendu, avait un dossier sur lui. Il était déjà venu en Iran et avait un profil « clair ». Pas le moindre contact avec un Service, en Autriche ou en Iran. Il entreprit d'examiner ses demandes de visas communiquées par l'Immigration et, très vite, un flot d'adrénaline envahit ses artères. Il décrocha sa ligne directe le reliant à sa secrétaire et ordonna :

— Convoquez Ali Ghorroob immédiatement.

*

**

Comme d'habitude, l'alcool coulait à flots chez Bijan Abidar. Impassible, une servante « bâchée » débouchait à la file des bouteilles de Taittinger. En Iran, on préférait accompagner le caviar avec du champagne plutôt que de la vodka, considérée comme vulgaire.

Et du caviar, il y en avait ! Plusieurs boîtes de 500 grammes de Beluga aux grains irisés et au goût délicat.

Malko avait pourtant du mal à en profiter, l'estomac noué par l'angoisse. Dès leur arrivée, Yasmine s'était esquivée à la recherche de son cousin, le chef de la police. Azar, qui arborait fièrement au poignet le bracelet offert par Malko, avait aussitôt surgi, toujours aussi sexy. Robe de soie imprimée près du corps, bottes à talons aiguilles et, surtout, ce regard faussement innocent.

Malko n'avait pas la tête à la séduction, à la fois oppressé par l'anxiété et excité à l'idée de rattraper sa mission *in extremis*. Dêçe,

Azar replongea dans la foule des invités.

Il terminait un toast de Beluga lorsque Yasmine réapparut.

— Viens, dit-elle.

Il la suivit jusqu'à un petit salon, tout au fond de la maison.

L'homme que Malko avait déjà rencontré fumait, assis sur un canapé de cuir, Toujours ses grosses lunettes d'écaille, l'air sérieux, cravaté. Il tendit la main à Malko.

— Vous vous souvenez de moi ?

— Bien sûr, dit Malko, mais j'ignorais que vous étiez le cousin de Yasmine.

— Elle m'a tout raconté à votre sujet, répondit-il. Y compris votre exfiltration avortée et la mort de Saïd Hajjarian.

— Vous le connaissiez ?

— Un peu. Mais je crois que vous avez un souci immédiat : quitter l'Iran. Vous avez une réservation sur le vol de demain pour Vienne ?

— Oui.

— Très bien. D'abord, je vous accompagnerai à Mehrabad. Avec moi, vous ne subirez aucun contrôle.

— Comment ?

Cyrus Gorgan sourit modestement.

— Je suis le chef de la police et le responsable de la sécurité de Mehrabad est un ami personnel.

— Merci, dit Malko, indiciblement soulagé.

— Ce n'est pas tout, continua Cyrus Gorgan. Yasmine vous a parlé d'Ayman Daneschou. Il souhaite demander l'asile politique à l'Autriche. Et dévoiler ensuite la réalité du programme iranien nucléaire. Comme Yasmine vous l'a dit, Ayman Daneschou doit se rendre la semaine prochaine à Vienne, pour une assemblée générale de l'AIEA. Or, je dois, moi aussi, effectuer une tournée en Europe. Je m'arrangerai donc pour être à Vienne en même temps que lui.

— Il va être surveillé.

— Bien entendu, confirma Cyrus Gorgan. Le mieux est de préparer un « kidnapping » dans un lieu où je l'emmènerai. À Vienne, je loge à l'ambassade, dans Jauresgasse, et je suis, moi aussi, surveillé par les pasdarans. Il faut donc réfléchir à cette manip' avant votre départ d'ici. De façon que nous n'ayons aucun contact ensuite. Que tout soit calé quand vous partirez demain soir.

— Je pense que c'est possible, approuva Malko, se demandant s'il ne rêvait pas.

Au moment où sa mission se révélait être un échec total, on lui apportait sur un plateau d'argent le miracle. Évidemment, à condition qu'il sorte d'Iran.

— Que dois-je faire d'ici demain ? demanda-t-il.

— D'abord, annuler votre réservation. Elles sont toutes

communiquées à Etta'alat. Demain, ayez une activité normale. Yasmine viendra vous chercher à l'hôtel à six heures, après vous avoir convié à une soirée. Au cas où vous seriez écouté. Le vol d'Austrian Airlines part de Mehrabad à 1 h 10 du matin. Nous arriverons au dernier moment, vers minuit trente. Bien entendu, vous laissez toutes vos affaires à l'hôtel. Nous prendrons votre carte d'embarquement à Mehrabad et ensuite, je vous ferai passer par le circuit VIP, qui évite les contrôles de police, pour vous conduire directement à l'avion. Lorsque Etta'alat découvrira le lendemain que vous étiez sur ce vol, ce sera trop tard...

— On ne risque pas de demander à l'appareil de faire demi-tour ?

— Non, c'est une procédure lourde, qui prend du temps. Vous serez déjà sorti de l'espace aérien iranien.

Malko lui aurait baisé les mains...

Cyrus Gorgan se leva et lui tendit la main.

— Je rends service à mon pays, dit-il simplement. Les pasdarans sont des fous qui veulent nous mettre le monde entier à dos. Attendez un peu pour sortir de cette pièce. Il y a beaucoup de monde ici, ce soir, et nous ne sommes pas sûrs de tous. Yasmine va vous tenir compagnie.

Il s'éclipsa et Malko resta en tête à tête avec Yasmine Misaq.

Il ne put s'empêcher de lui demander :

— C'est sérieux ?

— Mon cousin n'a pas l'habitude de plaisanter. Je crois que tu t'es trouvé au bon moment au bon endroit... Viens, on va manger encore un peu de caviar avant de rentrer.

*

**

Ali Ghorroob franchit la grille du ministère du Renseignement les jambes flageolantes. Sa convocation était arrivée par téléphone une heure plus tôt. Déjà, ce n'était pas bon signe. L'heure non plus : neuf heures et demie. Ce qui impliquait un caractère d'urgence pas rassurant.

Un planton l'accompagna jusqu'au bureau de Mostaffa Najar, au second étage. Celui-ci l'accueillit aimablement et l'invita à s'asseoir dans un vieux canapé de cuir rouge fatigué, où il le rejoignit. Ce qui rasséréna un peu le *bazari*. Cela évoquait plus une conversation amicale qu'un interrogatoire. Souriant, le directeur de la Division 3 demanda :

— *Tchai* ?

— *Baleh, befar me*⁽⁵⁴⁾, fit Ali Ghorroob, la bouche sèche.

Dès qu'un jeune homme très maigre leur eut apporté un plateau avec des verres de thé et des biscuits, Ali Ghorroob reprit un peu d'assurance.

— Vous avez demandé à me voir ? dit-il humblement.

Mostaffa Najar but un peu de thé et répondit d'un ton égal :

— Vous connaissez un certain Otto Gruber, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, répliqua Ali Ghorroob, sentant son estomac se rétrécir. C'est un de nos plus gros acheteurs en Europe. Mon père travaillait déjà avec lui.

Mostaffa Najar se leva, alla prendre sur son bureau deux documents et les tendit à Ali Ghorroob.

— Voici les deux dernières demandes de visa de M. Otto Gruber.

Le *bazari* prit les formulaires, enrichis chacun d'une photo agrafée. Le directeur de la Division 3 demanda d'une voix douce :

— Vous ne remarquez rien ?

— Non, avoua Ali Ghorroob, de plus en plus mal à l'aise.

— Ces deux photos ne sont pas identiques. L'homme qui est entré en Iran, il y a deux semaines, n'est pas le véritable Otto Gruber... Vous auriez dû vous en apercevoir.

Le *bazari* sentit ses jambes se dérober sous lui. Atterré, il bredouilla :

— Mais c'était la première fois que je le voyais. Les autres fois, il avait rencontré mon associé ou mon père.

Devant le silence de son interlocuteur, Mostaffa Najar continua :

— L'homme qui se fait passer pour Otto Gruber a donné un coup de téléphone à un ancien militant du Toudeh, en contact avec des Moudjahidin du Peuple, Kaveh Husseini. C'est donc un espion, un ennemi de la République islamique.

Ali Ghorroob était effondré. Espion, c'était la pire accusation en Iran.

— Vous n'avez rien remarqué ? insista Mostaffa Najar.

— Non, non, bredouilla le *bazari*, je le jure sur le Saint Coran. D'ailleurs, je ne l'ai pas beaucoup vu.

— Mais vous avez menti en ne disant pas que vous lui aviez prêté le portable de votre femme. Pourquoi ?

Effondré, Ali Ghorroob ne trouva rien à répondre. Mostaffa Najar regagna son bureau et se mit à écrire.

— Vous allez être transféré au bloc 209 de la prison d'Evin, annonça-t-il. Ces faits sont trop graves pour que je vous laisse en liberté.

Il sonna et deux policiers entrèrent. On passa immédiatement les menottes à Ali Ghorroob. Avant de l'entraîner, il entendit dans son dos la voix de Mostaffa Najar préciser :

— Bien entendu, les membres de votre famille vont être interrogés eux aussi, ainsi que votre personnel...

Hébété, Ali Ghorroob se laissa entraîner. Il venait de sauter dans l'horreur à pieds joints. On ne sortait jamais intact de la prison d'Evin.

*

**

Yasmine avait beaucoup bu. Il n'y avait pas beaucoup d'endroits à Téhéran où on avait l'occasion de boire du Taittinger. Elle et Malko s'étaient éclipsés de chez Bijan Abidar alors que la soirée battait encore son plein. À peine dans son appartement, elle mit de la musique et lança à Malko :

— Mets-toi dans le fauteuil.

Un siège en cuir, assez bas, style bergère. Yasmine s'approcha et s'assit face à lui, sur ses genoux, sa robe rose retroussée sur ses cuisses. D'abord, elle embrassa Malko longuement, puis dit :

— C'est la dernière fois que nous faisons l'amour. Alors, tu vas faire tout ce que je te demande.

— Je suis à ta disposition.

— Caresse-moi les seins.

Les pointes longues et raides saillaient sous le tissu de la robe. Il se mit à les faire tourner entre ses doigts. Yasmine ferma les yeux ; son bassin bougeait d'avant en arrière, excitant peu à peu Malko. Ils restèrent ainsi un long moment. Puis Yasmine demanda de sa voix rauque :

— Maintenant, sors ta queue et plante-la dans mon ventre. Bien profond.

Malko baissa son Zip, dégagea son membre raidi de l'alpaga noir. Aussitôt, Yasmine se souleva un peu, le saisit, le guida et se laissa tomber, s'empalant profondément.

— Doucement ! fit-elle. Baise-moi doucement !

Il se prêta à son fantasme jusqu'à ce qu'elle s'arrête brusquement de bouger et se soulève. Il n'eut pas le temps de se poser de question. D'une main sûre, Yasmine avait placé le membre dressé contre l'entrée de ses reins. Elle n'eut qu'à se laisser tomber pour que Malko viole ses reins de toute sa longueur. Et elle se remit à bouger. Il se sentait filer inexorablement vers le plaisir. Quand Yasmine sentit sa semence jaillir au fond de sa croupe, elle se vrilla à lui de tout son poids. Ils crièrent ensemble.

Un peu plus tard, toujours empalée, elle lui dit d'une voix égale :

— C'était un vieux fantasme. Un jour, j'ai surpris ce porc de Bijan en train de baiser Azar de cette façon.

*

**

Quand Malko se réveilla, un soleil éblouissant inondait la chambre. Yasmine l'avait raccompagné à l'*Esteghlal* après leurs « adieux ». Il prit une douche et descendit. Il était à peine sorti de l'ascenseur qu'un vieux monsieur affublé d'une moustache blanche l'aborda.

— Je m'appelle Djangurz Rirhi. Mon ami M. Esquire m'a dit que vous seriez peut-être intéressé par du caviar.

Malko éprouva un choc. À part la CIA, personne ne connaissait son

nom de code.

— En effet, dit-il, venez prendre un café.

Ils se retrouvèrent dans un coin tranquille, dans la *breakfast room*. Dès qu'ils furent servis, Djangurz Rirhi dit à voix basse :

— Je suis arrivé d'Allemagne hier soir. On m'a demandé de vous contacter. Ils sont inquiets.

Méfiant, Malko demanda :

— Que faites-vous à Téhéran ?

— Je suis importateur de caviar en Allemagne. Je viens souvent.

— Vous avez un moyen de me faire sortir d'Iran ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Oh non ! Je dois seulement prendre contact avec vous. Savoir ce qui se passe. Je repars dans deux jours.

— Parfait, conclut Malko. Dites-leur que, si je ne suis pas en Europe demain, je risque de rester ici *très* longtemps.

*

**

Malko sortait de l'agence de voyages de l'*Esteghlal* où il venait d'annuler sa réservation pour le vol du soir lorsqu'il aperçut Chehab, le chauffeur. Il se dit qu'il fallait prendre congé d'Ali Ghorroob avant le soir, pour qu'il ne soit pas tenté de l'accompagner à l'aéroport.

— Vous pouvez appeler monsieur Ali ? demanda Malko.

Chehab s'exécuta et annonça :

— Il n'est pas à son bureau.

— Essayez chez lui.

Cette fois, la conversation fut plus longue. Lorsque le chauffeur se retourna vers lui, Malko vit à son regard fuyant qu'il y avait un problème.

— Monsieur Ali n'est pas là, annonça Chehab. *Ghanome* Nassira non plus. Des policiers sont venus la chercher ce matin...

Malko eut l'impression de recevoir une douche glaciale. D'un effort surhumain, il parvint à sourire.

— Cela ne doit pas être bien grave. Je remonte un moment.

Pourvu que Yasmine soit joignable. Il l'appela du téléphone de l'hôtel. Elle était toujours à l'appartement.

— Il fait beau, proposa-t-il. Si nous allions déjeuner à Darband ?

— Bonne idée, fit la jeune femme. Passe me prendre.

La perspective de la voir ne fit pas fondre le bloc de fonte qui bloquait son estomac. Ali Ghorroob avait sûrement été arrêté aussi. Il parlerait. Le peu qu'il savait suffirait à attirer l'attention sur Malko.

C'était une course contre la montre. Les barbouzes iraniennes allaient-elles s'intéresser à lui avant le départ du vol pour Vienne ?

Sa liberté et peut-être sa vie dépendaient de la réponse.

CHAPITRE XIX

— Il ne faut pas retourner à l'hôtel, conseilla Yasmine Misaq. Renvoie ton chauffeur, tu restes avec moi jusqu'à ce soir.

Malko regarda son kebab auquel il n'avait pas touché. Il était incapable d'avaler un petit pois. Ils s'étaient installés à une des guiguettes en plein air, sous les marronniers, face aux pentes escarpées de l'Elbourz.

— Tu crois que je pourrai partir ? Mon nom doit être déjà dans tous les ordinateurs. En me présentant à Austrian Airlines, je serai immédiatement repéré.

— On va aviser, fit évasivement la jeune femme. Finissons de déjeuner.

Ce fut vite fait. Malko prit deux cafés turcs coup sur coup. Il aurait donné sa chemise pour une vodka. En ressortant du restaurant, il prévint Chehab que Yasmine l'emmenait.

Celle-ci gagna le Modones Expressway puis le quitta pour l'interminable avenue Valiasr, tournant enfin dans l'avenue Fatemi. La jeune femme arrêta la BMW devant une tour moderne de vingt étages se dressant au fond d'un jardin. La façade ocre du building était décorée de motifs en céramique.

— Je viens avec toi ? demanda Malko.

— Non, c'est le ministère de l'Intérieur. Je vais voir mon cousin. Attends-moi un peu plus loin, à l'hôtel *Laleh*, juste après le parc.

Malko partit à pied, longeant le parc Laleh, pour aboutir à l'ancien hôtel *Intercontinental*. Encore plus triste que le sien. Le hall était sinistre. Il commanda un café au bar désert. Broyant du noir. Yasmine Misaq réapparut trente minutes plus tard.

— J'ai vu Cyrus, annonça-t-elle. Je vais te déposer maintenant chez Bijan. Tu as ton billet et ton passeport ?

— Bien sûr.

— Cyrus est responsable de la police judiciaire et de tous les policiers en uniforme, donc tous les policiers de Mehrabad le connaissent. Il t'enregistrera lui-même, et prendra ta carte d'embarquement. Ensuite, il t'emmènera directement à l'avion. Allons-y.

Vingt minutes plus tard, ils sonnaient à la villa de Bijan Abidar. La vieille bonne les fit entrer. Yasmine échangea quelques mots avec elle

et annonça :

— Bijan ne reviendra pas aujourd'hui. Il est à Karaj. Installe-toi.

— Et toi ?

— Je reste un peu avec toi.

Elle n'avait visiblement pas envie de le quitter. Malko s'assit dans le patio. Apercevant une bouteille de vodka, il se servit un verre qu'il but d'un trait. L'alcool le dénoua un peu. Il aurait avalé de l'alcool à brûler.

— Allons nous baigner, suggéra-t-elle, cela nous détendra... Tu as besoin d'être en forme ce soir.

*

**

Installé dans le patio, Malko essayait de se rassurer dans cette oasis de sécurité. La vieille femme avait déposé près d'eux un plateau avec des canapés de caviar, du thé et de la vodka. Malko contemplait Yasmine faisant des longueurs de crawl dans la piscine. Le temps passait lentement. Yasmine sortit enfin de l'eau et enroula une serviette autour de sa taille. Le maillot une pièce fuchsia qu'elle avait trouvé dans la maison mettait en valeur sa lourde poitrine et lorsqu'elle s'assit, la serviette glissa, découvrant ses cuisses jusqu'à l'aîne. Hélas, Malko était trop tendu, sa libido figée par l'angoisse. Il consulta sa Breitling : encore six heures d'attente.

*

**

Mostaffa Najar raccrocha son téléphone avec fureur. Ces imbéciles d'interrogateurs d'Evin n'avaient encore arraché à Ali Ghorroob aucun aveu. On avait eu beau lui amener sa femme en pleurs, et menacé de la livrer à des *bassidjis* qui la traiteraient comme une chienne, il s'en était tenu à sa version. Pour lui, le faux Otto Gruber était bien son acheteur viennois.

Quelque chose échappait à Mostaffa Najar. L'homme qui se faisait appeler Otto Gruber ne semblait pas inquiet. Il avait même décommandé une réservation sur le vol du soir pour la reporter à la fin de la semaine ! Bien entendu, plusieurs agents d'Etta'alat guettaient son retour à l'*Esteghlal*, avec ordre de ne plus le lâcher d'une semelle, sans toutefois intervenir. Il fallait d'abord recueillir des preuves, donc que quelqu'un parle. Il avait transmis par mail la photo du faux Otto Gruber aux agents iraniens de Vienne, pour tenter de l'identifier.

Dès le lendemain, il aurait sûrement une réponse.

*

**

La nuit était tombée et Yasmine Misaq était partie. Seul dans la maison de Bijan Abidar, Malko éprouvait une étrange sensation. Il n'avait plus envie de quitter ce cocon sécurisé. Jamais il ne reverrait la jeune femme qui lui avait sauvé la vie. Encore deux heures à attendre.

Il n'avait même pas faim. Rentré dans le salon, il mit la télévision, sans parvenir à capter une chaîne étrangère. Se demandant où en étaient les recherches. Les services iraniens, ne le voyant pas revenir à l'hôtel, allaient peut-être intensifier leurs recherches. Il suivit des yeux la trotteuse de son chronographe. Le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante. L'isolement et l'absence de nouvelles étaient angoissants. Sans s'en rendre compte, il s'assoupit, épuisé par la tension nerveuse...

Pour se réveiller en sursaut.

Un homme se tenait devant lui, souriant. Cyrus Gorgan.

— Vous êtes prêt ? demanda l'Iranien.

Malko se leva, le cerveau encore engourdi, et enfila machinalement sa veste.

— Oui, fit-il. Rien de nouveau ?

— Non, ne soyez pas inquiet. Tout se passera bien.

Ils sortirent. Une BMW noire était garée devant la porte et l'Iranien se mit au volant. Il était minuit.

— Je n'ai pas pris mon chauffeur, expliqua Cyrus Gorgan. Pour éviter les indiscretions. Vous avez votre passeport ?

Malko le lui tendit. L'Iranien l'examina rapidement et le lui rendit.

— Votre billet d'avion ?

Il le garda. Ils avaient rejoint l'interminable avenue Engelab et filaient vers l'ouest. En dépit de l'heure tardive, il y avait encore beaucoup de circulation. Tous les vols de Téhéran pour l'Europe partaient au milieu de la nuit ! Ils tournèrent autour du rond-point Ayadi, où la monumentale arche de la Révolution, éclairée par des projecteurs de toutes les couleurs, marquait la fin de la ville. Encore vingt minutes et ils atteignirent l'embranchement de Mehrabad. Les voitures faisaient la queue devant un check-point. Cyrus Gorgan doubla tout le monde, exhibant sa carte à un policier qui voulait l'arrêter. Les parkings autour de l'aérogare étaient tous pleins, mais là encore, un vigile écarta une barrière et il put se garer.

— Ne vous éloignez pas de moi ! conseilla l'Iranien à Malko.

Une foule dense se pressait aux abords de l'aérogare. À gauche, les arrivées, à droite les départs, avec deux portes. L'une pour les femmes, l'autre pour les hommes.

Cyrus Gorgan joua des coudes, montra sa carte à un policier qui le salua respectueusement et ils se retrouvèrent à l'intérieur.

Malko n'en menait pas large : cela grouillait de policiers... Sans compter ceux qui, en civil, n'étaient pas repérables. Premier barrage : les bagages. Ils franchirent les portiques magnétiques, débouchant dans un grand hall devant les comptoirs d'enregistrement des différentes compagnies.

— Attendez-moi là, ordonna Cyrus Gorgan.

Malko le vit se diriger vers un comptoir en retrait où siégeait une employée en *hijab*. Il exhiba brièvement sa carte et, aussitôt, l'employée, dégoulinante de servilité, se leva et le précéda jusqu'au comptoir d'enregistrement des Austrian Airlines. Là, elle eut une brève conversation avec le moustachu qui délivrait les cartes d'embarquement. Sous la dictée de Cyrus Gorgan, il inscrivit un nom sur sa liste et tendit une carte d'embarquement où Cyrus Gorgan glissa le billet de Malko, avant de revenir vers lui.

— Voilà, expliqua l'Iranien. J'ai dit que vous étiez un ami, sans réservation. Je savais qu'il y avait de la place en *business class*. L'employé m'a donné une carte d'embarquement sans numéro de siège.

— Mais vous avez donné le nom d'Otto Gruber ? demanda Malko, tétanisé.

— Bien sûr, c'était celui inscrit sur le billet. Il l'a noté, sur la liste définitive des passagers qui sera envoyée à la compagnie *après* le départ du vol. Les Services découvriront demain matin que vous étiez sur ce vol... Venez maintenant.

Ils s'approchèrent des guérites vitrées de l'Immigration où officiaient des fonctionnaires féminines « bâchées » jusqu'aux yeux. Malko dans son sillage, Cyrus Gorgan remonta une file de passagers, frappa un coup léger à la vitre en montrant sa carte et adressa quelques mots à la fonctionnaire. Celle-ci aussitôt déclencha le portillon, donnant accès à la salle des départs. Malko en aurait crié de joie.

Ils étaient dans la zone sous douane.

— Que lui avez-vous dit ?

— Que vous ne partiez pas. J'accompagne assez souvent des amis qui, eux, ne partent vraiment pas.

— Mais elle ne me verra pas repasser, objecta Malko.

Cyrus Gorgan sourit.

— Il y a tellement de guichets... Je ressortirai par les arrivées. Tous ces fonctionnaires sont habitués à obéir sans discuter. Venez, il y a encore un dernier contrôle.

Encore une queue qu'ils remontèrent allégrement, toujours grâce à la carte magique de Cyrus Gorgan. Un ultime portail magnétique. Un policier jeta un coup d'œil distrait à la carte d'embarquement de Malko et ils empruntèrent la rampe descendant au rez-de-chaussée, où stationnaient les bus emmenant les passagers aux avions.

Ils émergèrent à l'air libre.

— Nous allons marcher un peu, dit Cyrus Gorgan. L'Airbus de l'Austrian est à 500 mètres environ.

Ils s'engagèrent sur le tarmac sans que personne leur demande rien. Le cœur de Malko battit plus vite lorsqu'il vit le gros Airbus aux couleurs rouge et blanc. Un policier se tenait en bas de la passerelle.

Cyrus Gorgan lui montra la carte d'embarquement de Malko et annonça :

— *Daftari Vigié.*

Un VIP pré-embarqué. Cela arrivait souvent. Ils grimpèrent la passerelle ensemble. Accueillis par une hôtesse souriante.

— *Grüss Gott !* lança Malko. Je suis un peu en avance.

L'hôtesse l'installa en 1J. Un hublot. Cyrus Gorgan s'assit à côté de lui.

— Vous avez réfléchi à la façon dont nous pouvons nous retrouver à Vienne ? demanda-t-il.

— Oui. Vous connaissez le Naschmarkt ?

— Non.

— C'est une foire aux puces qui se tient le samedi sur la Wienzeile ; non loin de l'Opern-Ring. Beaucoup d'étrangers y vont. Si vous pouvez y emmener Ayman Daneschou, je peux organiser l'opération samedi prochain. Il suffit de me prévenir. Voici mon numéro.

Les passagers commençaient à arriver. Cyrus Gorgan resta jusqu'à la fermeture des portes. Mais le poids qui oppressait Malko ne disparut qu'au moment où les roues de l'appareil quittèrent le sol... Il regarda l'immense tapis lumineux sous les ailes. Il y avait peu de chances qu'il revienne jamais en Iran.

*

**

Mostaffa Najar, en arrivant à son bureau à huit heures du matin, ne trouva que des mauvaises nouvelles.

D'abord, Ali Ghorroob, interrogé pour la seconde nuit consécutive, n'avait pas parlé. Dans l'état où il se trouvait, c'est qu'il n'avait rien à dire. Ensuite, le faux Otto Gruber avait disparu ! Il n'avait pas reparu à son hôtel. Sa chambre avait été fouillée : toutes ses affaires s'y trouvaient. Mostaffa Najar essaya de se persuader qu'il avait passé la nuit chez une femme, ce qui était déjà arrivé, d'après les employés de l'hôtel. Le numéro de son passeport ayant été communiqué à la police des frontières, il aurait été intercepté, s'il avait tenté de quitter le pays.

Mostaffa Najar allait téléphoner à Evin pour qu'on lui ramène Ali Ghorroob, lorsque sa secrétaire lui apporta un mail arrivé de l'antenne viennoise. La réponse à sa requête de la veille concernant Otto Gruber.

Ce qu'il lut le plongea dans une fureur aveugle. Le *faux* Otto Gruber était un *vrai* espion. Sa bio occupait deux pages. Ainsi, un chef de mission de la CIA était resté quinze jours en Iran, sous son nez, sans être repéré ! Quel affront ! Il n'avait pas encore bu le calice jusqu'à la lie. Une heure plus tard, on lui apporta, comme tous les matins, la liste des passagers ayant quitté Téhéran la veille. Il se jeta sur celle d'Austrian Airlines. À la lettre G, il y avait Gruber, Otto !

Comment était-il passé à travers les contrôles ? Dès que sa fureur

fut un peu calmée, il fit appeler le responsable des Opérations spéciales et lui tendit la bio de l'agent de la CIA.

— Je veux que cet homme soit éliminé, dit-il. De toute urgence.

La seule mesure qui pouvait calmer son orgueil blessé.

CHAPITRE XX

— Nous avons la semaine pour nous organiser, mais cela ne devrait pas poser de problème, lança d'une voix vibrante d'excitation Mark Hopkins, chef de station de la CIA en Autriche. C'est une formidable opportunité. Bravo !

La réunion se tenait dans l'ambassade américaine de Boltzmannstrasse, au dernier étage, en présence de deux des adjoints du COS. Celui-ci avait exigé de Malko, rentré deux jours plus tôt, qu'elle se tienne ce lundi matin, à 9 heures. Ce qui l'avait forcé à se lever aux aurores. Or, la veille, pour fêter son retour à la vie, il avait donné un dîner de quatre-vingts couverts au château de Liezen. Alexandra portait pour l'occasion une robe qui semblait cousue sur elle, au décolleté profond, moulant sa chute de reins d'une façon presque obscène. Les invités s'étant attardés, Malko avait dû attendre le milieu de la nuit pour exprimer à sa fiancée l'effet que cette tenue faisait sur lui...

Il bâilla. Briefing et debriefing étant les deux mamelles du renseignement, il s'était traîné jusqu'à Vienne, emmenant du même coup Alexandra, venue en *shopping spree*⁽⁵⁵⁾ Il ne put s'empêcher de demander :

— Vous avez vérifié qui est Ayman Daneschou ?

— *You bet !*

L'Américain brandit une liasse de documents.

— C'est le coordinateur du programme d'enrichissement d'uranium en Iran. *Lui* sait combien de centrifugeuses ils possèdent et où elles sont. Et, accessoirement, quelle est leur production réelle. Je n'arrive pas à croire qu'un type comme lui fasse défection.

— Je vous l'ai expliqué, dit Malko. Histoire personnelle.

Mark Hopkins hocha la tête.

— C'était une fichue bonne idée de vous envoyer en Iran. Cet Ayman Daneschou est beaucoup plus intéressant que Saïd Hajjarian. Ça va fiche un coup aux Iraniens...

Il s'en léchait déjà les babines. Malko le refroidit.

— J'ai quand même failli rester là-bas... Les Iraniens ont-ils eu une réaction après « Sunflower » ?

— Molle, laissa tomber Mark Hopkins. Ils nous ont accusés d'avoir voulu mener un raid contre l'usine d'enrichissement d'uranium de

Natanz, mais, en réalité, ils ne savent pas ce qui s'est passé. Les trois hélicos abandonnés sont passés dans tous les médias iraniens. Ils ont prétendu les avoir abattus grâce à leurs chasseurs...

— Ils le savent, corrigea Malko. Ils ont sûrement découvert sur le site « Désert One » le cadavre de Saïd Hajjarian. Mais ils ne veulent peut-être pas avouer que des hélicoptères américains se sont enfoncés aussi profondément dans l'espace aérien iranien, sans se faire repérer...

Du côté américain aussi, on faisait profil bas. « Sunflower » était inavouable.

Malko aurait aimé avoir des nouvelles de Yasmine Misaq, mais impossible de l'appeler sans lui faire courir d'énormes risques.

— Comment avez-vous prévu d'opérer ? questionna l'Américain.

— Cyrus Gorgan doit emmener Ayman Daneschou samedi matin au Naschmarkt, les puces, sur Wienzeile. Il y a toujours beaucoup de monde et des étrangers qui adorent acheter des souvenirs.

— Où logera Ayman Daneschou à Vienne ?

— À l'ambassade d'Iran, je pense.

L'Américain plongea dans son dossier.

— Leur résidence se trouve dans Jauresgasse. Ils y logent les visiteurs importants. Sinon, l'ambassade elle-même se trouve juste à côté de l'AIEA, au 8 Leopold-Bernsteinstrasse, dans une tour moderne, la tour Mischek, au 22^e étage. C'est là que sont basés les représentants des pasdarans et d'Etta'alat. Nous savons aussi qu'ils ont des villas en ville à des noms d'emprunt, mais nous ne connaissons pas leur emplacement. Quand Daneschou et Gorgan arrivent-ils ?

— Mercredi ou jeudi, il ne voyage pas le vendredi, pour des raisons religieuses. Il faudrait les prendre en compte *très* discrètement, dès leur arrivée.

— Bien sûr, approuva Mark Hopkins. Je vais faire venir du monde de Francfort.

— Lors du « kidnapping », Cyrus Gorgan devra être neutralisé, pour ne pas être impliqué, souligna Malko.

Mark Hopkins fit une pause et alluma une cigarette.

— De Francfort, je vais aussi faire venir vos deux amis, Chris Jones et Milton Brabeck. Ils vous serviront de baby-sitters. Ce n'est pas techniquement un enlèvement, donc nous ne violons pas la loi autrichienne, mais il vaut mieux être prudent. Pour la suite, je vais prévoir un avion privé qui attendra à Schwechat, de façon à exfiltrer Ayman Daneschou le plus vite possible. Les Iraniens le réclameront sûrement aux Autrichiens. Inutile de mettre ceux-ci en difficulté. Donc, on embarque notre homme dans une voiture louée par nos amis et on file à Schwechat. Quand les Iraniens se réveilleront, notre avion sera déjà sorti de l'espace aérien autrichien et vous aurez regagné votre château... Il faut répéter l'opération pour que tout se passe bien. Je

pense que c'est de votre ressort.

— Tout à fait, confirma Malko. Je peux faire cela ce matin. Mais j'aimerais qu'un de vos adjoints vienne avec moi.

— John, ordonna aussitôt Mark Hopkins, vous accompagnerez Malko.

— *Yes, sir*, dit John Dodge. Ensuite, j'irai me procurer une dizaine de portables et des *prepaid cards* pour la communication. Il faut prévoir entre six et huit participants.

— Parfait, approuva Mark Hopkins. Revoyons-nous dans quarante-huit heures. Milton Brabeck et Chris Jones seront arrivés. Nous pourrons faire une répétition. En attendant, allez avec John Dodge.

*

**

La foule se pressait comme tous les jours entre les baraques du marché de Wienzeile, établi sur le terre-plein central de la grande avenue qui sinuait au cœur du quartier de Mariahilfe. Tout Vienne venait là acheter ses fruits et ses légumes et boire un verre de vin blanc, y compris les diplomates. Le seul endroit de la ville où on trouvait des produits frais de bonne qualité. Naschmarkt était la coqueluche des élégants, en toute saison. Il s'arrêtait au début de la Friedrichstrasse. Juste avant l'Opern-Ring. John Dodge et Malko arrivèrent à son extrémité ouest. À cet endroit, le terre-plein était interrompu par une rue. De l'autre côté s'étendait un espace découvert utilisé comme parking pendant la semaine.

— C'est là que se tiennent les puces, le samedi, expliqua Malko à John Dodge. J'attendrai ici avec Chris Jones et Milton Brabeck.

— Et ensuite ? demanda le *case officer*. Par où allez-vous partir ? Je suis déjà venu ici le samedi. La circulation est très mauvaise.

Suivi de l'Américain, Malko traversa la chaussée de Linke-Wienzeile et s'arrêta au débouché d'une petite rue en sens unique qui partait perpendiculairement à Linke-Wienzeile : Stiegengasse. À son début, une petite rue parallèle à Wienzeile se jetait dedans, créant un espace où une voiture pouvait se garer.

— Prenons la voiture, suggéra Malko, allons voir où elle débouche.

Ils récupérèrent l'Opel de la station. Stiegengasse croisait une autre rue en sens unique, Gumpendorferstrasse, qui, elle-même, débouchait sur l'Opern-Ring.

— Nous serons vite perdus dans la circulation, conclut Malko. Rendez-vous mercredi. Pouvez-vous me déposer au *Sacher* ?

Il avait laissé sa voiture au parking de Kärntnergasse, juste en face du *Sacher* où il devait retrouver Alexandra.

*

**

Éblouissante, avec ses cheveux blonds ondulés, une veste rouge très

épaulée laissant deviner la dentelle d'une guêpière noire, une jupe près du corps, c'était le rêve impossible de l'homme honnête. Attablée devant une flûte de Taittinger dans le *Rote Café*, elle croisa ses longues jambes gainées de noir et lança :

— Alors, tes *spooks* sont contents ?

— Ravis de me revoir ! affirma Malko, qui ne la tenait pas au courant de toutes les vicissitudes de son dangereux métier. Tu es magnifique.

— *Vielen Dank*⁽⁵⁶⁾. Un jour, c'est malheureusement un autre qui profitera de tout ça. Je n'ai pas l'intention de mourir vieille fille. J'en ai assez que tu prennes des risques idiots et que je dorme seule...

— Entretiens-moi, suggéra Malko.

— À propos, j'ai l'impression d'avoir été suivie ce matin, enchaîna la jeune femme.

Malko sourit.

— Suivie ? Avec ce tailleur, ce n'est pas étonnant...

Alexandra secoua la tête.

— Dans ma voiture, ils ne voyaient pas le tailleur. Quand j'ai pris l'A4 à Nickelsdorf, une Ibiza orange s'est engagée derrière moi. Je ne sais pas d'où elle sortait. Plus tard, je l'ai revue au moins trois fois. Elle ne m'a lâchée que sur le Ring...

Malko n'avait plus envie de plaisanter.

— Tu as vu ses occupants ?

— Vaguement. Deux « bronzés ».

— Bon, commandons.

Il se promit d'avertir Mark Hopkins. Les Iraniens avaient-ils fait le rapprochement entre Otto Gruber et lui ?

Pendant le déjeuner, Alexandra annonça :

— À propos, nous sommes invités pour le week-end par Gudrun et son mari, au Schloss Kittsee.

Le Schloss Kittsee était un des plus beaux châteaux de Haute-Autriche et les Wickersdorf, des châtelains infiniment plus riches que Malko. Celui-ci piqua du nez dans son assiette. C'était justement le jour de la récupération d'Ayman Daneschou...

— Je te rejoindrai, dit-il. Je dois être ici, à Vienne, le matin. Mais, avec un peu de chance, je serai là-bas pour le déjeuner.

Le regard d'Alexandra étincela.

— Tu plaisantes ?

— Non. J'ai un truc à faire avec mes *spooks*. La suite de mon voyage en Iran.

La jeune femme lui adressa un regard furibond.

— Eh bien, tu as intérêt à arriver avant la nuit ! Sinon je mets dans mon lit le premier qui me plaît.

Malko resta muet. Téhéran paraissait si loin. Il n'arrivait pas à

croire que Cyrus Gorgan allait débarquer avec Ayman Daneschou que la CIA voulait tellement récupérer. Il avait envoyé un mail « officiel » à Ali Ghorroob pour le remercier, sans obtenir de réponse, et ignorait ce qui s'était passé après sa fuite.

*

**

Mostaffa Najar regarda l'énorme dossier posé à droite de son bureau : l'affaire Otto Gruber et toutes ses ramifications. Il augmentait tous les jours et ce n'était pas terminé. Pour l'instant, le chef de la Division 3 planchait sur le projet qui lui tenait le plus à cœur, et qui laverait l'affront de cette incursion américaine en Iran. Revenant sur sa première impulsion, il avait décidé, plutôt que de faire liquider le faux Otto Gruber, authentique chef de mission de la CIA, de le faire kidnapper et de l'amener en Iran. Ce ne serait pas la première fois. En 1983, au Liban, le chef de station de la CIA, William Buckley, avait été enlevé à Beyrouth et ensuite discrètement emmené en Iran pour y être interrogé et torturé pendant de longs mois.

Son cadavre avait été ramené ensuite au Liban.

C'était beaucoup plus productif que de tuer cet espion. Car il pourrait leur en apprendre beaucoup sur leurs ennemis... Le cargo *Kalendoor*, battant pavillon iranien, avait été détourné sur Anvers pour y charger une cargaison de téléphones, parmi lesquelles on glisserait le représentant du Grand Satan. Le *Daftari Vigé*⁽⁵⁷⁾, sous la direction d'un agent expérimenté, Hormouz Khorud, avait recruté une équipe pour cette opération et ils étaient déjà au travail en Autriche. Avec l'appui de l'antenne locale d'Etta'alat. Capturé, l'espion américain pourrait répondre à certaines questions non résolues. Ali Ghorroob, le *bazari*, avait finalement été libéré, en piteux état. Il avait été abusé et les *bazari* étaient des gens puissants. Donc, il fallait le traiter humainement. Certes, les ongles qu'on lui avait arrachés mettraient un peu de temps à repousser, mais il était vivant. Il restait à découvrir comment le faux Otto Gruber avait pu quitter l'Iran, alors que son nom avait été communiqué à la police des frontières. L'enquête était encore en cours. Difficile. Mostaffa Najar disposait d'un seul élément. Lorsqu'un de ses hommes avait appelé Otto Gruber, le portable de celui-ci avait été localisé avec précision, au 28 de la rue Shahid Baheshti, au nord de Téhéran, dans le quartier de Darakieh.

Parmi les occupants de l'immeuble, Etta'alat avait relevé deux noms : Shahin Bakravan, veuve du dernier patron de la Savak, fusillé en 1979, et une certaine Yasmine Misaq, riche divorcée, liée à de puissants hommes d'affaires qui rendaient service au régime. Dans ce groupe, se trouvait Bijan Abidar qui importait des matériaux stratégiques et Cyrus Gorgan, chef de la police au ministère de l'Intérieur, survivant politique de l'équipe Khatami. Un homme comme

lui aurait pu aider Otto Gruber à sortir d'Iran, mais pourquoi l'aurait-il fait ?

Mostaffa Najar espérait bien avoir bientôt la réponse à toutes ces questions. Personne ne résistait aux tortures pratiquées à Evin, à la section 209.

Même pas un agent entraîné de la CIA.

CHAPITRE XXI

L'énorme Reichsbrücke, enjambant le Danube et le nouveau Danube, était balayé par un vent glacial, et de gros nuages noirs couraient dans le ciel. Chris Jones, dont le crâne touchait presque le pavillon de la Mercedes, fit la grimace.

— À Washington, il faisait presque beau...

— Tu parles ! ricana Milton Brabeck, assis à l'arrière, on pelait de froid !

Les deux gorilles de la CIA étaient arrivés le matin même, *via* la base militaire de Ramstein, sur un avion privé de la *Company*, pour la sécurisation de l'enlèvement d'Ayman Daneschou. Soulagés d'avoir été envoyés dans un endroit civilisé. Ils n'avaient guère changé. Deux masses impressionnantes de muscles, des avant-bras comme des jambons de Virginie, le cheveu ras et grisonnant, les yeux toujours du même bleu métallique et des convictions à toute épreuve. George W. Bush représentait à leurs yeux à peu près ce qui se faisait de mieux dans l'espèce humaine... Imaginer Malko en Iran leur donnait des frissons.

— Qu'est-ce que vous avez mangé là-bas ? demanda Chris. Du riz ?

Pour une fois, il ne se trompait guère. Milton renchérit, l'air dégoûté :

— En plus, ça doit être plein de bêtes. Ils n'ont pas cette grippe des oiseaux, là-bas ? J'espère que vous vous laviez les dents au scotch, pour désinfecter.

— En Iran, précisa Malko, l'alcool est interdit...

Les deux gorilles en restèrent muets.

— C'est un peu comme la Prohibition, conclut Chris Jones, qui connaissait l'Histoire.

Ils étaient arrivés à Donaustadt, sur l'île, coincée entre Alt Donau⁽⁵⁸⁾ et le Danube, qui abritait la cité des Nations unies. Malko suivit un peu Wagramerstrasse, puis tourna à gauche, revenant sur ses pas en longeant les hideux bâtiments futuristes de l'AIEA, des cubes sans grâce, réunis par le dôme d'une salle de conférences, le tout gardé par des vigiles de toutes les nationalités, très à cheval sur les consignes, et vaguement égayé par des dizaines de drapeaux. C'est du 28^e étage du building A que Mohamed El Baradei, nouveau prix Nobel de la Paix, luttait contre la prolifération nucléaire, appuyé par le Conseil de

sécurité des Nations unies. Et tout particulièrement contre l'Iran.

Malko tourna à droite dans une rue si gaie qu'on se serait cru en Allemagne de l'Est, longeant la cité onusienne.

— La tour, à gauche, abrite les Iraniens, au 22^e étage, expliqua-t-il.

Les deux gorilles contemplèrent le building d'un air morose. Malko termina son circuit et ils repassèrent l'immense pont pour regagner le centre-ville. Chris et Milton écarquillaient les yeux devant tous les vieux immeubles de Vienne qui ressemblaient à des bâtiments officiels, avec leurs proportions monumentales, leurs colonnades et leurs statues. Évidemment, ce n'était pas gai...

Le quartier des ambassades, entre Rennweg et le Ring, était encore plus sinistre. Pas un piéton, des interdictions de stationner partout, des policiers postés devant chaque ambassade. Malko désigna aux deux Américains un drapeau flottant dans un jardin entouré d'une grille verte, au coin de Jauresgasse et de Meternich.

— La résidence des Iraniens. Notre « cible » logera probablement là. Nouveau regard dégoûté.

Ils mirent le cap sur le lieu prévu pour la récupération de l'Iranien. Arrêtant cette fois la voiture, Malko amena les deux Américains au début de Stiegengasse, leur montrant l'espace en retrait au début de la rue.

— Dès la veille, il faudra garer une voiture là. Un de vous deux restera au volant pendant l'action...

Ils repartirent, direction le *Hilton Plaza* où la CIA avait installé les deux gorilles. Établissement discret et confortable. Malko monta avec eux. Aussitôt, Chris Jones sortit de l'armoire une valise métallique et l'ouvrit avec fierté.

— Regardez ! Cette fois, on est équipés ! Ça vaut la peine de venir sur un vol non commercial.

Il était radieux, Chris, comme un enfant devant un beau magasin de jouets. La mallette contenait trois pistolets automatiques de différents calibres, un MP 5 H&K équipé d'un lance-grenades, quelques grenades de différents types et un poignard capable de couper un bœuf en deux... Comme d'habitude, ils étaient armés comme un porte-avions... Et grillaient de se servir de leur quincaillerie.

— J'ai la même chose, précisa Milton Brabeck. Plus une merveille de Glock léger comme une plume...

— Je pense que vous n'aurez pas besoin de tout cela, observa Malko. Il ne s'agit pas d'un kidnapping comme nous devons en faire un à Islamabad⁽⁵⁹⁾, mais d'un escamotage, avec l'accord de la victime. Bien sûr, il faudra un peu bousculer celui qui l'accompagne pour ne pas le compromettre.

— Comment on reconnaîtra le bon ? demanda Chris. Tous ces bougnoules, ils se ressemblent. Ils ont des barbes ?

— Ceux-là, non, précisa Malko. Bon, vous pouvez profiter des casinos jusqu'à samedi, il y en a plein la zone piétonne. Et même des McDo. Moi, je retourne voir Mark Hopkins.

*

**

Les rafales de pluie frappaient les vitres épaisses du bureau du chef de station, rendant l'atmosphère encore plus lourde. L'été indien était bien terminé... Mark Hopkins ne dissimulait pas sa satisfaction.

— De mon côté, tout est prêt, annonça-t-il. J'aurai, dès jeudi, la liste des passagers des deux vols qui arrivent de Téhéran jeudi et vendredi matin. Trois *field officers* munis de photos d'Ayman Daneschou le prendront en compte à Schwechat, à distance bien sûr, afin d'essayer de savoir où il loge. Si c'est trop chaud, on laissera tomber. Samedi, j'aurai, dès sept heures du matin, des gens autour de Jauresgasse et de Leopold-Bernsteinstrasse. Plus d'autres, dans le Naschmarkt. Ils ont tous votre portable et celui de Chris Jones. Leur rôle est purement d'observation.

— Et ensuite ?

— Dès que vous êtes en route pour Schwechat, vous m'appellez ici. Je donne le top départ au Grunman qui est en stand-by. Le temps que vous arriviez à l'aéroport, il aura déposé son plan de vol pour Francfort. À quelle heure pensez-vous y être ?

— Le samedi, cela roule bien. Une demi-heure suffira peut-être. Je serai à Naschmarkt à partir de neuf heures. À propos, vous avez prévenu les Autrichiens ?

Mark Hopkins secoua la tête.

— Non. Je suis copain avec René Polli, le patron de la cellule antiterroriste du Sicherheitsdienst, mais ça ne regarde pas les Autrichiens. Comme ça, quand les Iraniens gueuleront, il pourra jurer qu'il n'était au courant de rien. Je vous invite au *Steier Eck* ?

*

**

Hormouz Khorud était penché sur une grande carte de l'Autriche, à la recherche d'un itinéraire pour sortir du pays rapidement, une fois qu'il aurait kidnappé l'agent de la CIA. Depuis une semaine, ses hommes effectuaient des repérages autour de son château et à Vienne.

Lui-même avait activé un réseau logistique dormant qui assurerait la réception et le transport du kidnappé. Des gens sans aucun lien avec les autorités officielles iraniennes en Autriche. Le responsable de ce réseau était le représentant d'une compagnie iranienne, Jirood Food Industries. C'était une opération complètement « étanche », comme les liquidations d'opposants. Hormouz Khorud était arrivé de Téhéran sous couvert d'une mission culturelle, envoyé *officiellement* par le ministère de la Culture de Téhéran. Il ne participerait pas directement

à l'enlèvement et reprendrait l'avion dès qu'il serait accompli.

Les Américains et les Autrichiens allaient sûrement réagir et il faudrait faire vite. La frontière la plus proche étant celle de la Hongrie, ils passeraient par ce pays et ensuite par l'Allemagne pour gagner le cargo qui attendait à Anvers.

Lui-même s'était installé dans un petit bureau à leur antenne de Leopold-Bernsteinstrasse et aucun des Iraniens qui travaillaient là ne savait ce qu'il y faisait. Il s'arrêta de travailler et but un peu de thé. Si cette opération réussissait, il serait particulièrement bien noté et peut-être envoyé dans une ambassade à l'étranger.

*

**

— Il n'y a personne du nom d'Ayman Daneschou sur les vols qui sont arrivés hier et aujourd'hui de Téhéran, annonça, catastrophé, Mark Hopkins. Est-ce que ce type a voyagé sous un faux nom ?

On était vendredi matin, à vingt-quatre heures de l'opération. Or, le vendredi, il n'y avait pas de vol au départ de Téhéran et Ayman Daneschou devait participer le lundi suivant à une conférence de l'AIEA.

— Cela m'étonnerait, dit Malko. C'est un officiel, il n'a aucune raison de se cacher. À moins qu'il n'ait annulé son voyage.

La catastrophe...

Mark Hopkins, dépité, proposa :

— Nous avons des amis dans la délégation arménienne. Je vais essayer de me renseigner.

Malko raccrocha et reprit son travail de bénédictin. Collationner toutes les factures pour l'hiver. Le château de Liezen était un petit gouffre. Il envoyait Alexandra et ses vignobles. La jeune femme était ravie : les vendanges avaient été excellentes. Pour l'instant, elle ne pensait qu'à la grande fête chez son amie Gudrun. Le Schloss Kittsee était trois fois grand comme celui de Liezen. La fierté de la Haute-Autriche.

Malko se demanda ce qui avait pu se passer à Téhéran, avec une horrible petite pensée : si, à cause de son exfiltration, le ministère du Renseignement avait soupçonné Cyrus Gorgan ? Tout était possible, mais il ne pouvait rien vérifier. Le moindre coup de téléphone à Téhéran pouvait avoir des conséquences tragiques. Il n'y avait plus qu'à attendre. Vingt-quatre heures exactement.

*

**

Cyrus Gorgan sursauta, arraché à son sommeil. Les roues de l'Airbus de la Lufthansa venaient de toucher le sol. Il aperçut les sapins entourant l'aéroport de Francfort. Autour de lui, les gens s'ébrouaient. Ayman Daneschou tourna la tête vers lui et bâilla.

— C'est long.

— Et il faut encore prendre un vol pour Vienne, souligna le chef de la police.

Ils n'avaient pas trouvé de place en « business » sur Austrian et le gouvernement préférait que les officiels volent sur Iranair. Cyrus Gorgan regarda défiler les sapins. Tenaillé par l'angoisse. Pourtant, depuis le départ de l'agent américain, il n'avait eu aucune surprise. Evidemment, ses services n'avaient pas de contacts avec le ministère du Renseignement. Cependant, l'alerte était passée. Il se pencha à l'oreille d'Ayman Daneschou.

— Vous êtes toujours décidé ?

— Oui, affirma fermement le scientifique. Cet incident m'a ouvert les yeux. Et, en plus, je vais rendre service à mon pays. Sinon, nous deviendrons une seconde Corée du Nord. Vous pensez que cet homme sera au rendez-vous ?

— Je n'en doute pas. Votre défection est un acte politique très important. Les Américains vont être fous de joie.

— Je ne le fais pas pour eux, rétorqua, furieux, Ayman Daneschou.

— Je sais, mais eux ne le savent pas.

L'Airbus s'était arrêté en face du terminal. Cyrus Gorgan se pencha à nouveau à l'oreille de son voisin.

— Si nous ne nous parlons pas d'ici demain, je viendrai vous chercher vers dix heures Jauresgasse pour une promenade en ville. Nous prendrons un chauffeur de l'ambassade.

*

**

Malko baissa les yeux sur sa Breitling pour la vingtième fois en un peu plus d'une heure. 10 h 12... Le temps épouvantable s'était un peu éclairci et le Naschmarkt grouillait de monde. Mais pas trace des deux Iraniens. À l'ambassade américaine, Mark Hopkins était sur le pied de guerre, priant pour que tout le dispositif n'ait pas été mis en place pour rien. Tous les quarts d'heure, il appelait Malko. Celui-ci commençait, lui aussi, à perdre le moral. Soudain, son portable sonna et la voix neutre d'un des *case officers* en planque annonça :

— Une voiture en CD vient de quitter la résidence de Jauresgasse avec deux hommes et un chauffeur. L'un des deux correspond au signalement du « sujet principal ».

Malko eut l'impression qu'on lui ôtait un énorme poids de la poitrine. Il se tourna vers Chris Jones.

— Ils arrivent, mais j'ignore par où.

Milton Brabeck était resté au volant d'une Mercedes de location garée au début de Stiegengasse. Chris Jones et Malko se mêlèrent aux gens qui déambulaient entre les étals de cette brocante chic. Un quart d'heure se passa, et Malko commençait, à nouveau, à s'angoisser,

lorsqu'une voiture s'arrêta sur la station de taxi vide, dans Linke-Wienzeile. Une grosse Opel, conduite par un chauffeur. Celui-ci sortit pour ouvrir la portière arrière d'où émergea d'abord un homme inconnu de Malko, très maigre, le nez recourbé, le teint très sombre, les cheveux noirs et plats, vêtu d'un costume sans cravate. Cyrus Gorgan le rejoignit aussitôt.

Sans se presser, ils se dirigèrent vers la brocante, tandis que le chauffeur restait au volant.

Malko se tourna vers Chris Jones.

— Nous avons peu de temps. Laissons-les arriver à la hauteur des premiers stands. Ensuite, vous ceinturez celui qui a des lunettes et j'entraîne Ayman Daneschou. Bousculez assez votre « client » pour que cela paraisse vraisemblable et filez ensuite à la voiture.

Ils marchaient derrière les deux Iraniens. S'ils les laissaient s'enfoncer trop loin dans les puces, des passants risquaient d'intervenir. Malko jeta un coup d'œil au chauffeur de l'Opel, qui avait déployé un journal. Il ne devrait pas y avoir de problème de ce côté-là.

Il traversa le passage séparant les étals et lança à Chris Jones :

— *Go*.

En cinq enjambées, le gorille eut rattrapé les deux Iraniens. Ceinturant celui de gauche, il le souleva du sol. Malko fonça à son tour, saisit Ayman Daneschou par le bras.

— *Haroye doktor* Daneschou, je vous emmène !

Le savant iranien tourna la tête vers lui, bredouilla quelques mots, de l'affolement plein les yeux. Malko remarqua une tache plus sombre sous son œil gauche, comme une marque de variole. Tirant l'Iranien par le poignet, il se mit à courir en direction de Stiegengasse.

Trente mètres à parcourir.

Le chauffeur lisait toujours son journal. Heureusement, car ils devaient passer devant lui. Les deux hommes atteignaient le bord du trottoir de Linke-Wienzeile lorsque deux coups de feu claquèrent derrière eux. L'adrénaline faillit faire exploser les artères de Malko. Il se retourna, photographiant le cauchemar. Un homme était allongé sur le sol, plié en deux, très brun, un pistolet tombé de sa main droite. Un second titubait, à un mètre derrière lui, un gros automatique noir au poing. Jeune, cheveux courts, barbe et moustache. Il s'immobilisa et leva son arme, visant Malko. Celui-ci se figea. Il n'avait même pas pris d'arme.

— *Freeze*⁽⁶⁰⁾ ! cria Chris Jones.

L'autre ne devait pas comprendre l'anglais car il continua à ajuster Malko. Le Glock de Chris Jones claqua une fois de plus et le crâne de l'Iranien explosa dans une gerbe de sang. Il s'effondra comme une masse.

Pendant quelques secondes, un silence de mort tomba sur le

Naschmarkt, puis des cris jaillirent de partout. La plupart des gens fuyaient, les plus courageux se dirigeaient vers les deux hommes étendus à terre. Une grosse femme se mit à hurler, désignant Chris Jones.

— *Polizei ! Polizei !*

Un flot de voitures défilait sur Linke-Wienzeile. Impossible pour Malko et son prisonnier de traverser sans se faire écraser. À cinq mètres de lui, le chauffeur iranien jaillit de sa voiture. Brandissant lui aussi un pistolet !

Chris Jones déboula, bras tendu. Il braqua son arme sur l'Iranien.

— *Freeze !*

Celui-là comprenait l'anglais ou n'avait pas envie de mourir comme les deux autres. Il posa son arme sur le capot de la voiture. La chaussée était enfin libre, le feu passé au rouge. Malko se lança, traînant Ayman Daneschou, pétrifié. D'un coup de pied, Chris balaya le pistolet du chauffeur et traversa à reculons derrière les deux hommes, protégeant leur fuite.

Une sirène de police commença à couiner du côté de Karlplatz. Il leur restait très peu de temps.

Malko se laissa tomber sur le siège avant de la Mercedes, poussant l'Iranien à l'arrière, au moment où Chris arrivait à son tour. Milton Brabeck démarra et se tourna vers Malko, très pâle.

— Où on va ?

Bonne question. Dans quelques minutes, ils auraient toute la police de Vienne à leurs trousses. Deux meurtres et un kidnapping en plein jour, cela se remarquait. Malko en avait le tournis. L'opération en douceur s'était transformée en cauchemar. Et ce n'était pas fini.

Milton Brabeck annonça d'une voix quand même tendue :

— Il y a une bagnole derrière nous...

Malko se retourna : l'Opel iranienne en plaque CD essayait de les rattraper.

C'était complet. Brutalement, Malko vit son existence s'écrouler.

CHAPITRE XXII

Malko n'hésita pas plus d'une seconde. S'ils ne semaient pas leur poursuivant, ils pouvaient tout de suite aller se rendre à la police.

— Milton, stoppez ! lança-t-il. Chris, neutralisez le chauffeur. Prenez sa clef. Mais surtout, pas de sang...

Deux morts suffisaient... Milton Brabeck pila si brusquement que le chauffeur de l'Opel, surpris, vint heurter leur pare-chocs arrière. Chris Jones avait déjà sauté dehors. Il se rua sur l'Opel, arracha de son siège le conducteur et le projeta sur la chaussée. Puis il arracha les clés du contact et regagna la Mercedes.

Le tout en moins de trente secondes.

Milton Brabeck redémarra aussitôt et demanda :

— Où va-t-on ?

— Au fond, on tourne à gauche, ensuite le Ring. Il faut atteindre l'ambassade.

Plus question de gagner l'aéroport. C'est le premier endroit qui serait bloqué par la police autrichienne. Au moment où ils tournaient dans Gumpendorferstrasse, le portable de Malko sonna.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla la voix hystérique de Mark Hopkins.

— Une merde, fit sobrement Malko. Il y avait deux gardes de sécurité qui ont ouvert le feu sur nous. On a été obligés de les neutraliser.

— Ils sont *morts* ! glapit l'Américain.

— C'était eux ou nous. Le debriefing, c'est pour plus tard. J'essaie de gagner l'ambassade. Prévenez-les !

— L'ambassade ! Mais vous êtes fou ! *Jamais* !

Milton Brabeck se faufilait dans la circulation du Ring, heureusement fluide le samedi. Un jour de semaine, ils auraient déjà été englués dans les embouteillages.

— Jamais nous n'arriverons à Schwechat, souligna Malko. Et on ne peut pas tourner en rond dans Vienne...

Ils auraient dû prévoir une *safe house*.

— Allez chez vous, à Liezen ! lança Mark Hopkins, on verra après. Rappelez-moi quand vous y serez.

Il raccrocha. Dans cinq minutes, tout Washington serait au courant de la catastrophe. Heureusement, à côté de Chris Jones, Ayman

Daneschou faisait à peu près bonne figure. Malko se retourna vers lui.

— Vous saviez que vous aviez une protection ?

L'Iranien secoua la tête.

— Non. D'habitude, je n'en ai jamais.

Malko prit soudain la décision la plus sage.

— Allez tout droit ! indiqua-t-il à Milton Brabeck. Vers la zone piétonne. Traversez le Ring.

Ils patientèrent d'interminables secondes au péage d'Opern-Ring. Malko, le poulx à 200, fixait le panneau bleu du parking de la Kärntnerstrasse. Sa Jaguar était garée là. Avec la Mercedes, ils ne sortiraient même pas de Vienne. Le chauffeur iranien avait sûrement relevé leur numéro. Il ne souffla un peu qu'en s'engouffrant dans le parking. En quelques instants, ils eurent changé de voiture et Malko, cette fois au volant, ressortit et fila vers le Burg-Ring.

Ils croisèrent trois voitures de police.

— On reste avec vous ? demanda Chris Jones.

— Je pense que cela vaut mieux...

Il avait décidé d'éviter l'autoroute A 4, sûrement surveillée de près, car conduisant à l'aéroport. Au bout du Schotten-Ring, il tourna à droite, puis à gauche dans Praterstrasse, enjambant le canal du Danube et passant à côté de la grande roue du Prater. Ensuite, le Reichsbrücke. Il se retrouva enfin sur l'ancienne route menant à Liezen, la 10, guère fréquentée désormais.

— Dans quarante minutes, nous serons en sécurité, dit-il à Ayman Daneschou.

À condition que Dieu lui donne un sacré coup de main...

*

**

Hormouz Khorud était en train de faire son jogging dans Leopold-Bernsteinstrasse, quand un de ses hommes vint l'avertir de l'enlèvement du docteur Daneschou et de la mort de deux agents du *Daftari Vigé*, des hommes de Khorud. Le chauffeur avait ramené à l'ambassade Cyrus Gorgan, choqué, mais indemne.

Cinq minutes plus tard, Hormouz Khorud était à son bureau du 22^e étage. Ce qui venait de se passer confirmait les soupçons de son chef, Mostaffa Najar, envers Cyrus Gorgan. Ce kidnapping n'avait pu se faire sans une complicité interne.

Sans en parler à personne, Hormouz Khorud avait mis en place une protection armée autour d'Ayman Daneschou : les deux hommes qui venaient d'être abattus. L'enlèvement d'Ayman Daneschou avait sûrement été décidé à Téhéran, entre Cyrus Gorgan et Otto Gruber. Il décrocha son téléphone pour appeler la résidence.

— Qu'on ne laisse pas sortir Cyrus Gorgan, ordonna-t-il. Prenez-lui une réservation pour le vol de demain pour Téhéran, il est en danger

ici.

Il allait envoyer un compte rendu à Mostaffa Najar et le chef de la police serait arrêté dès son arrivée. À Evin, on lui ferait cracher la vérité.

On déposa devant lui une liasse de dépêches d'agences de presse qu'il parcourut rapidement : sans rien apprendre. Les agresseurs n'étaient pas identifiés. La voiture utilisée avait été louée par un homme muni d'un faux passeport néerlandais, qui avait donné une fausse adresse.

Pas la moindre revendication.

C'était samedi et les ambassades étaient fermées. Lundi, les Américains annonceraient probablement qu'un Iranien avait fait défection. Hormouz Khorud en doutait. Il y avait deux morts et les Autrichiens risquaient de s'énervier. Un jeune homme passa la tête à la porte.

— Téhéran !

C'était, sur une ligne protégée, le directeur de la Division 3, Mostaffa Najar, affolé.

— Où est-il ?

— Je n'en sais rien, avoua Hormouz Khorud. Cela s'est passé il y a moins d'une heure. Je pense que ce sont les Américains, mais à cause des deux morts – des gens à moi –, ils ne vont probablement pas l'avouer et le planquer.

— Il faut absolument le retrouver ! martela Mostaffa Najar. Sinon, les conséquences seraient extrêmement graves.

— Je vais faire l'impossible, promit Hormouz Khorud.

Après voir raccroché, il alluma une cigarette, chose autorisée par le Coran. Le dispositif qu'il avait mis en place pour le kidnapping du faux Otto Gruber allait se révéler utile. Mais d'abord, il fallait localiser Ayman Daneschou.

*

**

Elko Krisantem fondait de bonheur en retrouvant Milton Brabeck et Chris Jones, qu'il avait pourtant connus, bien des années plus tôt, dans des circonstances difficiles... Les trois hommes, après s'être envoyé des claques à se faire exploser les poumons, se regardaient comme des chiots heureux. À l'écart, le docteur Ayman Daneschou contemplait la galerie des tableaux d'ancêtres, les grandes salles du château, les boiseries. Stupéfait.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Chez moi, dit Malko. Je crois que je vais être obligé de vous donner l'hospitalité quelques jours. On va vous conduire à votre chambre. Elko, vous pouvez prendre soin de notre invité ? Logez également Chris et Milton.

Resté seul, Malko appela Alexandra qu'il eut du mal à joindre au Schloss Kittsee.

— Alors, tu arrives ? demanda-t-elle.

— Pas tout de suite, dut-il avouer. Avant de te mettre en fureur, écoute la radio ou regarde la télé. Je te rappelle.

Il avait à peine terminé que Mark Hopkins appela.

— Ça y est ? Vous êtes sain et sauf ?

— Pour le moment. Je ne peux le garder indéfiniment.

— Je vais venir, annonça l'Américain, il faut qu'on discute de vive voix.

Chris Jones et Milton Brabeck redescendirent, éblouis, après s'être installés.

— Jamais j'aurais cru voir des pièces si grandes ! On dirait le château de Citizen Kane, fit Chris Jones. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous nettoyez votre artillerie et vous ne laissez personne entrer. Je pense que les Iraniens vont réagir.

Milton Brabeck ricana.

— Avec ce qu'on a, on peut repousser une division de Marines.

— Donnez-moi l'arme que vous avez utilisée, dit Malko à Chris Jones. Je vais la mettre en sûreté. La peine de mort n'existe plus en Autriche mais je ne pense pas que vous ayez envie d'apprendre l'allemand en une vingtaine d'années.

— Si j'avais pas tiré, vous étiez mort, répliqua le gorille.

— Je sais, admit Malko, mais maintenant, nous avons un problème sérieux à gérer. Les Autrichiens sont très sourcilleux. Vous n'avez rien laissé de compromettant au *Hilton Plaza* ?

— Rien.

— Alors, détendez-vous, et soyez vigilants.

*

**

Entre le téléphone et les messages affolés de Langley, Mark Hopkins ne touchait plus terre. Sa secrétaire, appelée d'urgence pour la journée, annonça :

— *Mister* René Polli.

Le patron de l'antiterrorisme du Sicherheitsdienst.

Le policier, cordial, demanda tout de suite :

— Vous êtes au courant ?

— Oui, reconnut l'Américain, On m'a prévenu. Du coup, je suis à mon bureau. Vous avez des éléments ?

— Pas grand-chose. C'était une opération bien organisée. Par des gens décidés qui ont tiré sans hésiter.

— Aucun civil n'a été blessé ?

— Non, heureusement, mais deux agents de sécurité iraniens sont morts. Apparemment tués par le même homme, un individu de grande

taille.

— Ce sont peut-être les Moudjahidin du Peuple, avança Mark Hopkins.

— Peut-être, fit du bout des lèvres René Polli, mais le chauffeur de l'ambassade iranienne les a entendus parler anglais.

— Tout le monde parle anglais, remarqua Mark Hopkins. À propos, qui a été enlevé exactement ?

— Un certain docteur Ayman Daneschou qui vient régulièrement en Autriche pour des réunions de l'AIEA. Il était là pour l'assemblée générale de lundi prochain. L'homme qui l'accompagnait était Cyrus Gorgan, un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur iranien. Venu en Europe pour des contacts sur la lutte contre la droque.

Il fit une pause et demanda sur un ton différent :

— Vous n'avez rien à voir avec tout cela, j'espère...

— René, vous n'y pensez pas, protesta Mark Hopkins. Prévenez-moi s'il y a du nouveau.

Il raccrocha, persuadé que le policier autrichien était convaincu de son implication dans le kidnapping. Il essaya de se rassurer en se disant que les portables achetés pour l'occasion ne mèneraient à rien. La Mercedes de location non plus. L'agent qui l'avait louée avait déjà quitté l'Autriche. Chris et Milton étaient pour l'instant en sécurité à Liezen. Les autres *case officers* ayant participé à l'opération avaient déjà quitté le pays ou étaient en train de le faire. Il restait à debriefer le docteur Ayman Daneschou. Une fois qu'il aurait révélé ses secrets, on l'exfiltrerait discrètement pour qu'il réapparaisse dans un pays neutre. Quitte à donner un peu d'argent aux Moudjahidin du Peuple pour qu'ils revendiquent l'opération.

Afin d'égarer les soupçons, le Grunman affrété par l'Agence était toujours à Schwechat. Il ne repartirait que le lendemain. Les plans du debriefing du docteur Daneschou avaient changé. Il fallait, coûte que coûte, faire venir des gens de Washington pour le confesser.

*

**

Depuis une heure, Cyrus Gorgan racontait à deux agents d'Etta'alat le kidnapping, en tamponnant son front blessé. L'Américain avait frappé fort, d'un coup de crosse... Ils se demandait si les kidnappeurs avaient échappé à la police. Il avait été extrêmement surpris de découvrir les deux gardes de sécurité...

La porte de la pièce s'ouvrit sur un inconnu qui se présenta comme Hormouz Khorud, le supérieur des agents qui le debriefaient. Celui-ci lui prit les deux mains et l'embrassa trois fois, à l'iranienne.

— *Haroye doktor Gorgan*, dit-il d'une voix onctueuse, j'espère que vous n'êtes pas trop choqué. C'est une chose horrible.

— J'ai mal à la tête, reconnut le haut fonctionnaire. J'ai reçu un

coup de crosse, mais ça va. On a retrouvé le docteur Daneschou ?

— Pas encore, mais cela ne va pas tarder. Je suis chargé de l'enquête. Téhéran a décidé de vous faire rentrer immédiatement. Vous partirez demain. En attendant, il faudra être très prudent...

Il souriait mais Cyrus Gorgan sentit sa gorge se nouer. Il connaissait le système : on le renvoyait en Iran pour l'arrêter.

— Pouvez-vous décrire les agresseurs ? demanda Hormouz Khorud.

— Ils étaient européens ou américains. Ils ont crié quelques mots en anglais, mais je n'ai pas compris. Ils étaient au moins deux.

— Vous ne les aviez jamais vus ?

— Non, bien sûr.

— Quelqu'un était-il au courant de votre emploi du temps ?

— Personne. J'avais décidé hier de montrer Vienne au docteur Daneschou et retenu une voiture à l'ambassade. Comme il faisait beau, je l'ai emmené à ce marché qui est très connu, paraît-il.

Hormouz Khorud hocha la tête.

— On a dû vous suivre depuis l'ambassade.

Il se leva et prit congé de Cyrus Gorgan avec une politesse exquise.

*

**

Lorsque la Mercedes blindée pénétra lentement dans la cour du château de Liezen, Malko était au téléphone avec Alexandra, folle de rage et d'inquiétude. Chris et Milton veillaient, entre le hall et la bibliothèque, armés comme des porte-avions. Même Elko Krisantem avait repris du service, sortant de la graisse son vieux parabellum Astra, glissé dans sa ceinture, ce qui le forçait à se voûter un peu...

Mark Hopkins serra distraitement la main de Malko, demandant aussitôt :

— Où est-il ?

— Dans la bibliothèque, il prend un thé.

— Il parle anglais ?

— Mal. Et il n'aime pas.

Le docteur Ayman Daneschou, lorsqu'ils pénétrèrent dans la pièce, leur adressa un pâle sourire. Malko fit les présentations et versa deux tasses de thé supplémentaires. Mark Hopkins contemplait l'Iranien comme si c'était la Joconde. D'un ton chaleureux, il annonça :

— Vous allez faire avancer à grands pas la cause de la paix !

— Si je le peux, fit Ayman Daneschou avec son accent traînant iranien. Je sais en effet beaucoup de choses...

L'Américain en salivait.

— Dès demain, des gens de Washington vont venir vous debriefer, annonça-t-il.

— Ah bon ! dit l'Iranien, l'air absent. Je suis très fatigué. Vous avez des nouvelles de mon ami Cyrus Gorgan ?

— Aucune, avoua Malko.

Il regrettait de ne pas l'avoir embarqué aussi. Hélas, ce n'était pas prévu.

La conversation fut de courte durée. Mark Hopkins n'y connaissait rien en nucléaire et ce n'était pas son job. En repartant, il apostropha Malko.

— Voulez-vous du renfort ?

— Je pense qu'avec Chris, Milton et Elko, sans parler de moi, cela ira...

— Vous faites *vraiment* attention !

— Ne craignez rien. Nous avons de quoi repousser une attaque.

Il regarda la lourde Mercedes disparaître et retourna parler à Alexandra. Pour la dissuader de passer la nuit au Schloss Kittsee. Il y avait trop de tentations là-bas.

*

**

Un des agents iraniens pénétra en trombe dans le bureau occupé par Hormouz Khorud.

— *Haroye* Hormouz, le chef des espions américains à Vienne vient de sortir du château que nous avons surveillé. Un de nos frères le suit. Il est resté là-bas une demi-heure.

— Merci, fit l'agent du *Daftari Vigé*. Vous allez recevoir d'autres instructions.

Resté seul, il arbora un sourire ravi, remerciant Allah de l'avoir bien inspiré. Son intuition se vérifiait. C'était bien Cyrus Gorgan qui avait organisé avec les Américains l'enlèvement bidon du docteur Ayman Daneschou. Et ce dernier devait se trouver chez le faux Otto Gruber – le prince Malko Linge, chef de mission connu de la CIA –, sinon le chef des espions américains ne se serait pas rendu là-bas un samedi après-midi... Maintenant, il fallait faire vite et récupérer le savant avant qu'il révèle ce qu'il savait aux Américains.

Il se servit un peu de thé. Mener une opération de front contre ce château où on l'attendait sûrement était risqué et improbable. D'autant que les deux hommes qui avaient participé à l'enlèvement devaient aussi s'y trouver. Hormouz Khorud n'avait pas, à Vienne, les hommes nécessaires à ce genre d'opération. Il fallait donc utiliser la ruse. Il reprit son dossier d'objectifs destiné au kidnapping du faux Otto Gruber, où il avait accumulé beaucoup d'informations, et se plongea dedans.

En ce moment, quatre de ses hommes étaient répartis autour de Nickelsdorf, attendant ses ordres... Pendant qu'il lisait, un plan se fit jour dans son esprit. La seule façon de récupérer le savant kidnappé. Et de se venger du même coup...

CHAPITRE XXIII

La nuit était tombée. Ayman Daneschou se reposait dans sa chambre, tandis que les deux gorilles se relayaient pour des rondes extérieures. Pour la troisième fois, la vieille cuisinière, Ilse, vint passer le nez à la porte de la bibliothèque.

— À quelle heure le dîner ? Je dois mettre le canard à cuire.

— Je pense que la comtesse Alexandra ne devrait pas tarder, dit Malko. Elle a quitté le Schloss Kittsee il y a plus de deux heures. Et elle n'a pas son portable.

Ilse se retira en bougonnant. Avec son mari, elle veillait à la logistique du château de Liezen, comme si c'étaient ses propres deniers. Malko attendait qu'Alexandra soit rentrée pour aller chercher l'Iranien. Il avait hâte que ce dernier soit récupéré par la CIA, pour se retrouver en paix dans son château. Sans l'incident du Naschmarkt, il ne l'y aurait jamais amené. Il s'était fait une règle d'or de ne jamais mélanger sa vie privée et sa sulfureuse vie professionnelle. Il alluma la télé pour les infos. On ne parlait que de l'incident de Wienzeile. Les Iraniens accusaient les Moudjahidin du Peuple, blâmant les Autrichiens pour leur laxisme.

Milton Brabeck pénétra dans la bibliothèque.

— Tout va bien ! annonça-t-il. Chris contrôle l'escalier. Il y a des nouvelles ?

— Votre photo n'est pas encore à l'écran, dit Malko. Il faut souhaiter que cela continue ainsi, et qu'on ne vous identifie jamais.

Même en plaidant la légitime défense, ce n'était pas évident. Malko versa une bonne rasade de Defender au gorille et se servit une Stolichnaya « Cristal ».

Une heure s'écoula, en bavardages, et, tout à coup, il réalisa l'heure : 9 h 10. Au même moment, le téléphone fixe sonna.

— Ce doit être Alexandra ! fit-il. On va pouvoir dîner.

Il alla décrocher et entendit une voix d'homme avec le lourd accent du Burgerland.

— *Grüss Gott, Ihre Hoheit !* C'est Helmut, de Bergaecker. Je ne vous dérange pas ?

Bergaecker était un petit village de vigneron, à un jet de pierre de Liezen.

— *Nein, nein*, assura Malko. *Was ist los* ⁽⁶¹⁾ ?

— Une chose bizarre, *Ihre Hoheit*. En rentrant des vignes, je viens de voir la voiture de la *Gräfin* Alexandra abandonnée à l'entrée du village. Une portière est même ouverte. Elle a dû tomber en panne.

Malko sentit son sang se glacer, mais réussit à dire d'une voix égale :

— *Vielen Dank*, Helmut. Je vais voir.

À peine l'appareil raccroché, il croisa le regard de Milton Brabeck et dit d'une voix blanche :

— On a un gros problème. Prévenez Chris et Elko. Je crains qu'on ait enlevé Alexandra. Mais je ne voudrais pas que cela soit une ruse pour nous attirer hors du château. Allez chercher votre quincaillerie.

Milton fila et lui-même prit dans son ratelier une carabine 30-30 et y glissa plusieurs cartouches. S'efforçant de ne pas penser. Cinq minutes plus tard, ils quittaient Liezen. Il leur fallut à peine plus de temps pour arriver à Bergaecker. Les phares éclairèrent l'Austin Cooper d'Alexandra, à demi sur le bas-côté, la portière de gauche ouverte.

Armes au poing, ils descendirent et s'approchèrent prudemment de la voiture, examinant l'intérieur avec une puissante Maglite. À part une éraflure sur le pare-chocs avant, aucune trace suspecte. Pas de sang non plus. Malko tourna le contact et le moteur démarra. Il se glissa au volant.

— Prenez la Jaguar, dit-il à Milton, nous rentrons.

Totalement noué, il prit la direction de Liezen. Il avait toujours redouté un incident de ce genre. Ce kidnapping prouvait que les Iraniens le surveillaient depuis longtemps et connaissaient sa vie. Cela avait dû commencer lors du meurtre de Bani Farzaneh. Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête, avec un seul éclair de lucidité : récupérer Alexandra vite et à tout prix.

— Pas de téléphone ? demanda-t-il à Elko Krisantem en arrivant.

— *Nein, Ihre Hoheit*.

Rapidement, il mit les deux gorilles au courant, et lança à Elko :

— Que Daneschou dîne dans sa chambre. Je n'ai pas le cœur à entretenir une conversation.

Lui-même alla dans sa bibliothèque et sortit de sa boîte le pistolet extraplat dont il se servait de moins en moins, en raison des contrôles dans les aéroports. Il en vérifia le chargeur, le fit fonctionner à vide et le glissa dans sa ceinture. Désormais, il était en guerre.

Totale.

*

**

Le réflexe de Mark Hopkins fut immédiat, en apprenant le probable kidnapping d'Alexandra.

— Il faut mettre Daneschou à l'abri. Je vais...

— Vous ne le mettez nulle part, coupa sèchement Malko. Pas tant

que je n'aurai pas récupéré Alexandra. Il reste ici, sous *ma* protection.

— Mais enfin, Malko ! tenta d'argumenter l'Américain, c'est un *asset* de l'Agence, pour lequel nous avons payé un prix très élevé.

— Moi, j'ai risqué ma vie pour le récupérer. Et Alexandra est *mon asset*.

— Ils vous ont contacté ?

— Pas encore. Je vous tiens au courant.

Il n'avait pas faim et se réfugia dans la bibliothèque, noyé dans de sombres pensées. Il se retrouvait au cœur d'un grave conflit d'intérêts. Pris entre la CIA et son désir de sauver Alexandra. Cela risquait de devenir tendu. Lorsque Elko vint lui demander s'il voulait manger quelque chose, il l'interpella. Au Turc, il pouvait dire toute la vérité.

— La comtesse Alexandra a été kidnappée, expliqua-t-il. Par des Iraniens qui vont, vraisemblablement, tenter de l'échanger contre l'homme que j'ai ramené. Je vous charge personnellement de sa sécurité. C'est-à-dire que *personne* ne s'en empare. Cela inclut nos amis Chris et Milton.

— Personne n'y touchera, *Ihre Hoheit*, assura Elko Krisantem. Sur mon honneur.

En Turquie, l'honneur, c'est sérieux.

Elko était à peine sorti de la bibliothèque que le téléphone fixe sonna. Malko décrocha aussitôt.

— *Haroye* Otto Gruber ?

Son poulx fit un bond. On y était.

— *Jawohl*.

— *Herr* Gruber, continua la voix à l'accent traînant, je crois que nous avons un petit différend qu'il est sûrement possible d'aplanir *pacifiquement*. Pouvons-nous nous rencontrer demain matin à 10 heures, au café *Landtmann* ?

— Oui, certainement, mais...

— *Bis morgen*⁽⁶²⁾ *Herr* Gruber.

Malko raccrocha, le poulx en folie.

Il était certain que les Iraniens, en échange d'Ayman Daneschou, lui rendraient Alexandra. C'étaient des gens pragmatiques. Le hic, c'est qu'il ne pouvait pas, vis-à-vis de la CIA, leur remettre le scientifique. Il ne lui restait qu'une solution : récupérer Alexandra. Et cela ne pouvait se faire, étant donné le contexte, qu'en employant la force.

*

**

Alexandra avait du mal à respirer, à cause de son bâillon d'abord, puis de la poussière qu'elle avalait à chaque inspiration. Elle ignorait où elle se trouvait, enroulée dans un lourd tapis qui semblait avoir absorbé toute la poussière du monde. Ses yeux la piquaient, elle toussait, s'étranglait. Peu à peu, la panique remplaçait sa fureur

première.

Tout s'était passé très vite.

Une voiture de couleur sombre lui avait fait une queue de poisson et elle avait dû piler. Deux hommes jaillis de ce véhicule l'avaient ensuite arrachée, sans un mot, du siège avant, lui avaient lié les poignets derrière le dos, bandé les yeux et l'avaient jetée à l'arrière de leur voiture. Comme celle-ci démarrait, Alexandra avait senti le tranchant d'une lame s'appuyer sur sa gorge et une voix calme avait averti en mauvais allemand :

— Vous criez, vous égorgée.

Terrifiée, elle n'avait pas ouvert la bouche de tout le trajet. À cause de la circulation, elle avait compris qu'ils avaient regagné Vienne. La voiture s'était arrêtée, et son bandeau ayant glissé, elle avait brièvement aperçu une cour avant qu'on la pousse dans un petit escalier débouchant sur un sous-sol. Un des trois hommes qui l'escortaient lui avait donné l'ordre de s'allonger. On avait ensuite pesé sur ses épaules et elle avait senti quelque chose de lourd tomber sur elle.

Un tapis poussiéreux.

En quelques instants, elle était enroulée à l'intérieur ! Les poignets liés, elle était complètement impuissante. Des chiffons bouchaient les deux extrémités du tapis. Le silence était retombé, une clef avait tourné dans une serrure et les battements de son cœur s'étaient un peu calmés. Elle sentait encore l'acier contre sa gorge. Sa terreur, c'était d'être égorgée, façon préférée des musulmans de se débarrasser de leurs ennemis.

Elle se demanda combien de temps Malko allait mettre pour la sortir de là.

*

**

— Vous restez dans la voiture, intima Malko. J'ai rendez-vous avec un Iranien. Surveillez les gens qui entrent. Ensuite, l'un de vous deux entrera dans le café pour l'identifier positivement. Lorsqu'il sortira, suivez-le.

— Ce ne serait pas plus simple de s'en assurer ? suggéra Milton Brabeck. Moi j'ai toujours rêvé d'exploser la gueule d'un de ces putains de *gooks*...

— Non, trancha Malko. Ils ont Alexandra.

Il sortit de la voiture et de dirigea vers le café *Landtmann*. Sans trop d'illusions : les Iraniens prévoiraient d'être suivis et agiraient en conséquence. En plus, Chris et Milton étaient plus doués pour les batailles rangées que pour les filatures...

Il pénétra dans l'immense café un peu solennel, plein comme toujours, inspecta la salle du regard et s'installa à une petite table à

côté d'une baie donnant sur le Schotten-Ring.

Dix minutes plus tard, la porte s'ouvrit sur un jeune homme au teint mat et aux cheveux très noirs, qui, après un bref coup d'œil, se dirigea vers lui sans hésiter.

Arrivé devant la table, il demanda :

— *Herr* Gruber ?

— Asseyez-vous, fit sèchement Malko. Je suppose que vous avez un message à me transmettre.

L'Iranien hocha affirmativement la tête et s'installa en face de lui.

— Exactement. Nous souhaitons résoudre le problème rapidement et proprement. Vous détenez dans votre château un traître à la révolution islamique dont les mensonges pourraient causer beaucoup de tort à mon pays. Nous demandons que vous le relâchiez. Avec des modalités que nous mettrons ensemble au point.

— Sinon ?

— Vous recevrez dans vingt-quatre heures la tête tranchée d'une personne à qui vous êtes très attaché.

Il avait parlé sans élever la voix, le regard baissé. Mais Malko savait qu'il ne menaçait pas à la légère. Sa pulsion immédiate eût été de lui mettre deux balles dans la tête. Il garda son sang-froid et demanda simplement :

— Comment puis-je vous joindre ?

— Je vous appellerai, fit l'Iranien en se levant.

Malko le regarda gagner la sortie. La guerre était entamée. Il devait la gagner.

*

**

Hormouz Khorud écouta le rapport de son agent, Mahmood, un jeune taliban formé en Allemagne, recruté pour les opérations spéciales. Un garçon sûr. Son calcul était simple : après avoir étudié la vie de l'agent de la CIA, il était certain que ce dernier ne laisserait pas exécuter la femme de sa vie... D'ailleurs, les Iraniens n'avaient pas tellement le choix : attaquer le château de Liezen défendu par des professionnels, avec la possibilité d'une intervention de la police locale, n'était pas envisageable. Et Ayman Daneschou une fois aux mains des Américains, ce serait fichu... Tout allait se jouer dans les deux prochains jours.

Les Autrichiens ne seraient pas mis au courant. Cela se passait entre Otto Gruber et lui.

Jusqu'à l'échange, personne n'aurait de contact avec l'otage. Charam, un autre pasdaran, gardait la jeune femme dans le sous-sol d'un réparateur de tapis qui ne pouvait rien refuser aux Iraniens.

*

**

— Il est entré dans le building de Leopold-Bernstein, annonça Chris Jones. Milton est resté là-bas, mais il n’a pas de voiture.

— Bien, conclut Malko, on va lui donner la vôtre, ensuite on retourne à l’ambassade.

Ils trouvèrent Milton Brabeck frigorifié sur un banc et Malko lui donna ses instructions.

— Dès que cet Iranien sort, vous le suivez et vous rendez compte.

Ils continuaient à utiliser les portables achetés pour l’enlèvement de Daneschou. Malko prit la direction de Boltzmannstrasse. Il avait moins de quarante-huit heures pour récupérer Alexandra. Avec Elko Krisantem, Ayman Daneschou était bien gardé, mais ce n’était pas suffisant.

*

**

Alexandra sentit que le tapis se déroulait. Elle toussa, avalant encore plus de poussière. Désormais, elle était allongée, les yeux toujours bandés, à même le tapis. Une main la prit par le bras et la fit se lever.

— *Toalet*, lança une voix d’homme.

Elle se laissa guider, tandis qu’on lui ôtait son bandeau. Croisa le regard sombre d’un jeune homme barbu à l’expression farouche qui tenait un long poignard effilé à la main. De la pointe, il lui désigna le cabigi avec des W.-C. à la turque.

— *Inja*⁽⁶³⁾, fit l’Iranien.

Lorsqu’elle en ressortit, il lui tendit un bol de riz mélangé de viande, qu’elle se mit à manger avec les doigts. Accroupi sur ses talons, son geolier la regardait. Elle réalisa vite que son regard ne quittait pas ses cuisses, découvertes par la jupe courte.

Elle but un peu, puis, volontairement, adressa un regard provocant à son gardien, écartant un peu les jambes pour que son regard puisse remonter encore. D’abord, celui-ci devint plus brillant, comme fou, puis une grimace de dégoût déforma ses traits et il cracha une injure en farsi, la menaçant de son poignard. Il lui remit ses liens et l’enroula sans douceur dans le tapis.

Avant, il passa lentement son index sur sa gorge, avec un sourire mauvais, et elle en eut la chair de poule. Ce type-là n’hésiterait pas une seconde à l’égorger.

*

**

L’ambiance était électrique dans le bureau de Mark Hopkins et Chris Jones, dans un coin, se faisait tout petit.

— Non, je ne vous le rendrai pas ! martela Malko, en réponse à la demande du chef de station. Pas tant que je n’aurai pas récupéré Alexandra.

Le silence retomba, minéral.

Mark Hopkins était gêné. Obligé d'assumer un rôle ingrat. Il tenta de plaider sa cause :

— Qu'est-ce que je vais dire à Langley ? La Maison Blanche n'arrête pas de les relancer...

— La vérité, laissa tomber Malko. Je ne céderai pas, vous le savez. J'ai envie de pouvoir me regarder dans une glace. Même si je dois me retrouver au chômage. Si vous voulez que les choses se terminent bien, il faut m'aider. Que savez-vous des Iraniens présents en ce moment à Vienne ?

— Pas grand-chose. J'ai demandé à René Polli de me fournir des éléments.

— O.K., fit Malko en se levant. J'attends des informations. En attendant, je vais me débrouiller tout seul.

— Qu'allez-vous faire ?

Malko le regarda bien en face.

— Des choses illégales, peut-être même criminelles ! Ce que je fais d'habitude pour vous. Là, je me mets à mon compte.

Mark Hopkins en demeura muet de stupéfaction.

CHAPITRE XXIV

La voix de Milton Brabeck était à peine audible, mais ce qu'il dit mit du baume au cœur de Malko.

— Le type est parti déjeuner avec un autre. Il sont dans un restaurant iranien, rue...

Il bafouilla trois fois, jusqu'à ce que Malko le fasse épeler Gumpendorferstrasse.

— Parfait, fit Malko, nous arrivons.

Dans la voiture, il se tourna vers Chris Jones avec un sourire.

— Chris, je peux vous déposer à votre hôtel...

— Pourquoi ? demanda le gorille, surpris.

— Parce qu'il s'agit maintenant de *ma* guerre, pas celle de l'Agence. Je peux me débrouiller tout seul. Je ne voudrais pas vous faire perdre votre retraite. Je n'ai pas l'intention de faire dans la dentelle. Ni de recevoir la tête coupée d'Alexandra.

L'Américain demeura silencieux quelques secondes, et répondit :

— Ici, je suis déjà recherché pour meurtre, alors... Puis, je n'ai jamais laissé tomber un ami. *I don't chicken out*⁽⁶⁴⁾.

— Merci, dit simplement Malko.

Touché.

Milton Brabeck était au volant de la voiture, vingt mètres avant le restaurant, dans l'étroite Gumpendorferstrasse, en sens unique.

— Ils sont toute une bande de bougnoules là-dedans, annonça l'Américain. On pourrait leur balancer une grenade.

— On va faire mieux, dit Malko. Couvrez-moi.

Le restaurant *Nayeb* servait le kebab comme à Téhéran. Il était bourré quand Chris Jones et Malko y entrèrent. Le barman leur adressa un sourire, du bar en face de l'entrée. Ils l'ignorèrent, se dirigeant vers la salle du fond où plusieurs tables étaient occupées.

Malko identifia immédiatement, à une table de cinq, l'homme avec qui il avait eu rendez-vous le matin au café *Landtmann*. L'Iranien aussi l'avait vu. Il se figea, avertissant ses compagnons de table. Ceux-ci n'eurent pas le temps de réagir. Malko était déjà à un mètre d'eux. Le pistolet extraplat jaillit de sa ceinture et l'extrémité du canon se posa sur le front de celui qu'il cherchait. Chris Jones, un pistolet dans chaque main, couvrait la salle.

— Vous vous levez et vous venez, dit Malko en anglais.

Comme l'Iranien hésitait, un de ses compagnons lui jeta quelques mots dans sa langue et il se leva lentement, aussitôt saisi au collet par Malko, qui le traîna à travers la salle, sous le regard ébahi des autres clients. Chris Jones fermait la marche, à reculons, ses armes toujours braquées sur les Iraniens. Dix secondes plus tard, ils étaient dans la rue.

Chris Jones poussa l'Iranien à l'arrière de la voiture et s'assit carrément dessus. Sous le poids de ses cent dix kilos de muscles, le prisonnier couina mais ne réagit pas. Pendant que Milton démarrait, Chris fouilla l'homme, sans trouver d'arme.

— Où va-t-on ? demanda Milton.

— À Liezen.

*

**

Blême, Hormouz Khorud regarda le duo sortir du restaurant en emmenant son agent. Stupéfait de l'audace des assaillants, il reprit très vite son sang-froid. Mahmood faisait partie de ceux qui avaient enlevé l'otage. Donc, il devait réagir. Abandonnant son repas, il jeta à Darius, autre participant à l'enlèvement :

— Viens !

Ils coururent jusqu'à leur voiture et il se mit au volant. Il fallait réagir *très* vite. Il s'était attendu à une réaction, mais pas à celle-là.

*

**

Ils avaient mis à peine une demi-heure pour atteindre Liezen. À l'arrière, l'Iranien prisonnier n'avait pas ouvert la bouche. À peine arrivé dans le hall du château, Malko appela :

— Elko ?

Pas de réponse. Pistolet au poing, il se rua dans l'escalier, renouvelant son appel. Elko Krisantem répondit enfin, d'une voix étouffée :

— Je suis là.

Il sortit de la chambre attribuée au savant iranien, un riot-gun à la main.

— Chris Jones va vous remplacer, dit Malko. J'ai besoin de vous.

— Vous avez confiance en lui ?

— Oui. Daneschou va bien ?

— Il a l'air. Il lit.

Ils redescendirent ensemble et Malko expliqua à Chris Jones ce qu'il devait faire. On n'était pas à l'abri d'une opération des Iraniens. Le prisonnier, debout au milieu du hall, semblait hébété. Malko s'adressa à lui mais il ne répondit pas.

— Elko, essayez de lui parler turc.

Ce qu'il fit. Miracle, il comprenait cette langue !

Cinq minutes après, ils se retrouvèrent dans une des innombrables caves voûtées du Schloss Liezen. Celle-ci renfermait, sur des étagères poussiéreuses, de très vieux documents attestant que les Linge avaient pris sous leur protection une colonie juive venue de Hongrie, au XVIII^e siècle, pour fuir les persécutions. Malko approcha une chaise en bois très lourde et Elko Krisantem assit le prisonnier dessus.

— Demandez-lui comment il s'appelle.

— Mahmood Lak.

— Pour qui travaille-t-il ?

Le prisonnier ne répondit pas.

— Qui lui a donné l'ordre de m'apporter le message, ce matin ?

Pas plus de réponse. Malko n'insista pas et dit à Elko :

— Allez chercher une bouteille de schnaps à la cuisine.

L'Iranien était strictement immobile, les mains croisées sur les genoux. Il ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Elko Krisantem réapparut avec une bouteille de schnaps entamée.

— Demandez-lui s'il boit de l'alcool.

La réponse fusa, avec un air dégoûté.

— *Na*⁽⁶⁵⁾.

— Bien, dit Malko. Expliquez-lui que je veux savoir une seule chose. Où est détenue la comtesse Alexandra. Traduisez.

Après la traduction, le jeune Mahmood se lança, avec un rictus haineux, dans un discours écumant.

— Il dit, je crois, qu'il faut tuer tous les infidèles, qu'ils sont des lâches, qu'ils pleurent de terreur en voyant les saints combattants de Dieu... que...

La diatribe fut interrompue par une faible détonation, suivie d'un hurlement. Le jeune Iranien saisit à deux mains son genou gauche, les traits tordus par la douleur, et se mit à couiner comme un animal.

Malko venait de lui tirer une balle dans le genou.

*

**

La tête penchée sur sa poitrine, Mahmood couinait de plus belle, tenant son genou à deux mains.

— Expliquez-lui que je vais lui tirer une balle dans l'autre genou..., fit calmement Malko. Ensuite, une dans chaque coude. Il n'en mourra pas, mais cela va lui faire très mal. Jusqu'à ce qu'il me dise ce que je veux.

Elko traduisit, mais avertit Malko :

— Je ne suis pas sûr qu'il comprenne tout.

— Qu'il saisisse l'essentiel ! Est-il prêt à parler ?

À la question d'Elko Krisantem, l'Iranien ne desserra pas les dents. Pourtant, son menton tremblait de douleur.

La seconde détonation ne fit pas plus de bruit que la première,

assourdie par le silencieux. Mahmood Lak tomba sur le côté, hurlant cette fois comme un porc qu'on égorge. Malko le regarda, écœuré. Il se faisait un peu honte, mais la vie d'Alexandra était en jeu. Or, il avait en face de lui des fanatiques aux yeux de qui la vie d'un infidèle, c'est-à-dire 75 % de l'humanité, ne comptait pas plus que celle d'un insecte.

Recroquevillé sur le sol de la cave, Mahmood Lak gémissait, les cartillages explosés. Sentant la gêne de Malko, le Turc proposa :

— Voulez-vous que je continue, *Ihre Hoheit* ?

— Non, trancha Malko. Alexandra est ma fiancée, pas la vôtre. Donnez-lui du schnaps...

Elko lui tendit la bouteille. L'Iranien en prit une grande lampée, toussa et cracha, mais en but un peu. Il avait à peine avalé que Malko s'approcha et posa le canon du pistolet sur son coude gauche.

— Demandez-lui s'il a changé d'avis.

Pas de réponse.

Le troisième projectile fit exploser le coude gauche de l'Iranien.

Cette fois, il perdit connaissance et ils durent l'allonger sur le sol. Il respirait péniblement, les yeux fermés. Malko se demanda s'il ne faisait pas tout cela pour rien. Ces jeunes étaient de la trempe des kamikazes. Mourir pour leur Dieu était un sort enviable.

Et le temps pressait...

Elko, accroupi près du prisonnier, réitéra sa question sans plus obtenir de réponse.

De haut en bas, Malko lui tira un quatrième projectile dans le coude droit. La balle ricocha sur l'os et fit exploser la pointe du coude, arrachant un hurlement inhumain à l'Iranien. Malko était au bord de la nausée. La torture était contre toute son éthique. C'était l'éternel problème des *Mains sales*... Il contemplait le prisonnier gémissant à terre, avec un mélange de haine, de dégoût et de pitié... Ce doux jeune homme, qui priait cinq fois par jour et avait Dieu à la bouche toutes les trente secondes, aurait égorgé Alexandra sans un battement de cil.

Il lui restait les chevilles...

Il voulait des blessures qui ne tuaient pas mais faisaient très mal. Et puis, brusquement, il en eut assez ! L'odeur fade du sang lui donnait envie de vomir. Le prisonnier avait fait sur lui et l'odeur était abominable. Il s'approcha, le bras tendu, et posa l'extrémité brûlante du canon sur le front de l'Iranien.

— Elko, dites-lui d'adresser une dernière prière à Allah.

Elko traduisit et, aussitôt, Mahmood Lak roula sur lui-même. Puis il se mit à ramper sur le sol de la cave, essayant d'atteindre l'escalier, s'appuyant du menton sur le sol. Malko le rejoignit et approcha le pistolet de sa nuque. Un cri sauvage s'échappa de la poitrine de l'Iranien, suivi d'un flot de paroles...

Elko se pencha et dit :

— Il répète « Targipour ».

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Accroupi, Elko Krisantem le questionna et finalement, releva la tête.

— C'est le type chez qui a été transportée la comtesse Alexandra. Un marchand de tapis.

— Où est-il ?

— Il ne connaît pas le nom de la rue...

Ce n'est pas dans l'état où il se trouvait qu'on allait l'emmener à Vienne.

— Soignez-le, ordonna Malko. Qu'il ne se vide pas de son sang.

Il remonta quatre à quatre au rez-de-chaussée et, dans la bibliothèque, ouvrit un annuaire téléphonique de Vienne à la lettre T. Jusqu'à ce qu'il tombe sur : Targipour Massoud. Restauration de tapis anciens, 34 Rennweg.

*

**

Malko passa lentement devant la boutique de Rennweg, qui faisait le coin d'une petite rue, Steingasse. Le magasin était grand, avec trois vitrines, ornées d'inscriptions en énormes lettres fuchsia et jaune. TEPPICHE SERVICE TARGIPOUR. WASCH AKTION. WASCHEN REPARATUR⁽⁶⁶⁾. Il arrêta la voiture un peu plus loin sur Rennweg et revint à pied sur ses pas, s'immobilisant devant la boutique. En ce dimanche après-midi, tout était fermé. Il aperçut à travers la vitrine des tapis entassés partout et, dans le fond, le départ d'un escalier menant à un sous-sol. Tournant le coin de Steingasse, il tomba sur une porte desservant le même immeuble et la poussa.

Elle donnait sur une cour desservant plusieurs escaliers et l'entrée de derrière du magasin.

Une porte blindée. Il tenta en vain de l'ouvrir, sonna sans obtenir de réponse et allait demander à Elko Krisantem d'essayer de la forcer quand une voix furieuse fit derrière lui :

— *Was wollen sie*⁽⁶⁷⁾ ?

Il se retourna. Un moustachu corpulent, vêtu d'un gros pull gris, à moitié chauve, le fixait, l'air mauvais. Malko ne perdit pas son sang-froid.

— *Herr Targipour ?*

— *Jawohl, aber*⁽⁶⁸⁾...

Malko le coupa.

— J'ai vu que vous aviez de très beaux tapis, je voulais les voir...

L'Iranien se radoucît à peine.

— C'est dimanche, revenez demain.

— Mais vous êtes ici...

— J'habite là.

Il ne vit pas Elko Krisantem se glisser derrière lui. En un éclair, le

Turc lui passa son lacet autour du cou et commença à serrer. L'air lui manquant, l'Iranien tenta désespérément d'écarter le lacet qui l'étranglait, émettant des grognements sourds.

Malko aperçut le trousseau de clefs accroché à sa ceinture et l'arracha.

Il lui fallut moins de trente secondes pour trouver les bonnes clefs et ouvrir la porte du magasin. L'Iranien était tombé à genoux, les yeux hors de la tête, et sa résistance diminuait. Sur un signe de Malko, Elko Krisantem le releva et le poussa à l'intérieur de la boutique.

Assis sur une pile de tapis, l'Iranien soufflait comme un bœuf, écarlate. Il leva enfin un regard haineux sur Malko.

— Qui êtes vous ? Que voulez-vous ?

— La femme que vous détenez ici, dit Malko.

Targipour haussa les épaules et grommela.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Il n'y a pas de femme ici.

Los⁽⁶⁹⁾.

Elko arracha de sa ceinture le vieil Astra et posa l'extrémité du canon entre les deux yeux du réparateur de tapis.

— *Wo ist die Gräfin*⁽⁷⁰⁾ ?

Tétanisé, l'Iranien se figea, mais ne répondit pas. Malko était déjà dans l'escalier menant au sous-sol. Il alluma et découvrit des tapis entassés ou roulés et un énorme cylindre métallique aux parois percées de trous dans un coin.

Aucune cachette possible.

Alexandra ne pouvait pas être là. Ou Mahmood avait menti, ce qui était peu probable, ou on l'avait transférée ailleurs. Il allait remonter lorsqu'un objet noir, dans un coin, attira son regard. Il le ramassa et son pouls monta à 200. C'était une boucle d'oreille en corail noir.

Un cadeau fait à Alexandra deux ans plus tôt.

*

**

Massoud Targipour, toujours assis sur son tas de tapis, était très mal. Le visage couvert de transpiration, le regard fuyant, la tête dans les épaules, il essayait de ne pas regarder le canon du pistolet extraplat braqué à dix centimètres de son visage.

Depuis qu'il avait découvert la boucle d'oreille, Malko était déchaîné intérieurement. Alexandra avait été enfermée ici et cet homme devait savoir où elle se trouvait maintenant.

— *Herr* Targipour, je vais vous tuer, lança-t-il d'une voix glaciale. Où est cette femme ?

— *Ich weiss nicht*⁽⁷¹⁾, bredouilla Massoud Targipour.

Un bruit métallique les fit sursauter. Elko Krisantem, intrigué par l'énorme cylindre ressemblant à une colossale essoreuse, venait d'appuyer sur un bouton et la machine s'était mise à tourner.

— À quoi ça sert ? demanda le Turc.

L'Iranien, trop heureux de la digression, expliqua que cela servait à dépoussiérer les tapis.

Elko eut soudain un éclair de génie.

— Eh bien, on va te dépoussiérer, lança-t-il, pour t'aider à retrouver la mémoire.

Il arrêta la machine, et, sous la menace de son pistolet, força Massoud Targipour à entrer dans un des casiers de l'énorme cylindre, achevant de l'y tasser à coups de pied. L'Iranien geignit, protesta.

— Je n'ai rien fait. J'ai le cœur malade...

Elko remit la machine en marche et le cylindre commença à tourner, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, laissant filtrer à travers ses parois les cris du restaurateur de tapis, soumis à la force centrifuge.

— À mon avis, il va parler, lança Elko Krisantem à Malko.

*

**

Mark Hopkins se rongea les sangs. Bien que ce soit dimanche, il n'avait pas décollé de son bureau. Il alluma une cigarette et se servit un scotch. La bouteille de Defender « Success » de son bar avait bien baissé depuis le matin. L'affaire iranienne tournait au cauchemar. D'abord, la police autrichienne avait dressé un portrait-robot du meurtrier – Chris Jones – qui allait être diffusé. Il était donc urgent de l'exfiltrer. Ensuite, Langley faisait semblant de ne pas comprendre pourquoi Ayman Daneschou ne se trouvait pas encore sur le territoire américain. À leurs yeux, la récupération de l'otage devait se faire ensuite, par la négociation. Or, le chef de station savait, à juste titre, qu'il ne convaincrat pas Malko. Tous deux connaissaient la férocité et le désir de vengeance des Iraniens.

Il ouvrit une enveloppe apportée par un motard du Sicherheitsdienst. Son ami René Polli lui signalait l'arrivée, deux jours plus tôt, d'un Iranien porteur d'un passeport diplomatique, en mission officielle pour le ministère de la Culture iranien. Un certain Hormouz Khorud, déjà soupçonné dans des affaires de terrorisme. Une photo était jointe. Un homme jeune, barbu, les yeux enfoncés. Les Autrichiens s'étonnaient qu'il n'ait pris encore aucun contact officiel. Mark Hopkins mit le document de côté pour le montrer à Malko.

*

**

Le cylindre tournait depuis une demi-heure et les cris de Massoud Targipour étaient de plus en plus faibles. Malko, lui, tournait en rond comme un fauve en cage.

— Sortez-le ! lança-t-il à Elko Krisantem.

Penser que ce type *savait* presque certainement où se trouvait Alexandra le rendait fou.

Le cylindre arrêté, Elko Krisantem parvint à en extraire l'Iranien. Celui-ci, le teint cireux, respirait par à-coups, le visage congestionné, les yeux hors de la tête. Sa corpulence avait transformé l'épreuve en supplice. Elko Krisantem se pencha sur lui.

— Tu veux parler ?

L'Iranien émit quelques bruits indistincts. Le Turc se pencha encore plus près et menaça :

— Si tu ne dis pas où est la *Gräfin*, je te remets là-dedans.

Le réparateur de tapis eut un hoquet et supplia :

— *Nein, nein !* Oberdubling, Oberdubling... Oberdubling...

Il répétait « Oberdubling » comme un disque rayé. Malko sentit son poulx s'envoler : Oberdubling était un quartier résidentiel de Vienne, sur les hauteurs, juste avant Grinzing.

— *Wo ?* demanda-t-il. *Welcher Strasse*⁽⁷²⁾ ?

L'Iranien respirait de plus en plus mal. Il éructa encore :

— *Ich weiss nicht.*

Puis, son souffle s'arrêta net, comme si on avait fermé un robinet, la bouche ouverte, le regard vitreux. Son cœur fatigué n'avait pas résisté à l'essorage. Malko ressentit à peine de la pitié. Quand on participe à un kidnapping, il faut s'attendre à des problèmes. Seulement, il ne pouvait pas fouiller maison par maison le quartier indiqué... Découragé, il fit signe à Elko et ils quittèrent le sous-sol où l'Iranien regardait le plafond sans le voir.

Il se remit au volant de la Jaguar, le moral dans les chaussettes. Il lui restait vingt-quatre heures pour retrouver Alexandra. Sinon, il savait que les Iraniens n'hésiteraient pas à tenir leur promesse : la décapiter et lui envoyer sa tête.

L'autre terme de l'alternative mettait fin à sa carrière de barbouze, le ruinait, et condamnait à mort Ayman Daneschou.

CHAPITRE XXV

La nuit était tombée et le temps s'était gâté. Déjà pas gaie le dimanche, Vienne était carrément sinistre. En se dirigeant vers le Ring, Malko retournait dans sa tête l'unique information obtenue de Massoud Targipour. Oberdubling. Un quartier de villas cossues, au nord du centre. Les Iraniens pouvaient très bien y avoir une plaque, une *safe house*. Mais il ne pouvait pas fouiller des centaines de villas.

Soudain, il pensa que la police autrichienne avait peut-être répertorié les planques iraniennes. Une seule personne pouvait l'aider. Il appela Mark Hopkins sur sa ligne directe et, soulagé, entendit sa voix.

— Vous êtes à l'ambassade ? dit-il. J'arrive.

— Vous avez du nouveau ? demanda anxieusement le chef de station.

— Peut-être.

Il atteignit Boltzmannstrasse en cinq minutes. Le dimanche, c'était un rêve de circuler dans Vienne. Mark Hopkins avait dû prévenir de son arrivée, car dès qu'il aperçut la Jaguar noire, le policier en faction escamota la plaque de métal dans la chaussée. L'Américain l'attendait sur le perron. Les traits tirés, en polo sous sa veste de tweed.

— Alors ? demanda-t-il avant même de monter dans l'ascenseur.

— Avez-vous des documents sur les planques utilisées par les services iraniens dans des affaires précédentes ?

— Oui, bien sûr, mais cela sera très difficile d'obtenir de la police autrichienne qu'ils y perquisitionnent. J'ai une liste en haut.

— Je veux la voir, dit Malko.

*

**

Il y avait cinq adresses : trois maisons et deux appartements.

Une seule se trouvait dans le quartier d'Oberdubling : 18, Harteckerstrasse.

Malko prit le papier et le mit dans sa poche.

— Vous avez trouvé ? interrogea anxieusement Mark Hopkins.

— J'ai une piste, se contenta de répondre Malko.

— Voulez-vous que je demande de l'aide à René Polli ? C'est un bon type...

Malko lui jeta un coup d'œil ironique. Les fonctionnaires étaient

indécrottablement légalistes.

— Mark, dit-il, depuis ce matin, j'ai torturé deux hommes pour savoir où se trouve Alexandra. Je suis dans l'illégalité, j'y reste. Et vous avez intérêt à ce que je la retrouve. Sinon, l'Agence ne verra jamais le docteur Ayman Daneschou.

Décomposé, le chef de station ne répondit pas, tendant à Malko le document expédié par le Sicherheitsdienst. Celui-ci sursauta devant la photo d'Hormouz Khorud, l'homme soupçonné par les Autrichiens d'appartenir aux services iraniens. C'était un de ceux qui se trouvaient au restaurant *Nayeb* lorsqu'il avait kidnappé Mahmood Lak.

Il mit la bio et la photo dans sa poche. Cela pouvait attendre.

*

**

Malko et Elko Krisantem arrivèrent Harteckerstrasse vers huit heures du soir. C'était une grande avenue calme, bordée de grosses villas, qui montait vers les collines de Grinzing. Le numéro 18 se trouvait à gauche en montant, après un grand rond-point, juste à côté de l'ambassade d'Australie.

Une villa imposante, au milieu d'un jardin en pente et en friche, bordé à gauche par un sentier. Les volets étaient fermés et elle semblait abandonnée.

Malko s'arrêta cent mètres plus loin.

— Elko, allez voir.

Le Turc se glissa hors de la voiture et revint un quart d'heure plus tard.

— Il n'y a aucun signe de vie, annonça-t-il. Pas de voiture. Pas de lumière. Une porte donne, un peu en contrebas, sur le sentier, sur le côté. C'est facile de pénétrer dans le jardin...

— Allons-y, fit Malko, qui ne voulait pas perdre une minute.

La grille donnant sur le sentier en pente était rouillée. Ils enjambèrent la clôture et se retrouvèrent dans le jardin. Ils firent le tour de la bâtisse. Tout était fermé. Un escalier extérieur conduisait à un rez-de-chaussée anglais fermé par une porte de bois.

De deux coups de son pistolet extraplat, Malko fit sauter la serrure. Grâce au silencieux, cela ne s'entendit pas trop. Lui et Krisantem se ruèrent à l'intérieur. Cela sentait l'humidité, la poussière, le renfermé. L'électricité marchait. Ils explorèrent le sous-sol, sans rien trouver. Même la chaudière à fuel était éteinte. Pistolet au poing, ils grimpèrent jusqu'au rez-de-chaussée donnant sur la rue.

Toujours le silence absolu.

Malko déboucha dans l'entrée. Toujours rien. Il poussa deux portes, ne découvrant que des pièces vides. Puis une troisième plongée dans l'obscurité. Tout de suite il alluma et aperçut un tapis roulé dans un coin. S'il n'était pas passé chez Massoud Targipour, il n'y aurait peut-

être pas prêté attention. Mais il s'accroupit à côté et vit qu'un paquet de chiffons obstruait une des extrémités. Il l'arracha et aperçut les cheveux blonds d'Alexandra.

*

**

La jeune femme titubait, le regard flou, encore K.O. Elle parvint à esquisser un sourire.

— Je n'achèterai *plus jamais* de tapis persan. J'ai soif.

Elle eut une quinte de toux. Malko la contemplait. Elle était encore sublime, malgré les circonstances, avec un pull de soie moulant, une ceinture de diamants, et une robe de Christian Lacroix. Si Krisantem ne s'était pas trouvé là, il lui aurait fait l'amour sur-le-champ. Machinalement, elle se frottait les poignets.

— Le gros porc de la boutique a voulu me violer ! dit-elle, il n'y est pas arrivé.

Du coup, Malko ne regretta plus la mort du réparateur de tapis. Il avait envie de danser de joie.

— Allons-y, dit-il.

— J'ai hâte de prendre un bain, soupira Alexandra. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

Ils repartirent par où ils étaient venus et Elko, au volant, conduisit d'un trait jusqu'à Liezen. Alexandra, à l'arrière, la tête sur l'épaule de Malko, était encore choquée.

Dans le hall, Malko se heurta à Chris Jones, un riot-gun au poing. Soulagé, le gorille soupira.

— Il n'a pas bougé !

— Bravo, fit Malko. Allez le chercher. Nous repartons.

Cette fois, Elko resta à Liezen, pour veiller sur Alexandra. Avant de partir, ils allèrent chercher à la cave le jeune Iranien, Mahmood. Il semblait en très mauvais état, en dépit des pansements à ses genoux et à ses coudes. Ils le mirent dans le coffre de la Jaguar, enroulé dans une bâche. Tandis qu'ils roulaient sur l'A4, Malko appela Mark Hopkins.

— J'ai du nouveau.

— Du positif ?

— Très positif. J'arrive.

À l'arrière, Ayman Daneschou n'ouvrait pas la bouche, un peu éberlué. Il réagit seulement quand il aperçut le drapeau américain flottant dans le jardin de l'ambassade.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Je vais vous remettre aux autorités américaines, annonça Malko. Comme c'était prévu.

*

**

Mark Hopkins semblait avoir gagné le gros lot. À peine le

scientifique iranien dans son bureau, il avait tenu à téléphoner lui-même à Langley, sur la ligne protégée, pour annoncer la bonne nouvelle.

— Je vais loger monsieur dans ma villa pour ce soir, dit-il. Dès demain matin, nous le ferons partir pour l'Allemagne. Merci. Comment avez-vous fait ?

— Un jour, je vous le dirai, promit Malko, qui ne voulait pas s'attarder.

Une fois dans la Jaguar, il lança à Krisantem :

— On retourne à Oberdubling.

Rien n'avait bougé. Comme la nuit était tombée, ils purent transporter sans gros problème l'Iranien inanimé dans la maison. Le mettant à la place d'Alexandra, roulé dans le tapis. L'ultimatum expirait le lendemain à midi. C'est le cœur léger qu'ils reprirent la route de Liezen. Lorsque Malko y arriva, Alexandra dormait déjà.

Épuisée.

Il la laissa se reposer et alla dans la bibliothèque se verser une vodka. Sa rage n'était pas encore retombée. Il fallait que, plus jamais, personne n'ose toucher à ceux qu'il aimait.

Pour cela, il avait encore quelque chose à faire.

*

**

Hormouz Khorud ne savait plus où il en était. Brutalement, ses adversaires semblaient avoir disparu. Il avait appelé le château de Liezen et une voix anonyme avait répondu que le prince Linge était absent. Il lui fallait prendre une décision. L'ultimatum expirait en fin de matinée. S'il ne donnait pas suite, il perdait toute crédibilité. S'il égorgeait sa prisonnière, il n'avait plus de monnaie d'échange. Mais, au moins, vis-à-vis de Téhéran, il aurait fait le maximum.

Il se décida pour cette solution ultime. C'était quelque chose qu'il devait faire lui-même. Il n'avait pas non plus de nouvelles de Mahmood, mais n'en espérait plus. Il avait sûrement été liquidé par ses adversaires, après avoir été torturé. Pour l'avoir pratiqué, Hormouz Khorud ne se faisait aucune illusion. On parlait *toujours* sous la torture. Mais Mahmood Lak n'avait pu dire que ce qu'il connaissait : le premier lieu de détention de l'otage, chez Massoud Targipour. Dès son enlèvement, Hormouz Khorud l'avait fait transporter dans une villa actuellement inoccupée qui servait à la logistique des opérations secrètes du *Daftari Vigé*, au nom d'un honorable commerçant iranien domicilié à Téhéran.

On frappa à la porte et un des membres de son équipe annonça :

— *Haroye* Hormouz, on vous demande au téléphone.

— Qui ?

— Un certain Rolf Baumgartner. Le chef du département culturel du

ministère autrichien des Affaires étrangères. Il dit que c'est urgent.

— Je le prends, dit l'Iranien.

Une voix avec un fort accent autrichien lui fit remarquer avec une exquise politesse qu'il ne s'était pas encore présenté à son ministère, en dépit d'une lettre reçue de Téhéran. Hormouz Khorud s'excusa polatement.

— Je dois partir en déplacement à Linz, précisa le fonctionnaire, pourriez-vous passer aujourd'hui à mon bureau. Balhaus Platz, 2. Aile droite, au quatrième étage.

L'Iranien réfléchit rapidement. Il ne voulait pas se défilier.

— *Sehr gut*. Onze heures ? proposa-t-il.

— Parfait, approuva le haut fonctionnaire.

Hormouz Khorud raccrocha, soulagé. On sortant de son rendez-vous au ministère des Affaires étrangères, il irait égorger l'otage.

*

**

Malko était parti de Liezen alors qu'Alexandra dormait encore, le cœur enfin en paix. Il gara sa voiture au parking et partit à pied vers le ministère des Affaires étrangères. Un bâtiment monumental comme tous les ministères viennois. Il avait volontairement pris de l'avance, afin de pouvoir explorer les lieux. Ce qui lui prit une petite demi-heure.

Il avait le temps de redescendre boire un café et appela Mark Hopkins. L'Américain en était presque obséquieux. Malko dut interrompre ses effusions pour demander :

— Est-ce que Daneschou en valait la peine ?

— *You bet !* soupira l'Américain. Les informations qu'il a apportées sont de la dynamite. Mais je ne peux pas vous en parler au téléphone. Voulez-vous déjeuner au *Livingstone* ? Une heure. Si vous êtes à Vienne...

*

**

Hormouz Khorud avait eu un peu de mal à trouver le bâtiment où il avait rendez-vous. Au rez-de-chaussée, un planton lui indiqua où trouver *Herr Baumgartner*. L'Iranien était mal à l'aise. Un coup de fil de Téhéran lui avait ordonné d'égorger l'otage et d'aller déposer sa tête chez le faux Otto Gruber. Et ensuite, de kidnapper un otage américain. Si possible le chef de station de la CIA à Vienne. Après avoir tué un premier otage, les Iraniens seraient crédibles et les Américains avaient un respect presque malsain de la vie humaine, qui les pousserait à céder. Ensuite, il n'y aurait plus qu'à sévir...

Cyrus Gorgan avait été mis dans un vol d'Iranair, drogué, et devait déjà se trouver à Evin, d'où il ne ressortirait jamais. Ce qui servirait aux pasdarans pour épurer l'aile « molle » du gouvernement...

Il entra dans la cabine de l'ascenseur et appuya sur le bouton du

quatrième.

C'était un vieil ascenseur avec des portes battantes. Il aperçut à travers le grillage un homme sur le palier.

— *Herr Khorud* ?

— *Jawohl*, répondit l'Iranien, flatté qu'on vienne le chercher.

Son regard se porta sur le visage de celui qui l'attendait et le sang se figea dans ses veines. Puis il découvrit le canon du pistolet calé dans le grillage. Il y eut deux *pschitt* très légers et l'Iranien ressentit deux chocs à la poitrine. Sa vue se brouilla, il eut l'impression d'étouffer et ses jambes se dérochèrent sous lui. Ses mains sans force relâchèrent les portes battantes qui claquèrent tandis qu'il glissait le long de la paroi, l'aorte éclatée.

*

**

Malko entrouvrit la porte palière de l'ascenseur pour qu'on ne puisse pas le faire redescendre. Les trois personnes qui attendaient un peu plus loin dans le couloir, sur un banc, n'avaient même pas tourné la tête.

Son pistolet dissimulé au fond de la large poche de son Burberry, il prit l'escalier sans se presser. Avec la satisfaction du devoir accompli.

Quand il traversa la hall du ministère, deux hommes essayaient d'appeler l'ascenseur. Il sortit et se dirigea vers Kärntnerstrasse pour acheter un bracelet à Alexandra. La facture serait réglée par la CIA.

*

**

Euphorique, Mark Hopkins avait déjà avalé deux Defender « 5 ans d'âge » lorsque Malko le rejoignit. Celui-ci commanda une vodka. Lorsqu'il l'eut bu, l'Américain lui jeta un coup d'œil bizarre.

— Dites-moi, il y a une histoire étrange. René Polli vient de m'appeler à propos d'un incident survenu au ministère des Affaires étrangères. On a trouvé dans un ascenseur le cadavre d'un Iranien, celui qui était entré en Autriche avec un passeport diplomatique, vous savez, Hormouz Khorud. Tué de deux balles dans la poitrine. Il avait dit à la réception du ministère avoir rendez-vous avec *Herr Baumgartner*, mais ce dernier n'était pas au courant... Qu'en pensez-vous ?

Malko sourit :

— C'est *The wrath of God*⁽⁷³⁾.

Mark Hopkins n'insista pas.

— Ayman Daneschou est parti ce matin pour l'Allemagne, dans une de nos voitures CD. Une équipe, venue de Washington, l'attend à Francfort. Je vous tiendrai au courant, mais dès maintenant, je dois vous transmettre les félicitations de M. Porter Goss. J'espère que votre fiancée n'a pas été trop éprouvée.

— Je l'ai consolée, affirma Malko, en posant sur l'addition la facture très conséquente du magnifique bracelet qu'il venait d'acheter pour Alexandra.

Mark Hopkins y jeta un coup d'œil et ne fit aucun commentaire, ce qui prouvait que la mission de Malko avait vraiment réussi.

*

**

Le cliquetis de l'énorme bracelet heurtant la Breitling Callistino d'Alexandra, chaque fois que Malko s'enfonçait dans son ventre, était le seul bruit, avec celui de leur respiration haletante, qui troublait le silence de la galerie des glaces.

Il avaient dîné en tête à tête dans la bibliothèque, avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé et une boîte de caviar.

Alexandra avait eu à cœur d'être éblouissante. Ses longs cheveux blonds ondulés, un tailleur noir laissant apercevoir un peu de sa guêpière rouge, elle arborait fièrement le cadeau de Malko. Sa veste avait volé, dès qu'ils étaient entrés dans la chambre. Maintenant, à genoux sur le lit, elle regardait dans les miroirs le membre de Malko entrer et sortir d'elle. Inondée de bonheur. Elle adorait se faire fouiller ainsi. Chaque fois que Malko lançait son corps en avant, elle exhalait un soupir rauque. Il y avait longtemps qu'il ne l'avait pas prise avec cette violence.

Elle tourna la tête et lâcha :

— *Meine vögelte kaizerliche Hottert*⁽⁷⁴⁾ !

*

**

L'amphithéâtre de l'AIEA, au quatrième étage du bâtiment abritant l'agence onusienne, était plein à craquer pour cette réunion spéciale du Conseil des gouverneurs, réclamée par le représentant des États-Unis, Gregory Shulte. Pour obtenir une audience maximale, celui-ci avait battu le rappel dans l'Agence. En plus des trente-cinq gouverneurs, presque tous les représentants des 138 pays membres de l'AIEA étaient là, avec leurs équipes. Sans parler des médias du monde entier.

L'immense amphithéâtre ne comportant pas d'écran de projection, la délégation américaine en avait fait installer un, à ses frais. La séance était présidée par Mohamed El Baradei, président de l'AIEA et récent prix Nobel de la Paix.

Dans un silence de mort, le représentant des États-Unis monta à la tribune.

— *Ladies and gentlemen*, attaqua-t-il, après une longue enquête, nous possédons enfin la preuve que le gouvernement de la République islamique d'Iran ment à la communauté internationale en niant avoir un programme nucléaire militaire.

Il se tut quelques instants pour donner plus de solennité à ses

paroles. Sans un mot, la délégation iranienne se leva et quitta l'amphithéâtre.

— *Ladies and gentlemen*, reprit Gregory Shulte, nous savons désormais que l'Iran possède, outre la cascade de 164 centrifugeuses découvertes sur le site de Natanz, 2 200 centrifugeuses de seconde génération, actuellement en activité. Elles ne se trouvent pas en Iran, mais en Malaisie, sur l'île de Lankavi.

Un long murmure étonné parcourut l'assistance et le représentant américain enfonça le clou, en détachant bien ses mots :

— Ces centrifugeuses sont dissimulées dans les locaux d'une usine de conditionnement de fruits tropicaux appartenant à la Jirood Food Industries, société écran contrôlée par les pasdarans. La production d'uranium enrichi 235 est d'environ 30 kilos par an.

Un brouhaha stupéfait accueillit cette révélation. Le diplomate américain leva la main pour réclamer le silence et reprit :

— Ce que je vous dis va vous être confirmé par un responsable important du Programme 111 qui a choisi de se désolidariser de cette aventure illégale. Vous pourrez lui poser, en duplex, toutes les questions utiles.

Le gigantesque écran installé au fond de l'amphithéâtre s'alluma. Quelques secondes plus tard, le visage d'Ayman Daneschou apparut, avec un sous-titre incrusté précisant son nom et ses fonctions.

- (1) L'Iran fait chier !
- (2) Programme nucléaire clandestin.
- (3) Original Headquarter Building.
- (4) National Security Agency : espionnage électronique.
- (5) Armes nucléaires disparues.
- (6) Non Official Cover.
- (7) Agence internationale de l'énergie atomique, basée à Vienne.
- (8) Gardiens de la révolution, corps d'élite comparable aux SS dans le régime nazi.
- (9) Milices du régime, formées de jeunes déshérités qui se firent massacrer durant la guerre contre l'Irak, en déminant les champs de mines avec leurs pieds.
- (10) Hexafluorure d'uranium.
- (11) Voir SAS n° 160, *Aurore noire*.
- (12) Châteaux.
- (13) Espions, en argot.
- (14) Bœuf braisé.
- (15) Gâteau au chocolat, spécialité de l'Hotel Sacher.
- (16) Votre Altesse.
- (17) Chéri.
- (18) Voir SAS n° 62, *Vengeance romaine*.
- (19) Eau de vie.
- (20) Comment ça va, mon chéri ?
- (21) Boudins.
- (22) Services de sécurité.
- (23) Ah ! Tu es...
- (24) Monsieur Kurt.
- (25) Merde !
- (26) Vite !
- (27) Qu'est-ce que c'est ?
- (28) Police secrète du Chah.
- (29) Kriminalpolizei : police judiciaire.
- (30) Atmosphère douillette.
- (31) Aéroport de Téhéran.
- (32) Technical Division.
- (33) Cagoule ne laissant apparaître que le visage.
- (34) Guide suprême de la République islamique : Ali Khamenei.
- (35) Indépendance en farsi.
- (36) Environ 1 euro.
- (37) Oui.
- (38) Parti communiste iranien.
- (39) Conseil national de la résistance iranienne.
- (40) Téléphone satellitaire.
- (41) 1 toman = 10 rials.

- (42) Très basse altitude.
- (43) Détachement.
- (44) On reste en contact.
- (45) Environ 300 euros.
- (46) Foulard.
- (47) Rue.
- (48) Littéralement : sec.
- (49) Perte de pression sur la transmission principale.
- (50) Annulez la mission.
- (51) Humide.
- (52) Les Britanniques.
- (53) Madame.
- (54) Oui, s'il vous plaît.
- (55) Descente de shopping
- (56) Merci beaucoup.
- (57) Bureau spécial.
- (58) Vieux Danube.
- (59) Voir SAS n° 160, *Aurore noire*.
- (60) Ne bougez plus !
- (61) Qu'est-ce qui se passe ?
- (62) À demain.
- (63) Ici.
- (64) Je ne me dégonfle pas.
- (65) Non.
- (66) Service pour les tapis. Lavage. Réparation.
- (67) Qu'est-ce que vous voulez ?
- (68) Oui, mais...
- (69) Foutez le camp.
- (70) Où est la comtesse ?
- (71) Je ne sais pas.
- (72) Où ? Quelle rue ?
- (73) La colère de Dieu.
- (74) Tu baisses comme le Kaiser !